LA RÉPONSE DU SEIGNEUR

PAR

A. DE CHATEAUBRIANT

LES CAHIERS VERTS
mil neuf cent trente-trois

LA RÉPONSE DU SEIGNEUR

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Bernard Grasset :

Monsieur des Lourdines, roman (*Prix Goncourt* 1911).

La Brière, roman (*Grand Prix du Roman* 1923)

A paraître :

La Meute.

En préparation :

Kériacop (dans « *la collection originale* » aux éditions Mornay).

La cité de nos Fêtes.

« LES CAHIERS VERTS »
PUBLIÉS SOUS LA DIRECTION DE DANIEL HALÉVY
10

LA RÉPONSE DU SEIGNEUR

ROMAN

PAR

A. DE CHATEAUBRIANT

ÉDITIONS
BERNARD GRASSET
61, RUE DES SAINTS-PÈRES
PARIS (VIe)

Exemplaire de presse

CCCXXXVII

La gravure sur bois qui orne la couverture a été dessinée
et gravée par Constant Le Breton.

A LA CHÈRE MÉMOIRE
DE MON PÈRE,

A MES FILS

PROLOGUE

S'il se trouve quelque part des hommes qui éprouvent dans leur âme une de ces mortelles souffrances auxquelles on arrive par une lente progression de la justice intime, qu'ils lisent ou écoutent l'histoire enfermée dans ces pages, et que je rapporte, presque dans les mêmes termes, de la bouche d'un vieux sage que nous allions voir autrefois de loin en loin, quand le besoin de retremper nos forces nous faisait rechercher le contact d'une délicatesse parfaite et d'une intelligence un peu haute.

C'était un grand vieillard, de la race superbe des temps héroïques, à la longue figure encadrée d'abondants copeaux de neige, au beau front paisible comme du marbre, et, sous l'épais buisson des sourcils, des yeux comme nous n'en avions jamais vu d'autres en notre temps.

C'est grande chose que le regard, et si les hommes n'ont pas toujours le regard qu'ils devraient, c'est qu'ils n'ont pas toujours les pensées qui créent la belle eau limpide.

Ce vieux sage, avec son œil toujours calme, toujours éclairé de profondes lumières, nous intriguait puissamment, parce que nous le sen-

tions en son âme infiniment plus fort que nous-mêmes, qui étions pourtant des jeunes hommes pleins d'ardeur, de passions et de sève.

On le trouvait le plus souvent en un fond de sa grande salle d'étude, dans le demi-jour d'une tenture de fenêtre, tel un personnage de Rembrandt, assis devant un puissant reposoir à livres, sur lequel il feuilletait ses eaux-fortes et ses estampes bien-aimées.

Il habitait une de ces grandes fermes-cottages, semblable à celles que mirent à la mode en Angleterre les livres de Ruskin. Vaste demeure, couverte en chaume, tapissée de lierres taillés, fleurie de vigne-vierge. Tout à l'entour de cette solitude régnait un parc boisé, où les corbeilles aux tons vifs alternaient avec des bosquets composés des plus charmantes essences. Mais tout le cours de sa vie ne s'était pas écoulé dans ce cadre provincial, il avait habité plusieurs capitales de l'Europe; on rapportait même que son passé avait connu les temps noirs de quelques grands orages.

Chercheur infatigable dans le champ des idées, ses nuits comme ses jours, il les passait à dépouiller les monceaux d'ouvrages que lui envoyaient tous les bouquinistes de France. Aussi ses connaissances étaient-elles fort étendues. Mathématicien, physicien, philosophe, on trouvait de tout en lui, et particulièrement,

article assez curieux, une profonde méditation sur ce qu'on pourrait appeler la question du phénomène vital. Ç'avait été, cela, par une espèce d'innéité, disait-il, le problème avec lequel il était venu au monde : l'homme est-il un simple animal, un être de ténèbres assujetti au déterminisme des lois physiques de l'univers, ou est-il au contraire une espèce de dieu né dans l'absolue lumière de la liberté, et voué à prendre de plus en plus conscience de son origine?

Grand zélateur, pendant la première partie de sa vie, des théories matérialistes de la race, il s'était peu à peu détaché de ces conceptions, pour autant qu'elles se fondent uniquement sur la physiologie, et omettent de tenir compte de l'élément esprit *qui de plus en plus lui étaient apparues comme la seule et unique puissance dans la création et la conservation des forces du monde.*

Passé depuis longtemps sur un autre plan de la pensée, il ne vivait plus le regard fixé sur les variations chimiques du globule sanguin, il ne croyait plus à tout ce jeu physique, à toutes ces constructions de l'intelligence, il prétendait désormais que l'unique substance du monde ne se pouvait évaluer dedans nos itrébuchets, sa conversation avec l'Univers se répandait en beaux préceptes métaphysiques, et pour lui, maintenant, il n'y avait plus de doute : l'homme était un dieu.

Toute sa personne, et jusqu'à son vêtement,

semblait rayonner du feu de cette auguste vérité. Et peut-être même était-ce à cette subtile influence qu'il devait d'exercer sur les esprits une fascination aussi singulière.

De partout aux environs, on venait le visiter, dans le seul but de le voir, de l'entretenir, de l'entendre. Dès qu'on était en sa présence, il n'y avait plus de cause d'irritation nulle part; tout devenait chose passée, même le présent le plus détestable. La réalité n'était plus ce qu'on connaissait, ou croyait connaître, mais une manifestation beaucoup plus sereine, à laquelle vous initiait la lumière de sa mansuétude. Tout dans le monde était alors résolu, simple et sain, et l'on n'avait plus qu'à s'en revenir chez soi se coucher tranquille.

Une fois, quelqu'un de nous lui posa la question sur ces choses, pour tâcher de comprendre un peu mieux quel secret se cachait sous cette manière d'être, et quels étaient les vrais ressorts qui faisaient de lui un homme pourvu d'un si haut privilège.

Il leva sur le questionneur un de ces lents regards de vieillard qui semble vouloir de dessous les plis de leurs paupières vous scruter du fond des clartés de toute une vie.

— Mon ami, lui répondit-il avec douceur, je vois bien des quantités d'hommes vouloir savoir quelque chose, mais j'en vois infiniment peu qui aient simplement la volonté et le désir d'être...

Nous lui demandâmes, ce qu'il entendait par ces mots sibyllins.

— C'est qu'il n'y a pas d'autre savoir que celui de l' « Etre », répondit-il, et c'est donc qu'il faut « être » avant de savoir.

Nous lui demandâmes si, pour lui, ce n'était pas « être » suffisamment que de vivre et de respirer.

Mais il se contenta de sourire, en alléguant plaisamment les lois du livre de Manou, qui, dit-il, punissaient de mort coupable tous ceux qui se permettaient de parler de choses sérieuses devant les esprits non préparés à les comprendre.

Cette lumière nous fut pourtant accordée; mais seulement beaucoup plus tard, plusieurs années plus tard. Et ce ne fut pas gratuitement, hélas, puisqu'il fallut pour l'obtenir que l'un de nous payât au malheur toute une partie de lui-même.

Il n'y a aucune raison pour entrer ici dans le détail des événements. Ce que fut ce malheur, on n'a pas à l'exposer en ce lieu. L'objet, la signification de ce récit sont ailleurs. Qu'il suffise de savoir que celui dont il est parlé était en train de succomber sous une charge écrasante de tribulations; que son cœur, après la dispersion de son foyer, battait dans un monde qu'il ne reconnaissait plus. Responsable en grande partie de l'épreuve qui le frappait, cet homme était horriblement abattu et

implorait du secours, tout au moins celui d'une main humaine, à défaut de la divine, à l'existence de laquelle il ne croyait pas.

On voit tout de suite à qui nous songeâmes, comme au seul homme qui pût l'aider des enseignements de sa forte parole.

L'infortuné hésitait à se rendre où nous lui conseillions : la crainte d'agir prématurément, sous l'empire de la fièvre qui lui défigurait le monde. Mais, comme toutes les solutions demeuraient introuvables et qu'il se voyait de plus en plus étroitement enfermé en son misérable cachot, un jour qu'il se sentait plus abimé encore, ou, comme il nous dit, plus humble, il s'inclina devant nos raisons et nous demanda de nous mettre en route avec lui.

Jamais le souvenir de ce jour ne sortira de ma mémoire! C'était un jour de printemps, dans la seconde quinzaine de mai. Tous les arbres fruitiers étaient en fleurs, semaient leur grâce au large des vergers, les roses pêchers, les cerisiers, tandis que mille rossignols, envoyaient leurs chansons dans tous les bois d'alentour.

Il fallait une grande heure pour arriver. La propriété était située à toucher les terres d'un château voisin, dont on empruntait un instant une des somptueuses avenues.

On suivait cette avenue, puis on trouvait une ferme; de l'autre côté de la ferme on passait un ruisseau sur un pont de bois, et là se trou-

vaient les bosquets avec, à cet endroit, une simple barrière qu'il suffisait de pousser.

Toujours aussi je reverrai ce jardin enchanté, cet Eden embaumé de lilas, éclatant de la fleur des cytises, fourmillant de ses nichées d'oiseaux, bourdonnant du vol de tous ses insectes, tel que je le vis à cette minute précise, et quand tout cela vivait tellement autour de nos têtes, dans cette tendre première lumière des feuilles qui viennent à peine d'éclore, et sont encore toutes fripées de leur long sommeil dans l'invisible.

Nous nous avancions tout doucement. Nous apercevions de loin notre vieil ami, qui, lui, ne nous voyait pas venir, nous tournant un peu le dos, absorbé dans la contemplation de quelque chose au pied du socle d'une petite statue de marbre, et merveilleusement enveloppé lui-même de toutes ces taches de soleil, qui étendaient sur son cou et ses larges épaules le voile de cette divine verdure.

Le bruit de nos pas arriva enfin jusqu'à lui, il se retourna, nous aperçut, et, d'où il était, tout de suite, nous ouvrit ses bras.

Ce geste en nous montrant qu'il savait déjà beaucoup de choses, causa à celui que nous amenions l'afflux d'une énorme vague de commisération propre, et lui fit monter à la gorge plus de sanglots qu'il n'en pouvait étouffer. Il alla au vieillard, qui le laissa balbutier sur son épaule je ne sais quelle plainte

entrecoupée de mots de reconnaissance, puis l'emmena s'asseoir sur un banc, dans la niche renfoncée d'un vieux buis creusé à la cisaille. Et là, le malheureux, son chapeau tombé à terre, les poings crispés par l'excitation, se mit à déverser en un seul flot toutes les paroles qu'il nous avait dites à nous-mêmes si souvent, s'accusant, condamnant sa vie, ses inconséquences et son terrible orgueil.

Nous étions assis devant eux et les regardions avec une poignante émotion.

Notre vieil ami ne disait rien, il laissait passer l'orage, se fondre l'averse brûlante, et ce ne fut qu'après un long moment, longtemps après que le pauvre garçon se fût tu, qu'il prononça ces quelques mots : Votre salut ne dépend que de vous... Devenez un autre homme...

— Devenir un autre homme, répartit l'autre, sombrement, est chose facile à dire!

— Parce que vous êtes tous enfermés dans les limites de l'absurde croyance que l'homme peut bien modifier le monde, mais qu'il ne peut se modifier lui-même.

— Je crois, lui fut-il répliqué, que j'ai été doué d'une certaine forme par mon père et ma mère; je regarde cette forme et je pleure, car contre cette forme je suis impuissant...

Douloureusement, il songeait à ce que dit quelque part le grand romancier russe, Dostoïevsky, qu'on ne deviendra jamais un autre homme; que même s'il restait du temps et de la foi pour l'essayer on ne le voudrait sûrement

pas; que, le voulût-on, on n'arriverait à rien, car, en réalité, il n'y a aucune transformation possible...

Et le silence retomba. Ce silence déconcertait le malheureux et le glaçait. Chose inconcevable, lui qui s'était fait une si grande attente du bienfait qu'il était venu chercher, il se sentait sur ce banc comme un homme mort!

Il tourna timidement la tête, et son regard rencontra celui du vieillard, mais c'était un regard si tranquille, comme si tout ce qui venait d'être clamé ne possédait aucun poids dans la balance des biens et des maux, que la nuit déjà si noire de son cœur s'exaspéra en la plus noire des solitudes. Il lui sembla qu'il perdait à jamais l'espérance.

Alors, voyant que l'autre trouvait là si peu de quoi le réconforter, comme par une sécheresse de son âme en face d'un si grand démérite, il laissa tomber toute parole, s'enfouit dans son col relevé, se rencoigna sauvagement, glissant à un sentiment d'indicible détresse, les mains au fond de ses poches, pour ainsi dire mourant là, ficelé là, dans son désespoir, son amertume et son affreuse déception.

Et ce ne fut qu'un long moment après qu'il s'entendit chuchoter à l'oreille :

— Les hommes sont rarement assez malheureux pour vouloir des révolutions en eux-mêmes. Vous êtes très malheureux, c'est un grand bonheur pour vous!

Il ne répondit rien, il fut pris d'une crise

de larmes, des larmes qui coulaient non en dehors, mais en dedans, où elles lui causaient une insupportable brûlure. C'était chose si définitive que la faillite de sa démarche auprès de ce sage!

Puis il se sentit touché à l'épaule.

— Ne savez-vous donc pas qu'il n'y a à vivre que les ressuscités!... Regardez donc devant vous... dans l'allée... ce qui est venu pour vous...

— Ce qui est venu pour moi... dans l'allée?

— Ce qui est venu se poser là, et qui se traîne au pied de la statue.

Nous tournâmes nos regards et, ce que nous vîmes, ce fut au pied du socle un énorme papillon, qui le long du soubassement traînait ses deux ailes étendues et les heurtait contre les dures parois du marbre. Un papillon d'une espèce crépusculaire, en réalité le Sphinx Atropos, celui qui porte sur son échine l'émouvante tête de mort qui est le blason de sa famille.

— Voilà, lui dit le vieillard, votre maître...

— Mon maître?

Après tout, c'était possible! Quand l'homme n'attend plus rien du vide de son cœur, la tête de mort est l'emblème qui convient à sa détresse, et un papillon peut bien devenir son maître...

— Vous ne semblez pas prendre garde à mes paroles, vous ne semblez pas vous rendre compte à quel point je parle dans la plus absolue conviction de mon esprit, à quel point

je vous supplie, de demander vraiment à ce papillon le secret du chemin que doit suivre votre pensée...

— En vérité, lui répondit avec accablement notre camarade, le secret du chemin que doit suivre ma pensée, monsieur, le demander à ce papillon aveugle qui titube et qui en pleine lumière du jour ne sait seulement où il va!

— Lui-même!

Et le silence qui suivit cette réponse fut tel, que le jeune homme retrouva soudain au fond de lui la force de se remonter sur son banc, de retirer ses mains de ses poches, et de regarder le vieillard avec une attention, toute renouvelée,

— Vous m'avez plusieurs fois demandé, dit alors notre vieil ami, s'adressant à nous tous, de vous éclairer dans un certain domaine. Je ne vous ai jamais répondu, parce que vous étiez alors dans l'illusion d'une vie qui se croyait tout pouvoir et tout moyen de se suffire à elle-même. Mais aujourd'hui il n'en est plus ainsi. Aujourd'hui, celles que la tragédie antique. appelle les exactrices, *vous ont attaché d'autres oreilles, aujourd'hui la douleur et la vue de la douleur vous ont préparé un jour, le jour où il vous est enfin donné d'écouter ce qu'elle vous a rendus capables de comprendre. Ne vous formalisez pas de ce que je vais vous dire, je parle au sens biblique : elle a fait de vous des hommes intelligents.*

Devant ce papillon je vais vous conter la grande histoire de ma vie. Car, si étrange que

cela paraisse, c'est un papillon qui m'a ouvert les yeux sur la loi cachée de mon être, qui a été mon révélateur dans la pure connaissance du plus intime devoir de l'existence. Aussi bien ce récit se fait-il aujourd'hui spontanément sur mes lèvres, la réponse de mon âme à vos âmes.

Ecoutez-moi seulement avec un peu de patience, car, sans faire outrage à votre chagrin, je ne pourrai me défendre contre la douceur des détails qui me reviendront. Ce souvenir a eu toute ma vie la ferveur de ma mémoire, et il est en moi comme au fond d'un grenier, quelquefois, ces tas d'orge ou de froment que l'on retrouve après plus d'un demi-siècle plus pesants et plus dorés que jamais. »

Le vieillard ferma les yeux, se recueillit une minute, puis, après nous avoir tous regardés, il commença.

I

J'étais jeune, j'avais vingt-deux ans, petit étudiant aux boucles légères, musant, ballant, et ni plus ni moins expert que n'importe lequel de ses émules dans l'art difficile de la jeunesse.

En ces jours-là, je venais de terminer ma seconde année de droit, mon père et ma mère, avec une grande bonté, m'avaient offert les moyens d'employer mes vacances à parcourir à pied la province que je désirais connaître, et il y avait environ deux semaines que, rendu à plus de deux cent lieues de la maison paternelle, je m'avançais sur des routes, à travers la poudre du beau duché de Bretagne.

Je ne crois pas avoir jamais vécu d'un plus brûlant bonheur. Je ne marchais pas, je volais, je participais du principe qui fait bondir les torrents.

Bien équipé, jambé de bonnes guêtres, j'avais à mes joyeuses épaules le canapsa du piéton, à la main une canne de voyage dont m'avait fait présent la veille de mon départ le vieux médecin de ma famille, et en bandoulière, sous ma veste, une boîte en

fer-blanc, de couleur verte, qui était un herbier. Non que je fusse grand botaniste, mais j'étais possédé de la passion des fêtes de la beauté qui se découvrent dans le cœur des fleurs. Armé d'un compte-fil de drapier, j'en appliquais le verre grossissant sur les hélianthèmes et les adonis d'été que je cueillais aux talus, et sous l'étonnante magie de ce simple petit instrument d'optique, l'intérieur de tous ces calices devenaient pour mes yeux autant de visions enchanteresses. Cette boîte me servait à emporter sans les froisser les fleurs que je désirais contempler encore à mon loisir.

Dans cette boîte, j'avais aussi un petit volume, en prévision des jours de mauvais temps; car j'étais déjà à cette époque ardent liseur, et un poète avait tout mon culte : le grand William Shakespeare.

Par là-dessus, un gros calepin, pour prendre des croquis et écrire mes réflexions et mes statistiques, à la manière des voyageurs économistes du XVIIIe siècle. Rien de moins!

C'était la belle saison des sarrasins en fleurs, ce moment qui rappelle si bien la parole de saint Luc : « Levez vos yeux, et regardez les campagnes, qui pour les moissons sont déjà blanches! »

Je regardais moissonner, je regardais danser, j'écoutais chanter. Parfois, il m'arrivait bien de ne rencontrer jusqu'au soir que des landes, ou de ne découvrir dans le fond

des campagnes, loin de toute vie, que quelque gris sanctuaire perdu habité par de vieux saints de pierre; mais si je n'avais plus l'âme à la prière (les philosophes avaient depuis longtemps fait l'instruction de ma raison pure), je l'avais toujours à l'admiration, et ne rencontrais jamais une de ces chapelles solitaires sans en pousser la porte, et entrer y passer quelquefois de longs moments au pied des belles vierges couronnées d'or.

Le soir, à la tombée de la nuit, les auberges de bourgade me donnaient la couchée, et le lendemain matin, dès l'aube, je me retrouvais sur la route, dans le premier cercle que fait l'hirondelle à son lever.

Ce jour-là était un jour d'été splendide. Toute la matinée, sur des chemins feutrés d'ajoncs et de landes, j'avais marché sous un soleil brûlant, et, à midi, ayant fait avec un morceau de pain le repas frugal d'un pâtre, j'avais sous le soleil implacable grand chaud et grand'soif, lorsque, tournant la tête, j'aperçus de grands bois qui moutonnaient sur l'horizon.

Je me rendis vers ces bois, qui me versèrent dès que j'y entrai leur ombre tutélaire, et où j'eus la chance de découvrir dans un creux une vieille fontaine quasi sacrée qui me procura son eau fraîche.

Je ne savais où je me trouvais ainsi, mais quelle découverte je venais de faire!

Des bois immenses, des voûtes d'au moins cinq ou six étages de frondaisons mêlées, de feuillaisons s'échafaudant à des hauteurs prodigieuses, et, aussi loin que le regard portait, continuant de s'entremêler dans un véritable océan de verdures. Je dirais presque un océan en pleine tempête, bien qu'il n'y eût pas ce jour-là un seul souffle d'air. Mais toute cette ramée se croisait et se mariait dans une telle abondance, laissait deviner sous les masses enchevêtrées un tel tourbillonnement de sève abandonné à son génie propre, qu'on avait en effet l'impression d'un immense mouvement végétal interrompu dans le moment le plus beau de sa passion. Sur le seuil de ces bois, j'écoutais la sensible sonorité de ces chaudes profondeurs, où, distinctement, s'entendaient à plus de deux cents mètres la griffe des écureuils et le craquement délicat des branchettes de pin.

Mais je n'osais trop m'avancer. A la lisière de ces futaies achevaient de mourir sous les ronces les restes d'une vieille muraille de clôture, et le chemin lui-même, où quelques vieux châtaigniers sur les bas-côtés semblaient les derniers vestiges d'un double alignement disparu, éveillait l'idée de quelque antique avenue domaniale.

Je fis pourtant quelques pas.

Mais je n'en eus pas fait cinquante, qu'il m'en fallut faire cinquante autres, et je n'eus

pas fait ces cinquante autres, qu'il m'en fallut aussitôt faire cent de plus. Ce n'était plus comme sur la lande, où un souffle d'aridité vous passe toujours un peu au travers des pensées; on était entraîné par un esprit de force et d'exubérance, et saisi à l'âme par une autre âme au milieu d'une immense poésie. La crainte de m'aventurer trop avant arrêta cependant mes pas, et je fus m'asseoir un instant sur la pente du talus, au milieu des bruyères, en tirant de ma boîte d'herboriste, pour occuper le temps de ma halte, le petit volume que j'avais avec moi.

Mais impossible de lire une ligne.

Où allait cette allée? Vers quoi? Vers qui? Submergée sous une mer de fougères, elle fuyait dans un merveilleux mystère, à perte de vue.

A cette époque j'avais une passion pour les vieux châteaux. Les vieux châteaux occupaient dans la vie de mon cœur la place la plus tendre. Quelques saisons de mon enfance s'étaient écoulées dans l'un d'eux, et, depuis, je les cherchais partout où mes yeux les pouvaient rencontrer. La jeune fille que j'épouserais devait même selon ma jeune sorcière d'imagination être née dans l'une de leurs caduques tourelles, et, dès que j'en apercevais un au loin, je me hâtais d'y courir, et parfois y passais une après-midi entière à regarder par les trous de ses murailles, à marcher à pas

de loup dans ses taillis, à rôder, si j'ose dire, autour de ses poulaillers, comme le renard.

Était-ce le génie de mon désir qui me subjuguait une fois de plus? Était-ce le vieux château de mes pensées qui envoyait au-devant de moi son intendant invisible? Mais maintenant il me fallait me lever, aller, m'enfoncer au cœur de ces solitudes.

Et je repris mon incursion, je me remis à marcher vers ces bleuâtres lointains qui se reformaient toujours; car elle était infatigable,cette allée, et, à chaque tournant, quand on la croyait finie, repartait interminablement.

Combien de temps allai-je ainsi? Dans mon souvenir, cela n'a pas de fin. Mais plus je m'avançais et plus j'avais, presque vertigineuse, l'impression du caractère immensément perdu de ce grand bois du bout du monde, plus j'étais dans l'émerveillement, plus j'éprouvais un sentiment de libération, une exaltation vitale extraordinaire... Je n'étais plus un simple petit étudiant en rupture de ses livres, mais un jeune prince, qui était attendu depuis un siècle dans le fond de ces forêts.

Et, cependant, j'avais beau marcher, aller toujours, je ne voyais toujours rien apparaître!

Vous vous rappelez dans *Wawerley*, la longue et majestueuse avenue, reste d'une

antique forêt, qui se resserre et se rétrécit si tristement pour ne plus former qu'un tout petit sentier à travers les broussailles? Ici de même; les deux masses forestières s'étaient peu à peu rapprochées, et l'avenue n'était plus entre elles deux qu'une sente toute étroite, envahie par les ronces, les herbes et les orties!...

Ce sentier décrivait plusieurs serpentements dans les arbres, puis, après un dernier détour, se dirigeait vers une blanche étendue de soleil: la sortie du bois.

J'allai vers cette clarté, qui à mesure que j'approchais rayonnait d'une blancheur plus neigeuse; tandis qu'une musique monotone se faisait entendre un peu partout dans les airs, semblable à celle des violons quand tous à la fois frémissent sur une seule corde.

Cette blancheur était celle d'une grande prairie de marguerites dont toutes les corolles se touchant, et n'en formaient plus qu'une seule, et la musique celle que faisait sous cette nappe éclatante, en raclant leurs élytres, l'orchestre innombrable de tous les grillons de l'été.

Mais si enivrant que ce fût, l'éclat de cette prairie blanche et cette musique à travers le tremblement de l'atmosphère, ce n'était rien à côté de ce qui se dressait devant moi à trois cents mètres: Un vieux château,

et le plus vrai vieux château, que j'eusse encore jamais vu!

De hautes murailles, d'où pendaient de noires barbes de lierre, un puissant corps de logis armé de quatre ou cinq grosses tours, toutes ces tours sous le capuchon de vieil acier effrité, toutes d'au moins chacune quatre étages; deux, jumelées près de l'entrée, et plusieurs autres par derrière, dont les toitures, dans les intervalles, dressaient leurs pointes à girouettes comme des casques de Sarrazins. Puis le collier de guerre des machicoulis, le jet unique de toute cette bretèche, tous ces vieux murs percés d'antiques fenêtres sans corniche, comme des meurtrières. Et sur tout cela, pas un rayon de perdu, tout cela mangé de cuisson, bruni, rissolé, grillé, et fumant dans l'azur comme un craquelin dans son huile bouillante.

Ramassé dans la chaleur de mon sang, les yeux écarquillés, je contemplais. Que c'était beau!

Je restai là longtemps.

Puis, pour me rapprocher, je traversai la prairie, passai dans les grandes marguerites, dont les têtes m'arrivaient jusqu'à la ceinture, me dirigeai vers la façade principale, le long des murailles avancées, qui brûlaient, couvertes de lézards.

Une seconde avenue provenant d'une autre

région du bois aboutissait, celle-là, juste à l'entrée que je cherchais.

Cette entrée était sans portail. Deux hauts piliers donnaient libre accès dans une vaste cour, autour de laquelle étaient disposées toutes les œuvres d'une exploitation des champs, bâtiments, hangars, étables, et autres servitudes ; même un énorme paillet arrondissait sa masse d'or au-dessus du muret de clôture.

Sur un tronc d'arbre abattu, qui se trouvait là couché avec quelques autres, je m'assis pour essayer de prendre un croquis de cette admirable vieille chose, lorsque, tandis que je dessinais, je finis par remarquer un détail qui ne m'avait pas frappé tout d'abord : l'immobilité complète et le silence absolu de ce lieu.

Habituellement, dans une cour où est installée une ferme, il se produit toujours à un moment quelque indice de la vie rurale, un bruit de sabots sur du pavé, le grincement de la poulie du puits, un meuglement au fond d'une étable; mais ici rien, pas une rumeur, pas un cri de poulailler, pas un remuement de chien de garde.

Je m'approchai, me demandant si je n'étais pas victime de quelque opiniâtre illusion. Mais non, la vie avait bien ici complètement éteint le bruit de son ménage.

Je m'avançai encore.

Peut-être y avait-il là, à l'intérieur, assis par terre, dans l'ombre que faisait le mur, comme il arrive souvent quand l'air chauffe trop dans les greniers, quelque paysan en train de recoudre un collier de cheval, ou de repiquer de l'osier dans un bourrichon. Mais rien.

Je me dis : « Je peux toujours entrer dans cette cour, me donner l'air d'un voyageur qui a besoin d'être renseigné sur son chemin », et en dedans des piliers je fis trois pas.

Puis, peu à peu, timidement, je finis par gagner le milieu de ce grand espace. Mais là ni les chiens ni les oies ne m'annoncèrent. Il n'existait rien, de tous ces animaux. Pas même une poule à se rouler dans le poussier!

Pourtant, si le présent était à ce point invisible, le passé le plus récent ne laissait pas de montrer ses travaux : sur la gauche, à ras le bord d'une grande auge, une eau toute fraîche pompée pour le bétail; sur la droite, plusieurs amas arimés de lande sèche à chauffer le four, et au pied du paillet, le résidu de la dernière batterie du grain, un abondant tas de gapois pour la volaille.

Mais j'avais beau m'efforcer d'attirer l'attention, faire entendre une petite toux, racler du bout de mon bâton un pavage qui se trouvait à cet endroit, pas un geste de ce manège

ne produisait le plus léger changement dans la physionomie de cet étrange désert.

Tous les volets étaient clos, sans doute à cause de la chaleur. Seule la porte d'entrée n'était pas complètement fermée. Je m'avançai jusque-là.

Avec le dos de mon doigt, je frappai quelques coups. Pas de réponse.

Je frappai un peu plus fort. Même silence.

Je poussai légèrement et glissai un regard.

Il y avait là, fuyant, un long vestibule sombre, zébré d'un rai de soleil qui rougissait le carrelage, et, en haut, tout du long, jusqu'à l'autre extrémité, une profilée de grandes têtes de cerfs, qui paraissaient toutes noires dans le contre-jour.

Je frappai une troisième fois, mais sans plus de résultat.

Toutes les portes de ce vestibule fermées. Toutes. Sauf une, sur la droite.

Je me dis : « Je vais toujours me risquer jusqu'à cette porte. Si cette porte est celle d'une cuisine ou d'un office, peut-être se trouvera-t-il là quelque servante qui pourra répondre à mes questions.

Je marche sur la pointe des pieds, je m'approche, j'avance la tête, et que vois-je?... Que vois-je, avec stupéfaction? Une grande salle bizarrement éclairée, aux murs complètement nus, et, dans cette salle, dont je ne pouvais, à cause d'une muraille d'avancée,

découvrir qu'une partie, toute une foule silencieuse et immobile. Une foule noire, de paysans et de paysannes, de métayers et de métayères, tous en costumes des dimanches, et tous regardant du même côté.

Dans les ventes publiques, on assiste parfois ainsi à des instants sans bruit. C'est le moment où le commissaire-priseur se livre à un difficile calcul professionnel au milieu de la plus profonde attention de l'assistance. Et je pensai que je tombais là peut-être sur quelque pathétique liquidation du meuble de ce domaine.

Quelques-uns dans cette assemblée avaient bien tourné la tête quand je m'étais approché de la porte, mais ils avaient aussitôt repris leur position première, comme si ma présence en ce lieu n'offrait aucune raison de s'étonner. On n'était ni surpris ni inquiet de me voir rôder dans ce vestibule; cette indifférence même était frappante.

J'hésitai une seconde. Puis, sentant que décidément le sol que je foulais était pleinement accordé à ma liberté de chrétien, je m'approchai davantage, puis un peu plus encore, puis j'entrai tout à fait.

Mais à peine avais-je passé la porte, à peine m'étais-je avancé pour prendre place entre le mur et ces gens, que j'eusse bien voulu me rejeter en arrière, et repasser le seuil au plus vite. « Ah, comme j'aurais mieux fait

de rester dans mon bois! » me disais-je, car, au fond d'un grand retrait dont je n'avais pu soupçonner l'existence, sur toute la largeur de la pièce, au milieu d'un ardent luminaire composé d'une centaine de cierges, se voyait, étendue de profil parmi des fleurs, une femme à la figure et aux mains blanches comme la cire.

A vingt ans on est impressionnable; on a malgré soi tendance à pratiquer le culte de Diane, ce culte qui défendait aux vivants de regarder les morts au visage; et je n'osais ni regarder ni bouger. Encore moins eussé-je osé regagner la porte; et je restais, les yeux baissés, pris là comme dans une glu, la glu de cette chose funèbre, prisonnier de ces paysans et jusque du silence où tout ce monde était recueilli.

Il faisait abominablement chaud, on eût dit que l'air tremblait, comme il tremble l'été au-dessus des éteules, et c'était à travers ce tremblement qu'on apercevait le lit élevé. J'entendais le marmottement des prières, comme un bruit de grignotement de feuilles, la nuit, dans les années d'insectes. Et j'étais troublé au plus haut point : la cire qui s'écoulait de la pointe consumée des cierges, je croyais la voir tomber en larges gouttes sur le dos de mes voisins. L'air était saturé de parfums de fleurs. On était affreusement renfermé, des clartés ondoyaient sur

les murs, et les murs eux-mêmes, il me semblait dans mon malaise les voir remuer et vaciller.

Peu à peu cependant je m'accoutumai à cette funèbre présence, et, timidement, peureusement, je finis par lever un regard du côté dont je me faisais une si grande crainte.

La morte était enveloppée d'un grand voile blanc, qui ne laissait passer que son profil et ses mains. Sur sa poitrine reposait un crucifix. Des roses étaient semées autour d'elle, de grandes roses blanches, moussues, virginales, qui s'écroulaient jusque parmi les cierges.

Comme d'un dernier reste de vie, sa pâleur palpitait sous le mouvement languissant des lumières; et, à mesure que ma crainte se calmait, j'étais frappé de l'air de majesté de ce visage, de l'expression de cette figure si étonnamment pacifiée de toute fausse activité terrestre.

Il était impossible de deviner l'âge de cette morte; mais en présence de ces traits, aucune précision n'était nécessaire : leur beauté exprimait le reflet de toute une vie tournée vers le plus haut idéal. Un esprit royal avait modelé ce front d'albâtre.

Ce qu'avait été cette femme se voyait encore dans l'extraordinaire attitude de la foule. Entre la sereine autorité de ce visage et ce concours d'échines ployées demeurait un

lien que n'avait pu trancher le ciseau de la Parque : lien vivant, de vérité et de nature, frais comme la vrille d'une treille, noué et renoué, nœud sur nœud, par des années d'échanges sensibles.

Je regardais ces paysans, toutes ces épaules courbées sous le poids du fagot, et, de toutes ces têtes et de toutes ces nuques de village, montait un chœur de prières qu'il me semblait entendre : « Moi, laboureur, toucheur de bœufs, pâteur de brebis, j'ai un grand chagrin. Celle que je ne verrai plus est consolée de toutes choses terrestres; son âme de tourterelle s'est envolée. Nous ne verrons plus son capulet venir vers nous dans nos chemins; ni nos moutons, quand ils font voler la poussière, ne la rencontreront plus dans le haut pays, à l'heure où le rayon du soir vient teinter de sa rougeur l'eau du fond des carrières.

« Oh! maîtresse, nous ne sommes pas habitués à faire cas des fleurs, mais, dans ta mort, tu nous fais penser à tous les bouquets qui fleurissent nos métairies. Tu es bien plus imposante encore dans ta blancheur que dans ta vie!... Oh! ne nous abandonne pas; sois lumière devant nous. Tiens nos têtes sur ta poitrine, que nous entendions ce qu'elle enseigne : « Martin, serre bien tes sarments pour le chauffage du four, ne t'en va pas laisser périr tes cosses de fèves... Marjone, sois bon ménager, gouverne bien ton pain...

Tournebut, ne te décourage pas, pacifie tes douleurs... » O maîtresse, du sein de ce qui t'éclaire, prie pour tes serviteurs, qui à chaque Toussaint t'apportaient le prix loyal. »

Chœur des paysans, je t'entendis, en cette minute, comme j'aurais entendu un beau son d'orgue monter du fond de la conscience humaine...

Vraiment, il me sembla que Psyché était là, Psyché immortellement heureuse, effleurant de son vol d'âme toutes ces têtes fidèles, et voltigeant dans le buisson de ces lumières jusqu'au pur front de marbre endormi, qui, sous le zéphir de cet effleurement, n'était plus ni immobile ni pâle...

Je ne sais comment ces choses-là sont vues et chantées dans le ciel. Mais pour moi, je puis bien dire que tout mon malaise s'était dissipé. Des larmes me vinrent aux yeux, et je baissai la tête.

Quand je la relevai, quelqu'un était devant moi, une figure singulière, un personnage presque étrange, qui avait écarté les paysans, et, à trois pas, me fixait, me perçait de son regard.

Je m'attendais si peu à cette apparition! J'éprouvai un choc des plus pénibles et me sentis infiniment intimidé.

Qu'on imagine un vieux monsieur d'une maigreur impressionnante, n'ayant pas plus de chair qu'un squelette, ganté de noir, san-

glé de noir, la tête décharnée d'un vieil aigle, presque pas de cheveux, un port de tête incomparablement fier, du poil plein les narines; et, de dessous ses profondes arcades sourcilières, deux prunelles étincelantes qui décochaient sur ma personne un extraordinaire rayon!

En même temps, sa bouche avait un petit tremblement convulsif; et il n'articulait aucun son, comme si ces circonstances lui créaient une insurmontable difficulté de parole; mais le geste empressé de sa main, son inclinaison cérémonieuse, la nuance interrogative de son regard, tout cela me disait aussi nettement que s'il avait parlé haut : « Monsieur, puis-je pour vous être utile souhaiter d'apprendre qui vous êtes, et savoir la raison pour laquelle vous vous trouvez des nôtres en cette suprême cérémonie? »

Et c'était si clair, que je laissai malgré moi, par une imitation involontaire, tomber comme lui toute parole, et le payai dans le même mode, avec cette pensée que je mimai de mon mieux : « Ma personne, monsieur, ne mérite aucune attention; je vous prie seulement de tolérer ma présence, et de me permettre d'associer jusqu'à la fin ma prière à la vôtre. »

Il comprit, car il s'inclina avec la plus grande politesse, et puis se retira, toujours droit comme je n'ai jamais vu se tenir, la main dans le creux de ses reins qu'il avait fort secs,

la tête rejetée en arrière, montrant une nuque pour le moins aussi curieuse à considérer que le faciès, parcheminée, ridée, agrémentée à sa base, au-dessus d'un os très fort, d'une manière de petit cheveu jaunasse et soyeux, qui pendait là, entre sec et humide, tout semblable à quelque pauvre vieille pincée de souvenirs.

Et maintenant, dans le fond de nuit de la salle où mon regard l'avait suivi, debout, les bras croisés au pied des cierges, il avait avec sa tête haute et dans sa fière maigreur, quelque chose de suprêmement imposant. Je voyais sa poitrine se gonfler sous la montée d'énormes vagues de tendresse, son œil, baigné de l'eau de ses larmes, se remplir constamment de l'éclat du feu des lumières. Mais, en dépit de son chagrin si visible, il était toujours malgré tout fort préoccupé de ma présence, et à chaque instant, tournait la tête de mon côté et me cherchait dans la foule.

Les pensées que nous venions d'échanger d'une façon si singulière, jointes à cette insistance pour ne pas me perdre de vue, me causaient une impression qui me rivait à ma place, et certainement moins que jamais je n'aurais osé quitter la salle, si un grand mouvement ne se fût emparé de l'assistance et ne m'eût emporté dans son remous vers la porte.

Et cette fois je sortis avec tout le monde.

En m'en allant, je respirais pour toute ma vie. La scène à laquelle je venais d'assister me laissait certes un tableau qui ne s'effacerait pas de ma mémoire, mais néanmoins, au sortir de cette funèbre étuve, je marchais avec des ailes!

Une circonstance pourtant me fit rebrousser arrière comme je quittais la seigneurie et allais repasser le portail.

Une charrette paysanne, une de leurs grandes charrettes à moisson, tout entière recouverte d'un noir drap mortuaire, pénétrait dans la cour. Cette charrette était attelée de huit bœufs formés deux par deux, un couple l'un derrière l'autre, et menées par quatre toucheurs, quatre grands jeunes gars dignes et fiers qui conduisaient sans bruit, sans un appel de gorge, rien qu'à l'aiguillon. Huit animaux magnifiques, qui tous avaient été choisis de la même taille, mêmes robes fauves, mêmes échines roussâtres, même pas blanc.

Les jeunes paysans portèrent leurs attelages à traverser la cour jusqu'à longer la muraille du château, et là avec l'habileté du métier les firent tourner tous ensemble comme un seul et acculèrent leur charrette contre la porte de la demeure.

Parurent alors entre les piliers de longues files d'enfants des écoles, conduits par des

religieuses qui les alignaient en silence. La cour se fit peu à peu noire de monde. Les surplis du clergé achevèrent de la remplir; puis la porte d'entrée s'ouvrit à deux battants, et le cercueil, porté à dos d'hommes, arriva jusqu'à la charrette, sous un plein crêpe traînant, à une immense croix de brocart, qui sous le soleil envoyait de longues aiguilles d'argent à travers l'atmosphère.

Les roses blanches, les bouquets furent apportés sur le char. Des jeunes filles, des enfants furent chargés des couronnes. Un chant latin s'éleva, une petite cloche tinta, et les huit bœufs firent leurs longs pas tranquilles, comme s'ils déchiraient derrière eux la glèbe coutumière.

Lentement ils défilèrent, lentement ils traversèrent la cour.

Derrière le char, le premier et tout seul, s'avançait le maigre personnage que j'avais vu dans la chambre, plus effilé que jamais dans sa noire redingote, et tout à fait semblable en sa fière manière de marcher, à quelque vieux maître de cérémonie de l'ancien régime.

Venait ensuite un groupe de châtelains des environs; puis, en rangs pressés, cinq ou six cents visages brûlés de paysans.

Lent cortège, que je regardais défiler de dessous un hangar où m'avait refoulé l'affluence, éprouvant de ce spectacle un intérêt croissant, comme si sous ces vieilles tours

j'appartenais moi aussi au groupe des vies humaines auxquelles elles commandaient. Et quand les derniers rangs à côté de moi commencèrent à se mouvoir, tout d'un coup, sans réfléchir, sans savoir pourquoi, je plongeai dans ce flot de têtes nues et pris la suite dans la poussière.

Moi aussi maintenant je m'avançais dans le cortège silencieux; coude à coude avec ces paysans, serré au milieu de leurs noires rhein-graves, et éprouvant un contentement indicible de faire à cette pure figure qu'on emportait l'hommage de ma libre journée.
Il me semblait que j'assistais à l'enterrement de quelque divinité des forêts, d'une sorte de vestale des bois, et je ne perdais pas de vue un instant cette gerbière oscillante, qui là-bas à trois cents mètres s'en allait sous ses bouquets de fleurs.
La cérémonie me retint jusqu'à la fin. Je fus à l'église, je fus au cimetière. Un délicieux petit cimetière de campagne, perché sur la hauteur rocheuse, et où m'arriva enfin, je puis le dire, la plus étrange aventure de toutes celles que j'eusse été prêt d'imaginer!

J'avais réussi à me glisser au plus haut point de cet enclos fermé, entre la foule et le muret de clôture, d'où l'on avait la vue, de l'autre côté, presque à pic, sur un grandiose paysage de forêts, et, distraitement, assis sur

un débris de vieille tombe, je regardais, dans la lueur apaisée du jour, au bercement du triste chant liturgique, ce vaste panorama où se déroulait l'horizon que je traverserais le lendemain. Je venais même d'écrire furtivement sur mon carnet de notes quelques mots que je tenais à dater de cet endroit :

« Parti ce matin des environs de la petite ville de P..., traversé un grand bois du temps des rois. Trouvé au fond d'un antique château une morte infiniment belle, et un vieux Dreux-Brézé, bien que sans son chapeau à plumes; assisté jusqu'à la fin à de curieuses obsèques, charrette à bœufs, foule assortie... »

Lorsque, ayant levé la tête, je m'aperçus que la dite foule s'était déjà pas mal dissipée au dehors et que devant le portail, par où elle s'écoulait, le vieux monsieur était depuis longtemps posté et recevait les saluts.

Ce ne fut pas une petite découverte! Ma libre sortie se trouvait ainsi plus que compromise! Sous peine de causer une espèce de scandale en cette assistance, j'allais être obligé d'aller avec tout le monde m'incliner devant ce vieux personnage que je ne connaissais pas! En quel piège ridicule m'étais-je là laissé prendre! Je voyais tout ce que ma tenue de broussailles, mon sac sur le dos et ma canne à la main, avait d'inconvenant et de déplacé dans une pareille cérémonie!

Pourtant devant cette malice du sort, je

pris le seul parti qui me restait, celui de faire comme le soldat sur le champ de bataille: d'un coup de reins, je remontai mon sac sur ses bretelles, des deux mains je tirai sur mon vêtement pour le remettre en ordre, et stoïquement, à mon rang, j'attendis mon tour. Je venais le dernier du défilé.

Le vieux monsieur se tenait à un pas environ en avant de la grille, la tête perdue dans une espèce de rêve, et apparemment plus présent aux pensées de sa douleur qu'aux innombrables poignées de main qu'il distribuait. J'espérais, à la faveur de cette circonstance, me faufiler légèrement sans que son regard me rencontrât.

Mais, hélas! quelle ne fut pas ma consternation, quand je le vis à mon approche se réveiller de sa nuageuse absence, faire un pas à ma rencontre, me tendre avec empressement ses pâles et maigres mains et me dire :

— Monsieur... Monsieur, je vous remercie!..

Je m'inclinai aussi profondément que je pus.

— Je vous remercie, répéta-t-il, en me regardant jusqu'au fond de l'être.

Ne sachant quels sentiments exprimer, je lui balbutiais des mots qui ne répondaient ni à moi ni à lui, pressé de franchir au plus vite ce pas que ma canne à la main rendait si difficile!

— Monsieur, recommença-t-il, sans avoir l'air de remarquer les objets qui m'embarrassaient si fort, en vous voyant tout à l'heure au

pied des restes mortels de ma sœur bien-aimée, j'ai pensé que l'honneur de votre présence nous était peut-être value par quelque ancienne relation de famille... que votre nom me rappellerait...?

Je lui répondis qu'il se trompait, que je n'avais aucun lien avec sa famille ni avec son pays, que je n'étais qu'un petit étudiant errant, issu d'une région située à l'autre bout de la France.

Mais cette déclaration parut porter au contraire à son dernier degré l'intérêt qu'exprimait déjà son visage.

— Ah! vraiment, monsieur, vraiment! se mit-il à dire, comme s'il s'efforçait de contenir au fond de lui-même une puissante satisfaction dont son cœur n'était presque pas le maître, vraiment! Ainsi, monsieur, vous êtes complètement étranger à notre région?

— Oui, monsieur.

— Et par conséquent, monsieur, vous n'aviez aucune raison pour assister à ce service funèbre?

— Non, monsieur.

— Et peut-être encore, ne connaissiez-vous même pas le nom de la personne que vous accompagniiez ainsi à sa dernière demeure?

— Non, monsieur.

Cette réponse parut mettre le comble aux sentiments qu'il éprouvait : « Divine vertu du ciel! » crus-je l'entendre dire. Et comme je

le saluais derechef pour essayer enfin de prendre congé, il étendit précipitamment la main et interrompit mon mouvement.

— Monsieur, me dit-il, excusez-moi! mais nous sommes ici à l'extrémité d'un pays sans route, et, de toute façon, vous allez être obligé de revenir sur vos pas. Voulez-vous me faire la très grande grâce de me permettre de vous ramener dans ma voiture?

Dès le premier coup d'œil, je mesurai l'insupportable perspective que me promettait cette lugubre ouverture, et lui expliquai sans hésiter qu'étant excellent marcheur, je n'étais pas pour me faire un embarras de ces quelques kilomètres ajoutés à mon chemin.

Mais je n'en fus pas quitte avec cette réponse. Il y avait dans sa voiture toute la place. Il était seul. Si je n'acceptais pas ce petit avantage qu'il m'offrait, je le priverais d'une immense satisfaction.

— Je vous en prie! Je vous en prie! implorait-il, comme s'il y allait en vérité de son honneur de me faire accepter cette compensation pour la grande dépense de forces que j'avais faite en montant jusqu'à ce cimetière.

Pendant quelque temps je me défendis de mon mieux. Mais, à la longue, je craignis, en refusant plus longtemps une invitation qui ressemblait si fort à une prière, de me montrer incivil, et, bien que tout honteux d'une distinction qui allait si peu avec mon impor-

tance, je finis par accepter son offre et par le suivre à sa voiture.

C'était une grande vieille calèche, arrêtée avec quelques autres dans un petit chemin d'orties, en contrebas du cimetière.

Il me fit monter; la portière fut refermée par un jeune garçon qui avait à peu près la taille d'un nain, sans doute un fils de fermier qui servait de valet de pied, et l'antique équipage, reprenant la même route que précédemment, par le bois, se mit à rouler en silence.

Je laisse à penser ce que fut pour moi ce retour d'enterrement, dans l'intérieur de cette voiture! D'une main, j'étranglais au col ma bonne canne de voyage, de l'autre, je pétrissais de mes ongles la molesquine de mon siège.

Entre ces étoffes funèbres, et sous le couvert de ces grands bois qui interceptaient toute lumière, je ne distinguais même pas des coussins les vêtements de deuil de mon sombre compagnon. Je ne voyais que la pâle tache ovale que faisait son visage, la ligne allongée de ses maigres traits austères, dont on eût dit, dans leur immobilité, une de ces creuses figures comme le peintre Le Greco en a portraicturées dans ses anciennes cérémonies de l'Escurial. Cette figure me faisait penser aussi à des textes du philosophe Jacob Bœhme.

Je ne savais dans mon coin ce que je devais être et dire, et je serais bien resté, je pense, jusqu'au soir sans oser prononcer un seul mot, s'il ne m'avait lui-même à la fin posé quelques questions. Alors, croyant qu'il m'appartenait de soutenir l'entretien, et pour chasser ma propre gêne, je me mis à raconter tout ce qui me vint par l'esprit : je faisais dans le pays qu'il habitait une longue exploration de vacances, je voyageais à pied, j'aimais beaucoup les vieux châteaux, les vieilles ruines. Je lui contai mon aventure du bois, comment j'étais arrivé devant la prairie de marguerites au pied de son grand manoir, et étais entré dans la cour et avais frappé à la porte...

Et voilà que mon récit le bouleversait, et que pendant un long moment, avec son mouchoir, il s'essuyait les yeux.

— Monsieur, me dit-il à la fin, je pense que vous n'êtes pas sans vous apercevoir que votre délicatesse a procuré une grande consolation à quelqu'un?... Voulez-vous ajouter quelque chose de très précieux à ce que vous avez fait déjà?

La voiture à ce moment entrait dans la cour, mais il posa aussitôt sa main sur la poignée de la portière, comme pour empêcher que du dehors quelqu'un n'ouvrît avant qu'il n'eut permis.

— Vous êtes libre, monsieur... J'entends que, dans votre voyage, vous jouissez d'une

complète indépendance, comme quelqu'un qui ne va nulle part et n'est attendu par personne...?

C'étaient les propres termes dont je venais de me servir.

— De plus, vous m'avez confié à l'instant que vous aimiez les vieux châteaux... et que le mien, cet après-midi, quand vous l'avez découvert, n'avait pas laissé de vous inspirer quelque sentiment poétique?...

— S'il en est ainsi, poursuivit-il, comme si quelque grande émotion l'oppressait lui-même, s'il en est ainsi... puisque son aspect ne vous a pas été par trop déplaisant, voulez-vous... lui faire le grand honneur... d'accepter en passant son hospitalité?

Je ne perdis pas une seconde à approfondir les raisons qui me faisaient éprouver devant ces paroles un si fort sentiment de stupéfaction, et je n'eus qu'une seule idée : fuir! Certes, j'aimais les vieux châteaux... Mais aller passer ma soirée avec ce vieux monsieur tout en crêpe dans son château tout en noir!.. Aller confier mon sommeil à cette demeure refroidie par la mort!... Cela ne me faisait nulle envie!.. Et j'en avais l'imagination toute glacée!

Seulement, ne voulant pas être impoli, je cherchais une raison valable, et, n'en trouvant aucune, je me confondais en mines de reconnaissance et en salutations dilatoires, aussi bégayantes dans la forme qu'embarrassées sur le fond!

— Ah! soupirait-il, en voyant mon hésitation, qui était toute la réponse dont j'étais capable, je sens bien que vous faites de cette acceptation une pauvre question de convenance!... Vous craignez de vous montrer indiscret devant un seuil si fraîchement éprouvé... Mais non! mais non! Monsieur... Vous feriez une chose tellement plus simple, en vous arrêtant sous un toit qui a retenu, pour ne plus l'oublier, le geste que vous avez eu vers lui!

Il m'avait saisi la main et me la serrait avec force, comme s'il tenait en moi, dans cette compagnie de fortune, le seul moyen qu'il eût d'échapper à une horrible veillée solitaire. Ce fut du moins ce que je supposai.

— Il vaut tellement mieux, soupirait-il, sans desserrer son étreinte, tellement mieux, monsieur, aller à une maison de tristesse qu'à une maison de festin!

Si étrange que fut le choix de cette maxime portée à l'adresse d'un jeune étudiant de mon humeur, je ne m'arrêtai pas davantage à en apprécier l'opportunité. Mais voici : il y avait à la fin, dans toute cette insistance, quelque chose de si incomparablement supérieur à la simple cérémonie de l'esprit du monde, une intention à mon égard si visiblement montée à un haut degré de sympathie et de bonté, que je compris, dans une lueur soudaine, que si je ne composais pas avec ma répugnance, j'aurais tout à l'instant, en

m'éloignant sur la route, un remords qui ferait de moi le plus malheureux des garçons. Et, m'inclinant vers lui, je lui dis :

— Soyez donc mon hôte, monsieur, puisque vous avez l'infinie bonté de le vouloir.

Alors son visage s'éclaira de façon merveilleuse. Il me dit avec effusion combien il était heureux que je lui eusse formulé cette aimable réponse; et, se penchant au dehors, il fit signe à quelqu'un de s'approcher.

La personne qu'il appela était une vieille servante, tout blanche de figure, de coiffe et de manchons, qui arriva en clopinant et se tint attentive à la portière.

— Mariette, ma chère fille, lui dit-il, monsieur est mon ami. Il dînera ici ce soir, il couchera ici ce soir. Tu vas le conduire au salon, où il aura (fit-il en se tournant vers moi), la bonté de m'attendre, pendant que je dirai quelques mots aux braves gens qui sont encore venus jusqu'ici.

Car il y avait là, en effet, un certain nombre de paysans qui, rentrés du cimetière dans leurs carrioles, s'étaient arrêtés en passant pour saluer une dernière fois leur maître.

Avant d'aller vers ces gens, il me fit avec la main un salut fort courtois, tandis que moi-même, quelque peu étourdi de l'aventure, je m'avançais sur les pas de la vieille gouvernante, ayant de nouveau au-dessus de ma tête le château et ses hautes tours, qui étaient à ce moment toutes dorées par le soleil du soir.



Cette vieille servante, avec sa paterne allure, son teint de boulangère et son unique grand'dent de vieil ivoire, montrait dans sa physionomie toute l'âme fidèle d'une antique Euryclée.

Elle me fit entrer par la porte à laquelle j'avais frappé l'après-midi, passer devant la salle mortuaire, prendre par-dessous les têtes de cerfs, tout du long du sombre vestibule, au fond duquel elle m'ouvrit un seuil, en me disant : « Si monsieur veut entrer?... »

A cette invite je fis un pas, mais je n'en fis pas deux, tant il faisait noir là dedans comme dans le fournil du diable.

Me voyant si prudent, la vieille Euryclée me laissa où j'étais, les deux mains étendues à la manière d'un aveugle, et, avec ses lunettes de vieille souris habituée à tous les aîtres de la maison, se mit à trotter comme chez elle au milieu de ces ténèbres.

Et je l'entendais de loin, qui, dans le fond, fourrageait parmi des ustensiles.

— Asseyez-vous donc, me criait-elle... Asseyez-vous donc!

— J'vons point ouvrir, criait-elle encore, parce que c'est point le jour... j'vons allumer.

Et, en effet, m'apparut tout là-bas, tel l'infime exaucement de quelque nouveau *fiat lux* à la bouche de l'abîme, une toute menue, toute minuscule petite flamme de bougie, puis une seconde, puis une troisième, puis quelques autres encore. Et je commençai de voir où je me trouvais : un immense salon à huit ou dix portes-fenêtres, un haut salon tout blanc, tout en rideaux de mousseline blanche, tout en housses blanches sur les fauteuils et les meubles, marbre blanc de cheminée portant une blanche couronne de feuillages en albâtre, et tout le long des murs, tranchant sur tout ce blanc, d'imposants portraits d'ancêtres, aussi noirs et fumeux que des toiles du Carravage.

Quand on rêve, on prend, on quitte les choses; mais la réalité revêt des formes moins fluides, et je me sentais dans ce salon terriblement dépaysé. Au sein de quelle existence me trouvais-je là tout d'un coup transporté? Que signifiait soudainement sur mon chemin ces mains presque tremblantes attachées à mon vêtement? Qu'avais-je été tout d'un coup à ce vieux personnage pour mériter un traitement si profond, et comment expliquer cette réception elle-même un jour de funérailles, et quand ses yeux étaient encore tout meurtris de leurs larmes?

Je me posais toutes ces questions, quand il me sembla éprouver que ma pensée se mouvait sur un océan de lumière. Je levai les yeux, et vis qu'en effet les huit ou dix bougies de la vieille gouvernante, avaient été peu à peu portées par elle à un haut multiple de dix, du bas au faîte de deux immenses flambeaux dorés, taillés en ovale à la forme des anciens fruitiers dans les jardins à la française, et que cet allumage se poursuivait encore de chaque côté de la cheminée, sur toutes les dimensions d'une suite de candélabres et de torchères en applique, qui groupaient là en un seul édifice leur double et triple branches, chargées de toutes leurs bobèches et de toutes leurs pendeloques de cristal.

Juchée sur son escabeau, sans un mot, la vieille Euryclée, lentement, posément, comme on plie des draps, comme on y glisse des brins de lavande, continuait, bougie par bougie, de bouter sa lumière à toutes les mèches qui ne l'avaient pas encore. Et, comme toutes ces bougies se reflétaient dans la grande glace biseautée de la cheminée, cela composait à cette place, et répétait à l'infini, un reposoir de fête éclairé à magnificence, un autel illuminé à giorno, et comme on n'en peut voir de plus beau, même à la solennité de Noël ou au grand jour de Pâques.

Quand elle eut fini, elle descendit, rangea son escabelle, passa devant moi en me faisant

une révérence, et me dit de prendre patience, que son maître allait venir.

Et je restai seul avec les lumières.

On n'entendait plus rien. C'était comme le vide du temple une fois la cérémonie terminée et qu'il n'y a plus personne pendant que les cierges brûlent encore. Je regardais ce salon tout blanc, ses grands rideaux de mousseline ressemblant à d'immenses premières communiantes s'élevant jusqu'au plafond; j'écoutais, impressionné, ce silence qui me montait du fond des souterrains, et me tombait d'en dessus, de toute la hauteur des tours. Certes, j'étais là moins à mon aise que dans les vieux châteaux de mon imagination! Toutes ces lumières me rappelaient un peu par trop la chapelle ardente de l'après-midi; et malgré moi, je pensais à la mort; devant ce brasier, je la voyais passer, ricanant de mon côté, avec sa plume à l'oreille, et son obituaire sous le bras!..

Tout à coup, la porte s'ouvrit et livra passage à mon hôte.

A pas pressé, il traversa le salon, et, sans me laisser le temps de me rendre au-devant de lui, arriva où j'étais, alla prendre sur la cheminée un des grands flambeaux de coin, l'éleva dans ses deux mains et le tint au-dessus de ma tête en me disant : « Que je vous voie! Que je vous voie! »

Il était d'une taille sensiblement plus élevée que la mienne, de sorte que le noir de

son regard plongeait dans le mien facilement.

— Lorsque vous m'êtes apparu tantôt, me dit-il, vous m'avez fait tout de suite l'effet d'un jeune envoyé... Je me suis dit : « Quel est donc ce jeune Tobie? » Et je suis venu vers vous...

Il ajouta ce mot surprenant : « Je vous attendais... »

— Oui. Je ne saurais vous dire quel sentiment j'éprouve à accueillir votre jeunesse consolatrice... Et il y a aussi quelqu'un là-haut qui est dans l'allégresse, quelqu'un qui se réjouit d'une joie céleste de vous voir près de moi ce soir.

— Nous étions si unis, prononça-t-il, avec un profond soupir, en allant reporter son flambeau, si unis!... Si bien de moitié dans toutes nos pensées!...

— Peut-être, monsieur, murmurai-je, vous reste-t-il quelqu'un dans votre parenté...

— Oh! fit-il en m'interrompant, j'ai une innombrable parenté... mais je n'ai plus de famille.

Et, d'un geste triste, il m'indiqua un siège. J'y pris place, et lui-même s'assit en face de moi.

— Ce que je voudrais savoir, reprit-il, après un temps de silence, en tendant vers moi son émacié et ardent visage, ce sont les circonstances exactes qui vous ont amené à entrer dans cette chambre cet après-midi, et le sentiment véritable qui vous a guidé,

quand vous avez décidé de suivre ce convoi funèbre?

Je repris mon récit où je l'avais laissé et lui expliquai comment, entré dans la cour du château et après avoir frappé à la porte, je m'étais trouvé mêlé à la foule venue pour la triste cérémonie, combien j'avais été frappé et ému à la vue du noble visage de la défunte, de la personne qui...

— Mlle de Mauvert, dit-il.

— Mlle de Mauvert, répétai-je, en m'inclinant.

Je lui exprimai les sentiments que j'avais éprouvés dans cette atmosphère de respect, et comment, un pas poussant l'autre, j'avais fini par me joindre au cortège.

Son attention, fort recueillie, ne s'était pas en m'écoutant relâchée une seconde, et, dès que j'eus fini de parler :

— C'est bien cela, s'écria-t-il, c'est bien cela!... Je ne m'étais pas trompé! Un jeune homme qui a ce geste devant un cercueil est une âme!...

Croyant avoir mal saisi le propos, j'eus le mouvement involontaire de quelqu'un qui peut-être n'a pas très bien entendu.

— Je dis, répéta-t-il, qu'un jeune homme qui a ce geste devant un cercueil est une âme!

Et il développa sa pensée : l'époque n'était pas fertile en exemples de ce genre; les âmes, on les cherchait en vain, et je ne sais quoi

encore, où il était question de bonheur incomparable et de signe des cieux!

— Le vieillard que je suis vous remercie de lui apporter, à cette heure que traverse le monde, l'éclatante surprise de cette lueur divine...

Le rouge me monta au visage.

— Monsieur! m'écriai-je, que dites-vous ainsi! Car moi qui savais à quoi m'en tenir sur les secrets de ma personne, et n'ignorais aucunement que je ne devais en ce jour d'être une âme qu'à ma simple belle peur de prendre la fuite de la chambre mortuaire aussi vite que mes jambes m'auraient pu porter, je ne pouvais m'empêcher de faire intérieurement une assez piètre grimace.

Et je lui déclarai nettement la vérité, à savoir que pour mon malheur il se trompait, et que je n'étais absolument pas l'âme qu'il pensait avoir trouvée.

— Si, cher jeune homme, si, m'affirma-t-il avec force, vous êtes cette âme-là, j'en suis sûr... Ce fait s'impose à mon esprit avec une évidence invincible!

Et dans son regard se lisait une admiration passionnée qui me gênait horriblement.

Plus sage, j'aurais laissé parler ce vieillard, j'aurais humblement consenti au personnage de perfection qu'il voulait m'attribuer; mais ma jeune justice n'avait pas cette humilité sublime; cette exagération choquait en elle

un besoin inné d'exactitude; de sorte que pour me mieux mettre à l'abri de cette embarrassante estime, et rejeter le plus loin possible une appellation où je me reconnaissais si peu, je lui dis tout doux, bien que sur un grand ton de politesse :

— Monsieur, pardonnez-moi, mais il faut bien voir les choses comme elles sont!... Je ne vous ai pas menti tout à l'heure; mais, en réalité, en assistant à ces obsèques, j'avais aussi une autre raison, peut-être, et qui n'a rien à démêler avec les idées de l'âme...

— Et laquelle? fit-il.

— Je n'avais jamais vu un convoi funèbre se faire avec des bœufs...

Ces paroles lui causèrent une impression à laquelle il n'était certainement pas préparé, car sa bouche s'ouvrit comme celle de quelqu'un à qui l'on vient d'apprendre un malheur. Son regard s'obscurcit, et, pendant un long moment, du fond de son trouble resta fixé sur le mien.

— J'ai trouvé, eus-je la force de continuer, que ce spectacle valait la peine d'être regardé et j'ai suivi le convoi jusqu'au bout... Voilà, monsieur... Car, si c'est à cette qualité d'être une âme exceptionnelle que je dois d'être reçu par vous... eh bien, non, monsieur, non!.. je préfère vous le dire, je ne suis pas cette âme-là.

Il y eut un long silence. Ses yeux me scrutaient toujours. Et s'il y avait eu en lui

d'abord une espèce d'éclairement, dû à je ne sais quelle influence du rayon de cette jeunesse qui devait tant consoler son âme, toute la tristesse, toute la gaze noire de son deuil s'était reformée maintenant sur son maigre et douloureux visage.

— Ah oui! dit-il d'un air tout désappointé, c'est vrai!... Les bœufs!... On n'est point accoutumé à voir cela... C'est une vieille tradition en nos pays... Le plus humble des serviteurs est invité à rendre au maître défunt le dernier service... Mais pourquoi m'avoir dit cela mon enfant? Pourquoi?

Il m'appelait son enfant, maintenant...

— Pour vous faire, monsieur, l'aveu de la vérité, répondis-je.

Et à cette minute même, en le regardant, je remarquai sur son visage, à la place particulièrement éclairée où le front suit sa courbe et rejoint le plan fuyant de la tempe, un détail qui ne m'avait pas frappé tout d'abord: une petite veine bleuâtre et sinueuse, que je considérai avec la plus vive attention, parce que je ne l'avais vue auparavant, empreinte de ce caractère, qu'une seule fois dans ma vie, au temps de mon enfance, sur un certain masque du Tasse, qu'il y avait alors à la maison, une petite veine qui exprimait à elle seule tant d'idéalité sublime, tant d'infortune dans le destin, tant de douce faiblesse humaine, que je ne savais la regarder sans avoir peur du mal qui pourrait venir

augmenter sa peine et lui infliger une dernière injustice!

Et c'était cette même petite veine qui tout d'un coup se remontrait à mes yeux sur la tempe de mon héros, comme si ce que je venais de dire avait suffi à l'y faire naître, cependant qu'il n'avait pas détourné son œil humide et profond, et qu'il semblait se demander en son cœur: « Pourquoi m'avoir dit cette chose... moi qui éprouvais tout à l'heure un si grand réconfort! »

Le bon génie de la pitié, qui pourtant quelquefois veille sur la langue des étourdis, ne m'avait pas arrêté à temps, et une voix me disait : « tu vois bien que tu as blessé sa délicatesse ! »

Or, ce glissement de remords s'insinuait à peine dans mon cœur, que déjà mon hôte se redressait comme un mort qui revient à la vie, et avec un espèce d'emportement s'écriait : « Eh bien, si, mon enfant, si, vous êtes une âme, et je fais plus que le croire, je le vois!... Vous portez dans votre poitrine la belle et noble fibre de miséricorde...

— J'ai beaucoup regardé les hommes, poursuivait-il aussitôt, et j'ai acquis la conviction qu'en le regard de chacun gît, sous la forme d'une image, l'indication et le témoignage irrécusables de son désir le plus vrai. Et c'est tour à tour dans tous les yeux de cette foule que nous rencontrons : le fragile miroir de Vénus..le sac du rêve des avaricieux..

le bonnet de la folie des fous.. le judas de la porte de l'envie.. la mitre monumentale et les grandes oreilles dorées de l'orgueil!..

...Oui, tous les états d'âme, tous les bons, tous les mauvais, étaient accompagnés de leur représentation dans l'ordre de l'inépuisable matière : ici des précipices au fond desquels gisaient des cadavres et là des océans d'amour où faisaient voile mille navires qu'on ne reverrait jamais...

— Voulez-vous que je vous dise ce que je vois dans la profondeur des vôtres?

Et s'approchant :

— Ce que j'y vois.. c'est une grande pièce de terre, un vaste fond de sol vierge que la charrue n'a pas défoncé encore, parce qu'il y demeure trop de vieilles souches primitives qui pourraient blesser le soc au passage... Mais attendez! car ce que j'y vois aussi, au large de ce grand domaine, c'est une foule innombrable de travailleurs splendides, qui rangés par longues files à travers cet espace, font de leurs bras puissants et lumineux, l'œuvre magnifique de tirer hors ces griffes, d'extirper à jamais ces pernicieux vestiges!..

Je me demandais cette fois à qui j'avais affaire, si c'était à un fou, ou à l'un de ces hommes qui ont tout de suite, dans la vie, enjambé deux ou trois étages au-dessus du rez-de-chaussée occupé par les gens ordinaires.

— Des travailleurs patients, qui n'ouvrent point la bouche... qui ne perdent jamais leur temps...que l'on voit là drapés dans de longues robes flottantes, étincelantes... et qui sont... savez-vous qui, mon enfant, savez-vous quoi?

Je n'eus que la force de secouer la tête.

— Des anges! dit-il.

Il souriait; sa bouche souriait, son front souriait.

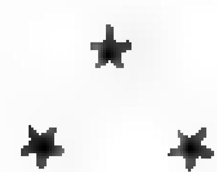
— Des anges! répéta-t-il, comme s'il voyait réellement, au large de mon âme, toute une cohorte de ces blonds êtres surhumains!

— Songez-y!... un immense espace dont vous êtes le propriétaire!... Ah! n'allez pas égarer vos titres! N'allez pas laisser s'échapper vos précieux privilèges!... Ne soyez pas comme ceux-là qui, lorsque vous leur parlez de l'âme, baissent la tête et ne gardent le respect que par la politesse qu'ils vous doivent! Ne vous défendez pas d'être une âme!... Des anges! vous dis-je. Ah! pourquoi m'avez-vous déclaré tout à l'heure que vous n'étiez resté qu'à cause des bœufs!... Des bœufs! soupira-t-il, en joignant ses mains dans un geste de pitié.

Et ce fut alors qu'il m'expliqua que le hasard ne jouait aucun rôle dans la vie humaine, que si j'étais venu à cet enterrement, c'était par une raison inscrite au grand livre de la Providence, raison qui m'échappait à moi, mais que lui devinait humblement; que, sans prétendre à pénétrer les desseins de

Dieu, il avait, en m'offrant l'hospitalité de son inconfortable vieille ruine, le sentiment, non seulement de ne rien faire pour les contrarier, mais d'être le docile instrument qui peut-être leur était nécessaire pour s'accomplir...

Je pense que le petit nain qui nous avait ramenés en voiture, devait écouter et guetter derrière la porte, car ce fut juste comme son maître achevait de prononcer le dernier mot de cette phrase, qu'il apparut à l'autre bout du salon, avec sa serviette sur le bras, en criant : « Monsieur est servi. »



La salle à manger était une grande pièce à pans coupés, dont le dessin polygonal devait correspondre au périmètre d'une des grosses tourelles. Elle était meublée, tout alentour, de larges buffets vitrés, taillés à l'unisson dans un beau bois d'ébène verni à l'espagnol, et incrustés d'os jaunis comme le sont les vieilles anches des clarinettes.

Une grande soupière blanche attendait sur la table. Un flambeau, frère de ceux du salon, porteur d'une bonne trentaine de bougies, toutes allumées, éclairait nos deux couverts, placés à la suite l'un de l'autre. Mais la première chose qui frappa mon regard, ce fut, sur la nappe, en face de la place du maître, une grande gerbe de fleurs, des héliotropes et des lys qu'on avait déposée là, avec un crucifix.

Mon hôte ne s'attendait certainement pas à trouver en face de lui ces fleurs, délicate personnification de l'absente, car en les apercevant il tressaillit, et pendant un long moment resta debout à les contempler comme s'il leur parlait en lui-même.

Puis il me fit signe de m'asseoir, s'assit lui aussi, me servit mon potage et nous nous mîmes à manger en silence.

J'étais là comme dans un rêve. Jamais même dans mes rêves de vieux châteaux, je n'avais imaginé pareil dîner, entre des fleurs comme ces lys et un fantôme comme ce fantôme... C'était certainement, ce vieux personnage, quelqu'un de la meilleure compagnie, mais, semblait-il, quel étrange homme!

Il ne perdait pas de vue mon assiette une seconde, ni mon pain, ni mon verre! A chaque instant, il avait un doigt levé pour appeler le petit domestique et me faire donner une deuxième, troisième fois, ce dont j'étais déjà abondamment servi! Et quand je remerciais, c'était lui qui me rendait grâces... Son regard me couvait, comme sous le rayonnement d'adoration que lui inspirait ma jeunesse. Il était visible que ma présence apportait à ce vieux solitaire un secours inimaginable.

Et, lentement, la conversation reprit.

Avec une insistante douceur, il me posa des questions sur mes études, mes projets d'avenir, m'interrogea sur les jeunes gens de ma génération, qu'il appelait ces jeunes demi-dieux de l'intelligence. Ses yeux brillaient en écoutant mes réponses. Mais de temps en temps aussi son regard se portait en haut, on eut dit vers sa chère défunte, et son expression alors devenait franchement

souriante, comme si dans l'événement de cette mort, ce sourire formé à cause de moi avait sa place naturelle.

— Puisque vous êtes étudiant et que vous aimez la lecture, quels sont vos livres préférés?... Connaissez-vous l'histoire des chevaliers du Temple?

C'était bien là une de ces questions comme seuls savent en poser certains vieux messieurs de campagne.

Je ne connaissais d'ailleurs cette histoire qu'assez vaguement.

— Et l'histoire des chevaliers de Saint-Jean d'Acre?

— Ma foi, non, monsieur.

— Et l'histoire des chevaliers hospitaliers...? des chevaliers de Malte...? des chevaliers de Rhodes?

— Non plus, monsieur.

Comment! Il était dans le dernier étonnement.

— Eh bien, mon enfant, il vous faudra lire, ou je vous les prêterai, les ouvrages qui traitent de ces histoires, et vous verrez ce qu'étaient les hommes de ces grandes époques.

Je le remerciai de son bon conseil, et, tirant ma boîte d'herboriste que j'avais toujours sous ma veste, je la ramenai devant moi et la lui ouvris sous les yeux :

— Voilà, monsieur, lui dis-je, toute ma bibliothèque — laquelle se composait à cette

heure, au milieu d'une poignée de fleurs de « silènes » et d' « épipactis latifolia », d'une petite brochure bleu ciel de la vieille bibliothèque nationale à cinq sous, l'infime petit volume que j'avais glissé là avant mon départ.

— Comment, fit-il, une pièce de Shakespeare!...

— Oui, monsieur.

— Et un titre comme celui-là!.. *Le songe d'une nuit d'été!* Un titre qui contient à lui seul toute la poésie!... Ce titre, mon enfant, doit faire luire à vos yeux de bien belles choses!

Je lui répondis, moitié peut-être avec un peu de malice, qu'en effet je pensais par le moyen de ces mots tenir dans mon herbier toutes les belles nuits de l'été, avec toutes leurs étoiles, y compris les filantes, et leurs immenses lunes.

— C'est cela! C'est cela! approuvait-il, c'est cela, mon enfant! Et bien donc, dans ces conditions, est-ce avec l'intention de lire cette petite brochure que vous l'avez emportée?

Je réprimai un sourire, car s'il m'était arrivé quelquefois d'emporter un livre et de ne pas le lire, il ne m'était jamais arrivé d'emporter un livre pour ne pas le lire, et je lui fis réponse qu'en effet, tenté par ce titre, j'avais emporté ce petit volume dans le dessein de voir de quoi cette nuit était faite, mais que, comme il pouvait s'en rendre compte,

les feuillets n'étaient pas encore coupés...

— Et c'est très bien ainsi, me déclara-t-il... Emportez-le toujours, et ne le coupez jamais!

— Comment monsieur! je ne comprends pas! m'écriai-je. Est-il possible! Est-ce qu'il y aurait quelque mal dans cette pièce?

— Oh! me répondit-il, il ne s'y trouve aucun mal, et cette pièce est un délicieux chef-d'œuvre... Mais puisque ces mots : « *Le songe d'une nuit d'été* » sont pour vous, mon enfant, ces quatre mots magiques que vous dites, si vous lisiez ce songe, il ne serait plus pour vous que le rêve d'un grand poète; tandis qu'aussi longtemps que vous le laisserez dormir dans votre herbier, sous le sceau d'inconnu et de silence où vous l'avez si bien enfermé, il continuera d'être à vos yeux le plus radieux et le plus scintillant que puissent faire ensemble tous les hommes...

Il me regardait avec une grande douceur et je ne savais plus que répondre.

— Connaissez-vous *le Graal*, me demanda-t-il alors avec une espèce de solennité, avez-vous lu le roman de *la Quête du Graal?*

Le roman de *la Quête du Graal!* un roman du xɪᵉ ou du xɪɪᵉ siècle! Je ne fus encore pas peu surpris de la question, mais n'eus aucune peine à lui faire l'aveu de ma juvénile ignorance.

— Comment! vous n'avez pas lu le roman de *la Quête du Graal?*

Dans sa voix ce n'était pas un reproche,

mais le sous-entendu que le principal dans la vie me restait à apprendre!

Le roman de *la Quête du Graal* n'était pas seulement le plus beau roman qu'on pût lire, c'était aussi une des visions les plus hautes qui fût jamais venu visiter le jour des hommes.

— Oui, mon enfant!... Ce roman est l'égal des plus grands poèmes de l'humanité... l'égal de ces grandes épopées immortelles, la Ramayana, la Mahabarata, la Zend-Avesta, (était-il savant!) que sais-je! dans lesquelles des centaines de millions d'hommes sont venus chercher leur nourriture... Et, pour moi, qui ai eu tout le temps au fond de mon vieux château de réfléchir sur cette grande lecture, je n'hésite pas à dire que l'homme de notre occident, en délaissant la méditation du poème sacré de sa race, a, en quelque sorte pour sa damnation commis une seconde fois le péché originel...

— La conséquence de cet abandon, se fera sentir dans toute la suite des âges...

« Le Graal était le vase précieux dans lequel avait été recueilli au pied de la croix le sang de Jésus-Christ, vase qui avait été exposé ensuite loin du calvaire, transporté dans un pays lointain, la Grande-Bretagne, disait-on, et caché en un antique château dont personne ne savait le chemin. La *Quête du Graal* elle-même, c'était l'histoire des efforts merveilleux accomplis à travers mille périls

par les chevaliers du roi Arthur ou de la Table Ronde, pour recouvrer le divin trésor, trésor combien incomparable et désirable, puisque le sang enfermé dans ce calice ne contenait rien moins que l'amour de Dieu pour les hommes, et que la récompense accordée au héros qui parviendrait jusqu'à lui devait être ce que Dieu peut donner : le Salut du monde.

— Et un seul chevalier, mon enfant, un seul put s'avancer sur le sentier périlleux jusque dans le burg escarpé et ressaisir au nom de l'humanité ce vase contenant l'amour divin. Et cet unique sauveur possible, ce fut Galaad, le cœur limpide et pur!

Il me dit aussi qu'il existait un vieux manuscrit de cette œuvre mémorable qui représentait les chevaliers groupés autour de la célèbre table ronde, après la conquête du Graal. La salle était basse, voûtée, obscure, éclairée seulement des irradiations de la nappe blanche.

— ... Une de ces nappes immaculées, mon enfant, dont les hommes ont plus besoin que de pain.

Et il me fit la peinture de la scène :

Au milieu, cette nappe, qui éclairait; au fond, dans la pénombre, sous un dais, le roi Arthur. A sa suite, tout du long, et fermant le cercle autour de la table, les Chevaliers.

Il me fit la peinture des chevaliers.

Ils étaient, non en armures, mais vêtus de lourds manteaux sombres, ayant au cou de blanches collerettes qui leur donnaient des airs de moniales. Tous assis, coude à coude, au nombre de vingt-deux, sur des tabourets de velours, ayant couronne en tête, les mains jointes, et accomplissant là, dans leurs recueillements, l'acte qui vient le premier de tous par l'excellence...

— Oui, mon enfant, l'acte sans lequel il n'est aucune glorieuse histoire, mais rien qu'inutile rabâchage humain; l'acte consistant pour chacun de ces chevaliers, sans qu'aucun d'eux bougeât et laissât seulement vaciller sa pensée, à regarder le vase sublime, à regarder devant soi le Graal, à regarder ce qui ne souffre, ni ne pèche, ne change, ne tombe en poussière, ne naît ni ne connaît la mort... à regarder, dis-je, à regarder cela!... Voilà!

— Ah! poursuivit-il, qu'on soit chrétien ou non, quand on a lutté de toutes les forces de son âme par l'inflexible besoin de sa propre délivrance et l'espoir acharné de se retrouver un jour au-dessus de soi-même, on comprend qu'il ne s'agit pas là d'un simple symbole et l'on sait, l'on sait profondément, tout ce que cette scène veut dire!

Cette voix solitaire était impressionnante; ainsi que ce mot même de Graal, par sa sonorité.

En ce soir de funérailles, dans le silence de ces murs et à l'éclat de ces bougies, je me

sentais en ces lieux comme au milieu de l'histoire même du Graal et de son introuvable château.

Il se fit après ces explications un profond silence; et, comme en ce jour de deuil il n'eût pas été convenable de prolonger la soirée plus avant, je me levai pour souhaiter bonne nuit à mon hôte. Mais il me déclara qu'il tenait à me conduire lui-même jusqu'au lieu réservé à mon repos.

Sur son ordre le nain prit le flambeau, et, nous précéda hors de la salle à manger, par un long vestibule étroit percé dans la pierre, où les dalles résonnaient sous nos pas comme sous des brodequins de chevaliers.

Au bout de ce passage, s'offrit un escalier tourné dans la même masse de granit, et, après trois étages, notre conducteur, élevant son flambeau au-dessus de sa tête, avec son genou poussa devant nous une porte, qui fit entendre en s'ouvrant un vrai chant de basse de violoncelle.

C'était ma chambre. Une grande chambre carrelée, appelée la chambre aux oiseaux, à cause des ibis représentés sur la tapisserie.

Mon hôte, par une attention bien digne de toute sa délicate réception, me l'avait fait donner en considération de certaines de ses particularités, susceptibles, comme il me le dit, de flatter mon goût pour les vieilles architectures.

— Je vais vous montrer... fit-il; et, me preprenant par le bras, il m'emmena vers le fond d'une alcôve devant un vieux lit à boules, d'une longueur surprenante tant elle était démesurée, et dont il essaya, mais je crois bien en vain, sous la pesée de ses deux mains, de faire rebondir le matelas.

— Je crains qu'il ne soit un peu dur, m'avoua-t-il, mais j'ai pensé aussi qu'il vous intéresserait d'y coucher..., c'est le lit de mon aïeul...

Je pris l'air content qui convenait.

— Mon aïeul était si grand qu'aucun lit n'était convenant à sa taille et que le menuisier du village avait dû lui bâtir celui-ci. C'est dans ce lit qu'à l'âge de vingt-deux ans, et déjà orphelin, il fut arrêté à la Révolution par application de la loi des suspects, fait banal pour l'époque et qui ne mériterait aucune mention, si ce lit, quelques jours plus tard, n'avait été le témoin d'un autre fait de sa vie encore plus considérable.

— Ce jour-là, jour de l'exécution du jeune homme, la foule accourue sur la place, avait devant elle un spectacle bien imprévu, celui de cet immense dégingandé de ci-devant, qui, arrivé sur la fatale estrade, n'en finissait plus, en dépit de tous les efforts conjugués sur sa personne, de passer sous le couteau. L'on attendait avec une irritation croissante la conclusion de ce retard inaccoutumé... Vous vous représentez, au pied de l'échafaud horrible,

tous ces yeux braqués, reflétant déjà le sang promis... toutes ces bouches avides d'engloutir, je dirais, l'image de cette minute effroyable, comme on voit parfois dans un étang des milliers de carpes occupées à têter un malheureux croûton à la dérive.., vous voyez tout cela... toute cette foule trépignant d'impatience, contraignant le ciel à retentir de ses « ça ira... ça ira! », parce que, en réalité, sur ces planches, cela n'allait absolument pas du tout! Le bourreau suait, peinait, soufflait, haletait, en présence, monsieur, de l'événement le plus considérable et le plus troublant de sa carrière : Le ci-devant en question dépassait les limites prévues pour la bascule... Il était trop grand pour la guillotine !...

Ce n'est pas tout!

Las à la fin de ce ridicule combat, l'homme au bonnet rouge se résolut à empoigner au col sa victime, et, lui appliquant le plus formidable des coups de pied, l'envoya se recevoir au bas des marches, où elle se perdit dans la foule au milieu d'une immense clameur... La foule a la superstition du dieu Chance : Le soir même, mon aïeul couchait dans son grand lit... Et c'est dans ce lit que vous allez dormir.

— Et maintenant, venez, venez, me dit-il, en m'entraînant plus loin, entre la tête du lit et l'angle de l'alcôve, placez-vous devant

cette muraille... Tournez-vous contre la tapisserie, et mettez-vous à genoux.

Je marquai une hésitation, quand il m'expliqua qu'étant agenouillé, le non initié se trouvait dans la position la meilleure pour bien voir sans péril ce qu'il allait découvrir à ma vue.

Je pensai avec inquiétude : « Que va-t-il me montrer sur ce mur? » Et ma pensée malgré tout fut encore : « Entre les mains de qui mon Dieu, suis-je venu tomber là!... »

Mais j'étais à peine dans la position requise, que je vis avec épouvante se mouvoir la cloison sur un pivot secret, puis avec un furieux grincement métallique s'effacer dans sa totalité, tandis qu'un orifice béant de la largeur d'une double bouche de puits noir s'ouvrait lentement dans le carrelage au ras de mes genoux.

Une vive lumière éclaira cette gueule d'ombre, venant du flambeau que mon hôte derrière moi élevait au-dessus de ma tête, pendant que de son autre main il me retenait par le col, en criant :

— Regardez au fond.. regardez dans la verticale du vide!... Que voyez-vous?

Je ne voyais.. que le vide... et un vide effrayant!

— Vous ne voyez pas dans le fond un immense tas d'or?

— Non, monsieur! non! répondis-je, en me reculant malgré moi sous le tourbillon de vent glacé qui refluait du fond de ce précipice.

— C'est que vos yeux ne sont pas faits pour découvrir ce précieux métal. Mais la foi de notre peuple a des facultés plus visionnaires, elle affirme qu'avec le fond de cette descente, correspondent des galeries où l'or est amassé par monceaux.

« ... Cette tour, dans laquelle vous êtes, est un des derniers restes du château érigé par Amaury Bels, seigneur de Trehunc, baron de Mauvert, au XIIe siècle. Cet Amaury se fit ensuite Templier et laissa le château à son cadet. Les Bels appartenaient à cette milice, et, pendant,plusieurs siècles, aussi longtemps que le Temple fut la puissance bancaire que l'on sait, Mauvert reçut dans ses caves une partie de l'or de la chrétienté... Vous êtes ici, mon enfant, chez un vieux Templier, dernier descendant d'une famille qui fut liée par son sang au destin de cette confrérie guerrière et religieuse... Au fond du souterrain, des richesses ont été déposées sous notre garde, et si je vous ai dit de vous mettre à genoux, ce fut pour prévenir un perfide vertige... car il y a là quarante mètres de profondeur.

Son attention était passionnément suspendue à l'expression de ma figure, pour y découvrir à quel point l'intérêt de ces détails réussissait à capter mon imagination et mon cœur.

— Eh bien, vous qui aimez les vieux châteaux, leurs fronts noircis, leurs tours creuses, vous ne regretterez pas, j'espère, de vous

être arrêté ce soir dans ma vieille collégiale?

Je lui dis au contraire ma reconnaissance, combien j'étais intéressé par tout ce qu'il me montrait, flatté de la distinction dont il me faisait l'objet, touché de la peine qu'il prenait pour me recevoir...

— Oh! pour cela, taisez-vous, taisez-vous! C'est vous qui me faites une charité... une charité vivante!... Vous ne pouvez savoir à quelle heure d'espérance, si c'est aussi une heure de larmes, vous êtes arrivé dans cette maison!... Mais, d'abord, d'abord... on va vous monter quelque chose de réconfortant... voyons... oui... pour le cas où cette nuit vous vous réveilleriez... Voulez-vous, par exemple, un pot de notre miel, accompagné de pain beurré?... une tasse de chocolat, ou bien une tasse de lait frais avec une bonne tranche de tourteau?... Je vous préviens que ma vieille bonne, Mariette, fait excellemment les tourteaux.

Je lui assurai que toutes ces bontés étaient superflues, et que je n'aurais nul besoin pendant mon sommeil de ces excellentes provisions.

— Si, si! J'y tiens absolument, tout est rêve dans la jeunesse, sauf la faim...

— Michel, Michel! appela-t-il en se tournant du côté du nain, qui montait la garde sur le palier en attendant son maître, descends dire à Mariette d'assortir une collation pour monsieur avec tout ce qu'elle trouvera

de plus appétissant, et tu lui monteras cela sur le grand plateau.

Et maintenant, n'aurais-je point besoin pour la nuit d'une veilleuse; la servante avait-elle bien observé en confectionnant mon lit, la juste proportion de laine et de coton que réclamait la température...

Et devant tous ces détails qu'il lui eût fallu régler lui-même, il sentait plus que jamais, en son cruel isolement de ce soir, sa triste insuffisance, et me suppliait de l'excuser pour toutes les fautes qui seraient commises.

A la fin, quand il crut avoir épuisé la liste complète de toutes les prévisions, et qu'il eut fait faire à son regard encore deux ou trois fois le tour de la chambre, il me tendit ses deux mains.

— Merci... me dit-il, merci d'avoir fait céder à la prière d'un vieillard, les raisons de votre jeune liberté. Merci, mon enfant. Trouvez sous ce toit, heureux de vous abriter, un sommeil paisible; et que votre réveil demain matin soit indulgent à la pensée de votre vieil hôte... Bonne nuit... bonne nuit.

Il me pressa encore une fois les mains, je l'accompagnai jusqu'à mon seuil, je le saluai, nous nous saluâmes, et, quand j'eus refermé la porte, je ne pus m'empêcher d'écouter, jusqu'à ce que le bruit s'en perdît, son pas compté et réfléchi descendre lentement l'escalier de la tour.

Quand je n'entendis plus rien, je restai là tout étonné. Mon héros, me semblait-il, n'était qu'une vision, tout cela n'était qu'imagination, je m'étais comporté comme le seigneur Don Quichotte quand il inventait des châteaux! Cent choses me tournaient dans la tête : une morte, des bœufs, des anges, le poète Shakespeare, l'or des Templiers, mais, par-dessus tout la charmante, l'exaltante idée qui venait à l'instant même de traverser mon esprit.

Ah! Elle était bien belle, cette idée! Elle me transportait dans l'empyrée de mes rêves! Elle était que le digne gentilhomme qui me faisait une réception aussi extraordinaire, devait certainement nourrir en son cœur quelque secret projet, le dessein de tâcher d'amener la rencontre du jeune homme que j'étais, avec quelque idéale figure appartenant à une autre jeunesse que la mienne.

Oui, voilà ce que je pressentais!... Voilà ce dont j'étais maintenant presque sûr!.. Songez donc! Comme il m'avait interrogé!.. comme il savait déjà tout de moi désormais!.. même sur mes fréquentations.. même sur ma famille!.. Oh! Il ne m'avait rien dit de positif sans doute... mais comment expliquer, sans cette arrière pensée, ces façons chaleureuses, ces avances, ce ton de presque tendresse paternelle ?... Ne m'avait-il pas déclaré qu'il m'attendait depuis des années?... Ne venait-il pas de me parler d'une espérance

restée vivante au milieu de ses larmes?...

Et je rêvais!.. Et je vivais là grâce à mon hypothèse un de ces moments de la jeunesse où tout l'être est mis en émoi par des zéphyrs délicieux!

Je fus ouvrir ma fenêtre.

La nuit était criblée d'étoiles. On entendait le chant immense des grillons. Mais il me fallut me soulever très haut, sur la pointe de mes pieds, pour arriver à voir sur la terre, car à la hauteur de cette tour, on n'avait plus devant soi que le champ étoilé du ciel!

Et alors, tout en bas, je reconnus, au milieu des pénombres, la blanche prairie de marguerites que j'avais traversée l'après-midi.

Quelle mystérieuse alliance se préparait pour moi dans ce vieux château où m'avait conduit mon destin?

Je restai là quelque temps.

Puis le nain fit une courte apparition pour déposer sur ma table la collation dont j'étais très loin de sentir le moindre désir. Après quoi, je refermai ma fenêtre, et, m'étant déshabillé, me coulai tout petitement dans le grand lit démesuré de l'aïeul, à la place où son long corps autrefois avait fait quinaude la guillotine.

Mais ce ne fut pas sans peine que je parvins à faire le noir dans la chambre, car il me fallut souffler juste trente fois pour éteindre les trente bougies du flambeau qui m'é

clairait à mon chevet. Cette extinction conduite à son terme, j'écoutai un instant le grand silence de pierre où l'on n'entendait même pas le tic tac d'une pendule, et, fermant mes yeux, souriant une dernière fois à mon charmant rêve, je m'endormis.

II

Le lendemain matin, je me réveillai comme dans un autre monde. Où étais-je? Je ne reconnaissais même pas cette chambre; pendant que le bouffon Yorrick de la comédie d'Hamlet me sollicitait de prendre sur mes genoux un déjeuner fumant qu'il tenait dans ses mains.

Je me frottai les yeux, je me mis sur mon séant, cependant qu'au parfum du chocolat qui m'était servi, me revenait enfin la conscience des principaux faits de la veille : la scène mortuaire, l'invitation du vieux châtelain, l'énorme importance que j'avais paru avoir à ses yeux, la rêverie où m'avait jeté une manifestation aussi chaleureuse, et enfin la tendre supposition qui m'avait fait glisser à une si souriante et si seigneuriale espérance.

Mais hélas! combien les yeux du lever du jour sont loin d'être ceux des bougies du soir! Comme à cette heure tout était changé! Comme je comprenais maintenant que cette idée ne m'était venue que parce qu'il entrait dans ma nature de donner aux choses la forme séduisante de mon désir! Maintenant je devinais toute l'histoire de mon pauvre

digne hôte, malheureux solitaire qui, au milieu de son *de profundis*, s'était jeté sur ce jeune consolateur qui passait.

Alors je sautai à bas de mon lit, je me levai bien vite, je m'habillai prestement et roulai et bouclai mes affaires, de façon à les avoir toutes prêtes sous la main quand je partirais à la fin de la matinée, ou dans l'après-midi, selon ce qui serait décidé.

J'achevais de nouer mes courroies, lorsque, du côté de l'escalier, de l'autre côté de la porte, un singulier vacarme se fit entendre, des pas précipités, butant, trébuchant, arrivant en toute hâte, et venant finalement donner contre mon seuil; en même temps qu'une voix criait à l'aide, jetait un appel pressant.

Je bondis à ma porte, l'ouvris et me trouvai face à face avec une montagne de livres, un monceau oscillant de vieux bouquins tenus dans deux bras refermés sur eux désespérément.

— Arrêtez-les! Arrêtez-les! criait une voix, la voix de mon hôte, caché derrière son fardeau.

Mais la cascade avait déjà commencé son mouvement. Une vingtaine de volumes détachés de cet échafaudage, et culbutant les uns par-dessus les autres, allaient, dans un affreux bruit de papier, s'effondrer de tous les côtés sur le sol!

— Ah! mes pauvres vieux livres! mes

pauvres vieux livres! gémissait la voix, j'en ai voulu trop prendre!... Qu'est-ce que c'est... qui est-ce qui est tombé?

Mais je m'étais déjà jeté à terre.

— L'*Histoire de Malte* criai-je, en réprimant une violente envie de rire! l'*Histoire de Malte*, de M. l'abbé de Vertot, de l'Académie Royale des Belles-Lettres...

— Et ensuite?

— M. l'abbé de Vertot, de l'Académie Royale... Vertot de l'Académie... Vertot... Vertot... Toujours Vertot.

— Ah! fit la voix... tant mieux!... J'aime autant que ce soit lui qu'un autre!... Voulez-vous le ramasser?

Je ramassai le pauvre Vertot, et aidai ensuite mon hôte à transporter son faix jusque sur la table de ma chambre, où m'apparut enfin sa figure, et dans cette figure deux yeux singulièrement rougis qui ne pouvaient être que les yeux d'un homme qui avait pleuré toute sa nuit.

En soufflant il me dit grand merci, s'enquit avec la plus vive sollicitude de la façon dont j'avais dormi sous son toit, et parut recevoir tout ce qu'on peut désirer quand je lui dis que mon repos avait été parfait dans le grand lit de son aïeul. Il accueillit mes remerciements avec l'expression du plus sincère contentement, et revint ensuite à ses livres, qu'il s'appliqua à repêcher de leur désordre.

Et c'était : l'*Histoire des chevaliers de Malte*,

l'*Histoire des chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem*, l'*Histoire des chevaliers Templiers, des chevaliers Hospitaliers*, l'*Histoire des chevaliers du Saint-Esprit*, l'*Histoire des chevaliers de l'ordre de Calatrava*, et d'autres... et enfin le roman de *La quête du Graal*, en une suite de plusieurs vieux tomes.

— Tout cela est pour vous... tout cela, comme je vous l'ai promis, je vous l'ai descendu de ma bibliothèque... quelques-uns de mon grenier, où j'ai mes suppléments... pour que vous lisiez ces incomparables histoires... pour que vous connaissiez les hommes de ces admirables époques... pour que vous voyiez non seulement ce qu'ils étaient, mais ce qu'il faut être!..

Je le remerciai de la faveur qu'il me faisait en me prêtant ces précieux volumes, mais j'ajoutai qu'à mon grand regret je n'aurais guère avant mon départ le loisir de les lire.

— Comment! Quand voulez-vous donc partir? me demanda-t-il, le visage tout rembruni.

— Mais, monsieur... je ne sais... ce matin, dans la matinée... ou cette après-midi au plus tard... car, selon mes calculs, d'après l'itinéraire que je m'étais tracé, le dernier délai, si je voulais arriver en temps utile à l'étape, ne devait pas être reporté au delà de quatre heures du soir.

Je n'ai jamais vu regard exprimer d'une plus pathétique façon la muette plainte de la

chair à qui est infligée une brusque anxiété.

— C'est déjà beaucoup plus, monsieur, que je n'aurais osé espérer, lui dis-je, qu'en passant par ces parages, j'aie eu l'inappréciable agrément d'être reçu par vous, et d'une façon qui me laissera à jamais un beau et grand souvenir! De ma vie, je n'oublierai ma journée et ma soirée d'hier. Ce que j'ai vu et tout ce que vous m'avez dit ne s'effacera pas de mon souvenir.

Le front assombri, les sourcils contractés, il avait croisé ses bras et les tenait durement appuyés contre sa poitrine, comme quelqu'un qui réduit le plus possible le volume de son corps pour n'être plus qu'attention concentrée et puissance dialectique.

— Grand Dieu! vous n'avez pas réfléchi!... Est-il possible!... Qu'est-ce que je vous entends dire!

— Je vous exprime de mon mieux, monsieur, toute ma reconnaissance!..

— Vous ne vous en irez ni ce soir... ni demain soir..., ni après-demain soir,... ni...

— Mais monsieur! monsieur! m'écriai-je stupéfait, comment pourrais-je concevoir raisonnablement de passer tous ces jours dans votre demeure! M'installer de cette façon serait impardonnable et je m'y refuse de toutes mes forces.

— Ni le jour suivant, ni le jour d'après, grondait-il sourdement; je vous tiens, est-ce compris?... Je vous ai dit hier que vous étiez

libre, vous ne l'êtes pas... La Providence a disposé de vous... Vous m'êtes envoyé... Je vous ai demandé à Dieu, Dieu vous a donné à moi... Si vous ne savez pas ce que vous représentez ici, vous le saurez... Tout ce que je puis vous dire, c'est que vous êtes en ce lieu la manifestation, la personnification d'un exaucement... J'ai prié pour que vous soyez ici, vous y êtes!...

—... Vous êtes l'homme que j'attendais depuis des années!... Comprenez-vous?

Et, se penchant vers moi, et s'appuyant des deux mains, et me regardant par dessus la table jusque dans le plus profond de mon âme :

— Com-pre-nez-vous? répéta-t-il, en espaçant ses syllabes, avec une intention qui ne pouvait tromper.

Cette fois, c'était clair!... Cette fois, je comprenais!... Adressé dans ces circonstances, au jeune homme que j'étais, ce mot là, souligné de la sorte, articulé de la sorte, sur ces substantiels intervalles, éclairé de cette lumière du sous-entendu, ne pouvait avoir qu'une seule et unique signification; et ce M. de Mauvert eût-il, tout en prononçant ce « Com-pre-nez-vous? » approché de mes deux yeux, une jeune boucle de cheveux enserrée dans son fil de soie, que sa pensée n'eût pas été plus transparente.

Assurément, je ne pouvais pas lui répondre que j'avais compris...mais j'avais compris. Je

n'avais plus à me demander pour quelle raison il m'avait dit la veille à plusieurs reprises : « Je vous attendais... » C'est-à-dire qu'il attendait, non moi sans doute plutôt qu'un autre, mais un jeune homme, et un jeune homme dans le regard de qui, encore une fois, il y eût des anges.

Mais, là où la dernière évidence m'incendia de sa clarté, ce fut lorsque, me regardant avec des yeux encore plus rouges, il me déclara :

— Comprenez-vous qu'après ce que je vous ai dit hier soir, vous êtes déjà un peu ici comme mon fils?

— Monsieur, lui répondis-je alors, non sans une réelle émotion, ce que je comprends, c'est que, traité par vous avec cette insigne bonté, je crois que je serais bien malheureux sur la route, si je m'en allais en laissant derrière moi dans vos sentiments un si profond déplaisir... Je vous promets, monsieur, de lire ces livres en aussi grande quantité que je pourrai...

Il me prit le bras, et je crus véritablement qu'il allait entonner un cantique, tant le regard qu'il éleva parut monter haut dans le ciel.

— Maintenant, me dit-il, que vous avez accepté de demeurer dans ces murs, je suis encore plus certain que c'est bien vous qui deviez venir!

— Oh... vous ne le regretterez pas!... m'assurait-il, tandis que nous descendions

l'escalier l'un près de l'autre, et qu'il me tenait toujours, par mon bras, vous acceptez d'être l'instrument de Dieu... Car qu'est-ce que nous sommes ici-bas?... des pensées qui volent? des idées qu'emporte le souffle d'en haut!... Ah! mon cher enfant!... cela ne vous contrarie pas que je vous appelle mon cher enfant?

— Oh! monsieur, « mon cher enfant » est tellement mieux que toute autre manière de dire! lui répondis-je, tandis qu'il pressait mon bras encore plus fort.

Or cette sensible manifestation me faisait l'effet d'une bien grande lumière surajoutée; et je me sentais près de lui, sinon tout à fait comme une pensée volante, du moins dans une espèce de rêve qui me rendait à moi-même mon corps bien léger !

Loin de moi, d'ailleurs, tout coupable calcul né d'une égoïste et froide imagination. L'amour est pour le cœur d'un jeune homme l'unique régulateur du bonheur; j'observais en cet instant la loi de l'éternelle séduction, je me rendais à l'appel de la magie merveilleuse... un peu comme les violons passionnés, il me semble, s'ils avaient des ailes, s'en iraient comme des fous à la recherche de la musique.

*
* *

Puisqu'il n'était plus question de départ, la matinée, naturellement, se passa à visiter le château et ses dépendances.

Mais quel changement dans la cour! La veille on avait tout emmené, tout chassé à cause de l'enterrement. Aujourd'hui des peuples de poules picoraient dans le gapois, les dindons par vingtaines glissaient sur leurs noirs éventails, les coqs par cinquantaines poussaient leur cri magnifique, les pigeons volaient autour des toitures et venaient par centaines abattre sur les pentes leurs tendres et vives taches claires.

On ressentait dans cette cour une fraîcheur délicieuse. C'était le moment où l'on sortait les litières; du côté des étables un paysan emportait du fumier à grandes enfourchées; et M. de Mauvert, ses clefs à la main, m'entraînait de tous les côtés à la fois.

Lui non plus ne ressemblait guère à ce que je l'avais vu la veille. Cela tenait à son costume, qui était un peu moins de cérémonie:

Sur sa tête une espèce de petit bouzingot de paille de Suisse, sorti à jamais inusable de la fournaise de quarante étés et sur ses épaules, une vieille jaquette plate, plus très noire, dont les pointes, dépassées par un pan de doublure, lui battaient les jarrets avec une douce familiarité.

Avec cela, droit et fier comme son épée, mais une fierté ayant une physionomie assez à part, une fierté un peu comme le sentiment de la dignité de tous les hommes.

Avec cet air, cette figure, la discipline de ses manières, cet accoutrement, il me faisait penser à quelqu'un de ces vieux messieurs de Port-Royal, qui, ayant bien combattu sous M. de Turenne, se venaient, à la pieuse école du fameux vallon, ranger sous M. de Sacy et devenaient de grands spéculatifs.

Me tenant par le bras, me tenant par l'habit, il me faisait tout visiter, les communs, les granges, les remises à charrues, m'emmenait me pencher sur la gueule d'un vieux puits tapissé de fougères, gravissait devant moi les échelles de la fuye féodale, d'où je redescendais couvert de duvets de pigeons, qu'il mettait bien ensuite un grand quart d'heure à m'enlever brin par brin.

Enfin nous nous arrêtâmes devant le paysan, le métayer du château, un grand bonhomme, à la veste de droguet et à la tête roulée dans un bonnet de coton, qui entassait

à ce moment au bord d'une cuve son fumier brûlant.

En l'abordant, M. de Mauvert soupira, mais ne dit rien. Et le paysan aussi, son bonnet dans les mains, soupira et ne parla pas davantage.

La mort ne se commente pas facilement. L'événement mortel est un juge sévère que l'on risque de blesser par une parole dite à faux.

Et, près de M. de Mauvert, je regardais ce grave paysan silencieux, qui tenait ses yeux attachés sur le sol, tandis qu'une nuée de petits poulets grouillaient en gazouillant autour de ses sabots.

Le paysan enfin leva son regard.

Alors, M. de Mauvert, s'approchant de son métayer, lui dit comme à l'oreille des mots que je n'entendis pas. Mais quel étonnement fut le mien, quand je vis le paysan ouvrir de grands yeux en me regardant, et, d'un air comme tout confus de s'être déjà recoiffé, porter la main à son bonnet et le faire de nouveau glisser entre ses doigts, d'un geste qui disait l'attitude insigne et pleine d'honneur qu'à ses yeux méritait ma présence.

Devant cet hommage remarquable, qui me laissait entrevoir tout ce que j'étais en ce lieu, je ne savais trop, comme l'on dit, à qui donner mon personnage en garde!... En même temps, le paysan, toujours sans se recouvrir, nous demandait si nous voulions venir jusque

chez lui, nous emmenait en son logement, où nous trouvions une paysanne qui avait pris le temps, durant que nous causions, de passer sa robe noire des dimanches et d'arranger ses coiffes, et qui se mit à pleurer dès qu'elle vit entrer M. de Mauvert.

Seulement, quand elle commença d'avoir l'air soulagée et de s'essuyer la figure, le paysan s'approcha d'elle et lui parla lui aussi à voix basse. Et elle alors de se passer la main sur les yeux pour en chasser ses larmes, et de me regarder, et de m'envisager, et de me saluer, avec le même respect et un sourire jusque dans ses pleurs.

— Ah! dit-elle, j'en suis toute drôle!... et j'en demande bien pardon à tout le monde!...

Sur quoi elle courut à son armoire, en rapporta un gros pain, du beurre, des laitages, un bol. Le paysan m'invita, d'un geste qui mettait toutes ces choses sous ma puissance, et M. de Mauvert approuvait tout doucement, avec des hochements de tête.

Et vraiment, à la fin, tout cela finissait par me prendre le cœur! Ils avaient tous l'air si sincèrement intéressés à mon bonheur, si dévoués à ma fortune! Quel rêve pouvais-je poursuivre qui n'eût leur approbation! J'étais seulement prêt de leur dire qu'ils n'avaient pas besoin de faire un si grand mystère, que je savais parfaitement de quoi il s'agissait, que la jeune fille était charmante, et que je l'aimais déjà!

M. de Mauvert avait l'air ravi que j'eusse plu à ses fermiers. Il me montrait maintenant tout le corps du château, ne me faisait pas grâce d'une pierre.

Il me contait l'origine de chacune des tours, me narrait l'historique des combles et des étages. Et tout cela, il l'appelait « la pierre qui avait porté la fortune de leurs commencements ». C'était, on eût dit, affaire de haute importance que je connusse cette pierre.

De temps en temps il me faisait face, et son regard plongeait dans le mien, que j'en éprouvais presque un frisson intérieur... Plus grand que moi de peut-être trois quarts de pouce, il me donnait l'impression de lire comme il voulait dans le fond de mon âme, ce qui me gênait bien quelque peu à cause de l'idée que j'avais si bien comprise! Mais il n'avait pas l'air de la voir, cette idée, de s'en apercevoir même, et il repartait, m'entraînant par le bras, sans me lâcher, comme s'il avait eu seulement peur de me perdre.

Et moi, grisé de tout ce beau mystère, tout en le suivant, je me disais : « Si j'ai tant rêvé autrefois devant les vieux châteaux, c'était sans doute par le pressentiment de la grande aventure qui m'attendait en celui-ci! Et maintenant m'y voici, maintenant le jour a lui!

Nous suivions sur les flancs du manoir des passages dans les herbes, des terres rappor-

tées dont on avait comblé les anciennes douves.

M. de Mauvert était de plus en plus animé. De plus en plus il semblait voir dans sa vieille pierre, en me la montrant, un tas de choses invisibles pour les autres, des monuments écrits, des témoignages, des sagesses... Et souvent aussi, il élevait son regard vers les étages supérieurs, comme si le plus intéressant pour nous se trouvait encore là-haut, dans ce qu'il y avait là-haut...

Et, peu à peu, nous entrions vers des endroits pleins d'un étrange mystère. Et alors c'était magnifique : Un lieu plongé dans l'ombre; un bois profond, où se découvrait une muraille très antique, à créneaux et machicoulis, coiffée de touffes de valérianes, enlacée de vieux bras de lierre tordus comme des serpents, et à ce moment habitée d'une rumeur éperdue qui était l'hymne de liesse lancé par des milliers de moineaux voraces à la gloire du lierre amer. La vraie muraille des ruines...

Vers le centre de cette muraille, sous le manteau croulant d'un de ces vieux lierres, une large croix de pierre de tuffeau, à doubles bras superposés, était assujettie dans le granit au moyen de quatre crampons de fer. Et même, le lierre, autour de cette croix, semblait s'écarter tout exprès pour la laisser apparaître, comme dans ces grands portraits des hautes salles seigneuriales, où l'on voit

les écharpes des héros découvrir sur les poitrines l'étoile du Saint-Esprit.

— Ce que vous voyez là-haut, encadré des longs pleurs de la végétation, me dit-il en me montrant l'emblème, n'est pas seulement ici le signe auquel se rattache toute existence, c'est la croix des frères de la Milice.

Cette muraille était, avec la tour aux caves d'or, le dernier vestige du premier édifice construit par Amaury Bels, et cette croix la pièce de tuffeau que son arrière-petit-fils Robert, chevalier du Temple, avait fait sertir à cette place, quand il était venu passer quelques heures auprès de son frère, après la première accusation de l'ordre. Ce même Robert que l'on retrouve parmi les cinquante-quatre chevaliers qui, par une condamnation du concile de Sens, furent brulés vifs le 13 mai 1310, entre le bois de Vincennes et le Moulin à vent de Paris.

— Cette croix, qui n'a pas encore fini de se ronger dans le granit, est le témoignage du serment de véracité qu'il avait prononcé à la face du meurtre, me dit-il encore, en me serrant le bras, par la chaleur de l'émotion que ce souvenir renouvelait dans son cœur.

— Mon enfant, la noblesse a son point de départ dans un fait qui la dépasse infiniment : l'immense besoin de pureté de l'homme... Lorsque le Templier revêtait son sarreau, ce sarreau était la livrée de cet immortel désir.

L'endroit avait un caractère énorme du grand boqueteau qui enserrait cette partie, des arbres qui paraissaient être les arbres mêmes de la nuit. On croyait voir dans l'ombre qu'ils répandaient une émanation de leur propre substance. Leurs frondaisons mêlées les unes dans les autres faisaient en de noires épaisseurs qui ne laissaient filtrer que çà et là un pâle trait de lumière. Leurs membrures contournées et rampantes, imitaient dans le mouvement de leurs formes les anneaux des serpents, ou certaines de leurs branches, en s'enlevant vers le ciel dès le ras de terre, ondulaient toutes ensemble comme des flammes.

Et, quand à l'intérieur de ce bois on avait fait trente pas, on trouvait un creux tout tapissé de racines, dans lequel s'enfonçait un étang, ou ce qui restait d'un étang, peut-être un ancien abreuvoir. Dans ce creux abrupt, dormait une eau noire, épaisse, érébéenne, jamais vue ailleurs, et sans qu'on pût savoir à quelle source de création nocturne cette lourde liquidité avait bien pu emprunter son essence. On eût dit de l'eau du Styx, de l'eau de ce noir Phlégéton, auquel venaient dans l'Énéide s'abreuver les ombres des morts.

Par les talus je circulais, par les petites allées, je venais me pencher sur cette rive, regarder ce qu'exprimait ma figure parmi les

frondaisons reflétées dans ce merveilleux miroir.

Je dis « je », car j'étais seul, M. de Mauvert s'en était allé, M. de Mauvert avait disparu, M. de Mauvert s'était éclipsé...

— Mon cher enfant, vous me pardonnerez si je vous reçois si mal, si je ne puis vous accompagner tout le long du jour, mais, hélas, les circonstances me retirent cruellement à ma liberté, et vont exiger de moi encore bien des absences. Vous déjeunerez seul ce midi. Nous nous retrouverons ensemble ce soir. En attendant vous avez la clef de la maison, la clef des champs. Venez, sortez. Soyez libre complètement et résolument.

Tout cela s'est bien éclairé depuis, mais je ne me doutais guère, en le voyant partir, la main dans le creux de ses reins et sa nuque en arrière, que l'unique raison de cette retraite était la crainte, s'il m'imposait trop longtemps la disproportion de nos âges, de me faire sentir une sujétion qui pût avoir pour effet de hâter mon départ. Le pauvre vieux solitaire ! Il lui arriva plusieurs fois de disparaître de la sorte...

Et le silence était absolu dans l'allée, où il n'y avait plus que la jeune fille et moi... la jeune fille... la recluse invisible enfermée dans l'une de ces tours, l'héroïne de ce drame pressenti, qui devait me laisser, quand

je le connaîtrais, abasourdi de surprise et d'admiration.

Et je restai là longtemps, l'œil rivé sur cette eau, attendant de voir apparaître dans un brouillard quelque forme enchanteresse, rêvant là d'amour et de constance, et mélancolique, comme de belles années pouvaient l'être encore en ce temps là.

*
* *

Ce jour je déjeunai seul en effet. Mais après le déjeuner, j'eus l'idée de ne pas attendre occasion meilleure pour prouver à mon hôte que j'étais un jeune homme fidèle à ses promeses; et je m'en fus dans ma chambre y chercher un de ces vieux livres qu'il m'avait apportés le matin avec tant de peines.

Je choisis la chronique des chevaliers du Temple, et, glissant le volume sous mon bras, je revins m'installer dans mon admirable bosquet.

Le délire des moineaux s'était tu, on entendait partout un sourd bourdonnement, qui était le chant universel des mouches au sein de la chaude journée.

Je trouvai une place à mon aise pour mon dos dans la vallée moussue d'un tronc d'arbre, et là, comme à l'appui d'un fauteuil, ayant à mes pieds l'eau noire et devant moi la vieille muraille, dernier témoin de l'antique drame, je me plongeai dans ma lecture.

Ma pensée, d'abord, fut peut-être un peu

vacillante, à cause toujours du séduisant rêve qui l'occupait, mais peu à peu le monde entier s'évanouit, et enfin m'apparut, dans le passé, tout au fond d'un noir cabinet du vieux Louvre, l'œil sombre et sanglant du roi Philippe le Bel.

Quelle journée je passai! Comme je les entendais crier, les malheureux! Comme je les entendais hurler de douleur, en ce funèbre lieu des hautes œuvres, cette basse salle du monastère qu'ils avaient à Paris, et où on les avait rassemblés pour les interroger sur leurs crimes... et quels crimes!.. à mesure les rejetant, pêle-mêle au pied des piliers, à moitié nus, disloqués : « Avouez!... Avouez que vous êtes des impies, des infâmes, des sodômites»! »

Aujourd'hui encore, je ne puis m'empêcher de les revoir, ces templiers, tels que me les montra ce jour-là le vieux livre : « des moines guerriers, armés de foi au dedans et de fer au dehors »...

« En temps de paix, croix blanche sur manteau noir. En temps de guerre, croix blanche sur cotte d'arme rouge. » La flamme dans la bataille!

« Cheveux tondus, poil hérissé, souillés de poussière, noirs de fer, noirs de hâle », tels étaient ces héros, qui acceptaient jusqu'à la mort l'exil et la guerre sainte. « Ne jamais refuser le combat, ne jamais demander grâce,

ne jamais donner de rançon, ne jamais accueillir en soi l'espoir d'un seul instant de repos ».

Mais pour tant de sacrifices accomplis en tous périls, le peuple les aimait.

Comblés de bénéfices, riches de privilèges, forts d'une intelligence plus haute provenant de leur expérience dans la discipline, ils avaient acquis une puissance qui les mettait hors de pair. Sous l'emblème de la croix et, la main sur l'Évangile, ils étaient devenus les administrateurs de la fortune publique, les banquiers de toute l'Europe, sages, prudents prudents par la prévoyance même de leur règle, qui écartait tout profit allant aux personnes.

Pendant ce temps, le roi, à court d'argent, et convoitant leurs immenses richesses, cherchait un moyen légal de se les approprier. Ce moyen, il pensa l'avoir trouvé en se faisant élire en personne grand maître de l'ordre. Le vœu royal, porté à la connaissance des grands dignitaires, alluma sous la clôture des hautes portes, un brasier d'inquiétudes: Qu'allait-on décider? qu'allait-on répondre? La réponse qui fut faite donne exactement la mesure de la capacité d'âme de cette haute et fidèle aristocratie : Le Temple refusa.

Le roi Philippe le Bel n'était pas un petit berger. Ce n'était pas un roi de sang pâle.

C'était un grand roi de France, un grand roi de grande lice, bardé de fer dans son terrible rôle de grand administrateur et de grand fondateur; un homme de réflexion et de combinaisons avides, pétri de brutales dominations et d'un furieux manque de miséricorde. Pour le servir, il avait des hommes comme lui, les Nogaret, les Marigny, clercs et légistes, implacables comme lui, besogneux comme lui, rois de France avec lui, et qui voyaient le pain de Dieu nourrissant leur justice, toutes les fois qu'il leur arrivait d'exterminer ce qui gênait l'extension de leur grand pouvoir central.

Alors on s'en prend à cette forteresse qui est au nœud de la situation, à cet amour que le peuple a voué au Temple : on travaille l'opinion, on sème le soupçon, on donne le vol à des légendes noires, on prononce des paroles « qui iront tuer l'innocent dans les lieux cachés »...

Et ceci n'est que le premier temps de la pièce. Le second suit de peu : on accuse, on arrête, on emprisonne, on brodequine, on torture.

Oh! quelle journée je passai!...

... Ceux qui n'avouaient pas leurs crimes étaient mis à mort. On épargnait, « *Habemus confitente reum* », ceux qui satisfaisaient au tribunal par un simulacre d'aveu. Ces paroles latines tombées, on les renvoyait, marqués du sceau de leur infamie, représentants

souillés de la ruine et du déshonneur de leur encombrante chevalerie... et c'était là tout ce que l'on voulait.

Et je m'engageai dans la partie la plus émouvante du drame : la fin du grand Maître.

Vous vous rappelez cette fin; il est en elle quelque chose d'extraordinaire, d'inexplicable.

Le grand maître, Jacques de Molay, chevalier ayant haute réputation de courage, de générosité et d'honneur, avait, dès le début du procès, avoué sous la pression de la torture tous les crimes dont on voulait qu'il se reconnût chargé. Ce n'était pas un homme assez fort pour affronter les supplices. Impuissant à subjuguer ses affres, il devenait à l'approche de la douleur, sans commandement sur lui-même. Or si l'Inquisition ne condamnait pas à la mort qui se déclarait coupable, elle envoyait irrémissiblement au bûcher qui revenait sur ses aveux pour se prétendre innocent.

Et cela dura cinq années. Pendant cinq années, le malheureux dévora au fond de sa geôle la honte de son infernal repos. Maintes fois interrogé et mis à même de se rétracter, chaque fois, au moment d'articuler le suprême témoignage, il était renversé hors de puissance humaine et convenait de tous ses soi-disant sacrilèges.

En 1313 enfin, le pape appointe des cardinaux qui auront pour mission de prononcer

la sentence définitive, procédure qui ne sera ni longue ni compliquée après tant de beaux aveux répétés. A cette fin la séance sera rendue publique, et la déclaration faite en présence de tout le peuple. On choisit pour le lieu de cette cérémonie à Paris même, le terre-plein de la cité.

Au jour dit le grand maître est amené. Il gravit les marches de l'échafaud, il fait face à la foule. Il est hâve, décharné, paraît épuisé. Ses orbites font deux grands trous noirs qu'on ne peut regarder sans frémir.

Puis sa bouche s'ouvre, il parle. On l'écoute et l'on se regarde avec stupeur.

Que dit-il?

Il dit : « Nous ne sommes pas coupables... l'Ordre est pur... » Il affirme avec véhémence: «L'Ordre est sain...» Il répète avec courage : « Nous ne sommes coupables que d'avoir, pour sauver nos vies, trahi un Ordre innocent. Les accusations sont insensées, les confessions menteuses! »

Et on le voit qui, ayant ainsi parlé, redresse sa tête, comme s'il avait conquis le royaume de France!

La foule est atterée, une clameur monte, les magistrats perdent la tête, le prévôt de Paris est appelé; on va prévenir le roi.

Le roi, dans son Louvre, écoute le récit; quand il l'a entendu, il envoie chercher ses légistes; quand ses légistes sont présents, il leur dit :

« Que le grand Maître soit brûlé sur l'heure. »

Le bûcher est dressé et le grand Maître y monte.

Et voici : lié au poteau, le vieux chevalier n'a plus peur; les supplices ne l'intimident plus; la pensée des tourments a perdu sur lui son horrible emprise, et c'est dans le complet silence de la prière intérieure qu'il entend pétiller les fagots et ronfler la combustion diabolique.

Que s'est-il donc passé? En quelle région de lui-même, ce faible, cet affaibli, cet homme dégradé, usé par les privations, rendu au plus bas de sa substance, a-t-il donc pu trouver en cette atroce minute, cette force surhumaine sans mesure avec la sienne?... De quelle main mystérieusement reforgée a-t-il pu saisir ainsi des armes trop lourdes pour son bras?... Quel ange est descendu assez près de son bûcher pour chasser avec son geste les visions terrifiantes?

Ses amis sont devant lui, ses témoins, épouvantés, qui le supplient pendant que s'obscurcit la lumière, de répéter ses premiers aveux et de dire les paroles qui le délivreront.

Mais lui : « Non! je confesse la vérité. J'ai commis un forfait abominable... Par le seul désir d'une vie heureuse, j'ai dressé d'exécrables impostures. Je n'ai plus besoin d'une vie qu'il me faudrait acheter par un nouveau mensonge. »

Il baisse la tête, et meurt.

On dit que les pierres ne parlent pas, ne sentent pas... Quelle erreur! Au pied de la vieille muraille, les temps actuels étaient engloutis, les temps anciens revenus, et l'on respirait l'air de ce grand désespoir. Tout du long de cette courtine, s'élevaient des tourbillons de poussière et de cendres. Les Templiers eux-mêmes, fils de ce vieux rempart, ressuscitaient sur leurs chevaux et s'élançaient vers la bataille... Je les voyais... Leurs files se succédaient dans un piétinement sonore, en rangs serrés, comme les flots d'une marée. Amincis dans leurs longues cottes, moulés dans leurs souples écailles, ils s'en allaient dans le chaud poudroiement; et tous ces durs visages « noirs de fer, noirs de hâle», me jetaient, en chevauchant, de dessous la visière du casque, un regard de « bien mourir », qui me faisait passer dans l'âme un rayon de leur moral de fer.

Et je me disais : « Elle sera issue de ces vertus héroïques, elle sera la descendante de ces vaillants hommes, elle aura dans sa chair l'élan de cette race, elle sera fidèle jusqu'au bûcher! »

Et dans la lueur des multiples foyers de cette sinistre histoire, je la voyais, couverte d'un long voile, s'approcher et venir au devant de moi.

Ceux qui ont visité les établissements de nos croisés dans la merveilleuse île de

Chypre. ont pu remarquer en l'ancienne église française miséricordieuse de Sainte-Sophie de Nicosie, une suite de dalles tumulaires parmi lesquelles il en est une qu'on ne peut contempler sans plaisir : celle d'une longue jeune fille aux traits fins et charmants, à la tête ceinte d'un bandeau d'ivoire d'où pend un abondant vélum qui l'entoure tout entière, ne laissant passer de dessous ses chastes plissures que les deux mains en prière et le long cou d'albâtre. *Ici gist*, dit l'inscription, *Marguerite Escaface, fille de sire Origue Escaface, qui trespassa à IX jors de Juing, l'an MCCCXXXI de Christ. Dieu ait l'âme d'elle. Amen.*

J'avais bien oublié ces figures, Marguerite Escaface comme les autres, et, tout d'un coup, c'était elle que je voyais avec les yeux merveilleux de mon cœur; elle, non plus couchée dans la froide abstraction de ses contours funéraires, mais vivante, mais douce apparition portée dans le vent d'orient, et que les Templiers, de dessus leurs chevaux, m'avaient comme jetée dans les bras au passage.

Je fermai le livre, et m'enfonçai dans le bois, en ce beau coin de nature templière, où je croyais voir vraiment dans l'allée, comme s'il se faisait mon guide, traîner devant mes pas le long voile de la jeune fille.

*
* *

Ce bois, était bien plus profond que je ne l'avais cru d'abord, percé d'étroites et sinueuses allées où l'on avait à peine la place de passer les épaules. Un de ces fonds de vieux jardins qui « sentent le sauvage » et portent en eux l'arôme concentré de tous les bouquets et feuillages qui se sont succédés à travers leur doux génie.

J'allai toujours, en rêvant, lorsque s'ouvrit devant mes yeux un délicieux enclos ou rond-point solitaire, semblable à quelque salle de danse des fées de ce vieux parc. Le sol de ce lieu n'avait certainement pas été ratissé depuis un demi-siècle, car il était tout entier recouvert d'une petite mousse microscopique, qui y déployait d'un bout à l'autre le plus moelleux tapis de lumière verte.

Mais le principal, c'était ce qui se voyait dans le fond, une vieille petite chapelle, toute enfouie sous les feuilles, sorte de petite châsse de sainte Ursule, élevée sur son perron verdissant, avec sa croix dans le haut tout de guingois et ses énormes floquées de lierre, qui lui retombaient le long de ses murs et lais-

saient tout juste sur le côté apercevoir une minuscule vitre en ogive.

Ainsi découverte dans le mystère de cette sylve, cette petite solitude avait certainement moins l'air d'avoir été bâtie là par la main des maçons que par tous les génies et tous les oiseaux du bois.

Et il me semblait que ma Marguerite Escaface, qui laissait toujours traîner devant moi son grand voile, s'approchait doucement de ce sanctuaire, en gravissait lentement les degrés, et disparaissait à l'intérieur, sans seulement se retourner, comme s'il était entendu qu'elle me montrait le chemin et que je n'eusse qu'à suivre.

Dedans, c'est le petit cloître traditionnel, un étroit caveau qu'éclairait une lumière un peu verte à cause des lierres du long de la vitre; un blanc petit autel cerné d'un filet d'or, lequel figurait les richesses du ciel, et sept ou huit chaises de paille pour les dévotions.

Sur le mur un Christ en bois peint, et dans un renfoncement, près de l'autel, une gravure qui pouvait représenter, soit l'arrivée des rois mages, ou la fuite en Égypte, ou le saint Georges terrassant le dragon, car on y distinguait dans l'ombre la silhouette de quelque animal quadrupède; et, pénétrant tout cela, une vague odeur de salpêtre, de vieille cire et de vieux bouquet.

Mais comme il faisait bon entre ces quatre murs!

Sur moi je refermai la porte et m'assis un instant, non pour dire ma prière, comme l'on pense, mais pour rêvasser et faire un peu le philosophe. Je me demandais même, je me souviens, devant ce joujou d'autel, comment des hommes, parmi lesquels il s'en était trouvé, comme l'on dit, « d'intelligents », avaient bien pu se former la conception d'une divinité occupée du haut de son ciel à exaucer ou à repousser les prières qu'on lui adressait de ce bas monde d'argile!

J'essayai de trouver une explication qui justifiât cette singulière croyance devant le tribunal de ma raison, mais sans y réussir, bien que mes chers Templiers eussent paru quelquefois trouver quelque secours dans la prière, au milieu de leurs affreux supplices. Et je rassemblais sur ce point ce que j'avais d'idées, lorsque mes yeux se rencontrèrent soudainement avec un objet qui fit s'envoler du même coup toutes mes subtiles analyses : cet objet était un chapeau suspendu à l'appui de mon prie-Dieu, un chapeau qui avait été par une main distraite accroché et oublié à cette place.

Oh! pas un bouzingot de paille de Suisse comme celui que j'avais vu le matin sur la tête de M. de Mauvert! mais un vrai chapeau, celui-là, un délicieux chapeau de jeune fille, ayant la forme allongée de ces seyants grands

bords dont le XVIII[e] siècle a coiffé les héroïnes de ses bergeries, et adorablement, incomparablement fait pour abriter sous sa grâce une jeune et charmante tête de vingt ans!

J'en étais tout jugé. J'en riais tout seul sur ma chaise! Je n'en revenais pas de la précision avec laquelle semblait s'exprimer mon destin; comme si la jeune figure, qui m'avait précédé tout à l'heure par cette porte, n'avait eu pour seul but, en me passant par l'esprit, que de me faire rencontrer avec ce gracieux petit fantôme!

Et qu'il était léger à la main! Un véritable chapeau de rêve! D'une paille blonde, qui s'était légèrement foncée au soleil, imprégné d'un parfum presque insensible, entouré d'un bouillon de soie pâle et orné d'un bouquet de fleurs des champs, qui retombait sur son bord, fané comme la couronne d'Ophélie.

Je restai là longtemps; si longtemps que j'en oubliai l'heure, si longtemps que l'ombre du soir, lorsque je voulus consulter ma montre, ne me permit plus de distinguer sur le cadran les aiguilles, ni les chiffres.

Alors, précipitant mes pas, je ne fis qu'un bond hors de la chapelle. M. de Mauvert ne m'avait-il pas dit le matin qu'il serait de retour avant la fin du jour, et que je le retrouverais à la maison aussitôt que j'en aurais le désir! Mais comme je ne savais en quel lieu le demander, je dirigeai ma volée du

côté de la cuisine, qui était en pleine masse de l'habitation une espèce de lieu fort où tous les renseignements vous étaient abondamment fournis.

Tirant de ce côté, j'arrivais tout courant par le couloir, quand un fort bruit de voix vint frapper mes oreilles, non de la porte dont me séparait encore un dernier tournant, mais par un œil-de-bœuf percé dans le haut de la muraille; un grand remous de voix qui me fit penser tout de suite qu'on m'avait cherché en tous lieux, et que, ne m'ayant pas trouvé, la maison entière manifestait son émoi... Et j'entendis cette phrase :

— Hier du noir, demain du blanc!... Pourquoi du blanc dans le mariage?

Je laisse à penser si l'impression fut forte. Elle fut même si forte que l'élan de mes genoux fut rompu, et que j'arrêtai net ma course. Appuyé contre le mur, le cœur battant, j'écoutai et entendis encore.

— Pourquoi du blanc dans le mariage?

La voix était celle de la vieille servante qui m'avait conduit la veille au salon.

— Pourquoi du blanc dans le mariage? répondit quelqu'un, Dieu seul le sait... comme il y a des brebis blanches et des brebis noires...

— Il y a une raison à tout, reprit la vieille femme, il y a une raison au jour et une raison à la nuit... Il y a une raison si, sur l'eau

du baptême, les petits enfants ne sont pas apportés dans de la dentelle noire... Hier c'est le noir... demain c'est le blanc... Pourquoi le noir... pourquoi le blanc?

Je ne remuais plus un pied, ni ne prenais une respiration!

— Le noir est la couleur de la gueule de l'enfer, remarqua encore quelqu'un, le blanc est la couleur de la rémission des péchés...

— Et après? Est-il niais avec sa rémission des péchés!

Ici j'éprouvai une commotion, car à ce moment même se fit entendre une troisième voix, celle de M. de Mauvert. Mais à cette minute je ne songeai qu'à écouter les paroles qui allaient sortir de sa bouche, et voici ce que j'entendis :

— C'est Justin qui a raison, car ce que signifie la rémission des péchés, c'est exactement le retour de l'âme à sa blancheur d'innocence... Mes enfants, tous les corps autour de vous reçoivent les rayons du soleil, et c'est ce qui fait qu'ils sont éclairés et que nos yeux peuvent les voir. Mais, sous ces rayons, tous ne se comportent pas de même sorte. Les uns égoïstement les absorbent, les dévorent, les engouffrent, n'en laissent rien subsister, et ce sont les corps noirs. Les autres, au lieu de se les approprier en s'abandonnant à cette faim gloutonne, les renvoient autour d'eux dans l'espace, et pour cette raison demeurent enveloppés de cette

belle lumière : et ce sont les corps blancs.

S'il n'y avait dans l'univers, mes amis, que les corps égoïstes qui anéantissent toute clarté en l'accaparant et la confisquant, nos yeux ne verraient plus la vie, et nos cœurs plongés dans les ténèbres se dessécheraient de tristesse; mais il y a ceux qui ne gardent rien pour eux-mêmes et qui donnent, et qui prodiguent, et dont le geste illumine le monde.

Voilà pourquoi le noir exprime notre douleur, et pourquoi le blanc signifie notre joie... Telle est la raison pour laquelle le blanc est de rigueur sur les fonts baptismaux, qui sont une joyeuse source de pureté, et telle est la raison aussi, hélas, pour laquelle, vous et moi, nous sommes vêtus aujourd'hui de ces tristes vêtements noirs...

— Jésus Doué!

— Une robe de noce, Mariette, n'est ni plus ni moins qu'un bouquet fait avec les rayons du soleil; et plus cette robe est blanche, plus c'est un signe qu'aucun rayon n'est absent ni perdu pour tes yeux...

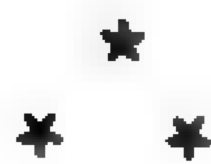
— Comme c'est beau!

— Une robe de deuil est un spectacle qui remplit ton âme de désolation, parce que la ténèbre dont elle est faite se confond avec le plus grand mal qui soit au monde, l'égoïsme, même chose que la mort.

— Miséricorde!

Et il y eut un long silence, durant lequel il me sembla, au fond de mon coin obscur,

voir étinceler la robe de soleil dont il est question dans un antique poème. Et, le cœur sautant dans ma poitrine, je ne fis qu'un bond en avant, pour franchir l'espace qui me séparait de mon hôte.



Il était adossé à la cheminée, une immense cheminée, contre laquelle sa figure ressortait encore plus pâle sur le noir fond du bitume.

On s'attendait si peu à ce que j'apparusse à cette minute, que chacun, quand j'entrai, eut un sursaut de surprise.

Quant à moi, il m'était impossible de placer un seul mot, tant mon vieil hôte, ses deux mains serrant les miennes, était heureux de me revoir, regrettait de n'avoir pas pu m'appartenir davantage, et me posait mille questions... « Etais-je satisfait de ma journée?... Son petit domestique croyait m'avoir aperçu l'après-midi, lisant sous les arbres du bois?... »

— Enfin, je vous ai envoyé chercher, mais on ne vous a pas trouvé!... Oh! croyez bien que ce n'était pas dans le but de vous presser de revenir, mais pour vous témoigner seulement qu'on était vigilant.

Je lui dis que j'avais trouvé dans le fond de la propriété une charmante petite chapelle, entre les murs de laquelle j'avais oublié l'heure.

Sa figure aussitôt s'attrista.

— Comment!... C'était là que vous étiez!... dans la petite chapelle!... dans la pauvre petite chapelle!... Entendez-vous, vous autres... et ne vous avais-je pas recommandé d'aller et d'appeler de ce côté?

Je lui exprimai tout le regret que j'éprouvais du retard mis par moi à le rejoindre à son retour de la ville.

— Quel retard? riposta-t-il, quant au contraire vous avez si peu tardé à entrer dans la voie que je vous avais indiquée!... Et il me montrait le vieux bouquin, qu'il avait reconnu tout de suite sous mon bras.

Je lui répondis que c'était justement l'histoire des Templiers, et en particulier le récit de leur procès et de leur fin douloureuse, dont j'avais encore, ajoutais-je, l'esprit tout échauffé par l'exaltation vengeresse et par l'admiration.

— Ah! l'admiration!... Tu entends, Mariette, tu entends!... l'admiration! comme c'est bien!... Tu entends ce jeune homme... comme il parle!

— Comme vous avez raison!... Et comme je suis heureux d'entendre s'exprimer ainsi votre jeune ardeur!... Oui, ces hommes étaient des porteurs de Dieu!... D'admirables mystiques, qui périrent incompris, terrassés dans l'un des plus tragiques combats qui aient jamais marqué l'éternel conflit de l'âme et de la matière!... Des hommes, dont la

grandeur n'eut d'égale que la vilenie de leurs adversaires!... Ah! voyez-vous, le sang est un fleuve qui emporte tout ce qu'on y jette... et dans le mien roule toujours le souvenir de cette affreuse iniquité. Il y a des soirs, quand le vent souffle et gronde autour de cette demeure, où il me semble que j'entends leurs âmes pleurer vers moi!... Oh! l'insouciance, l'inconséquence, l'inconscience avec lesquelles l'homme consomme sa propre ruine! gémit-il.

Mais moi, à cette minute, je n'avais guère envie de gémir, je me sentais au contraire rempli de véhémence et de force, débordant de bonheur, prodigue de moi-même. Je pensais au joli et tendre chapeau; j'éprouvais, à cause de tout cela, dans ma jeune volupté, le besoin d'exprimer moi aussi quelque pensée généreuse, et je m'écriai :

— Ah! monsieur, s'il est une chose que je voudrais avoir vue, c'est, au moment où le Grand Maître, attaché sur son bûcher, et devenu tout d'un coup inexplicablement si fort, refusa d'acheter son existence au prix d'un plus long mensonge, c'est, dis-je, l'expression qu'il eût dans ses yeux à cette minute même!...

— Quoi ! sursauta-t-il, comme si mes paroles eussent fait vibrer à la fois toutes les cordes de son vieux corps... Dites-vous cela par le hasard de la curiosité... ou est-ce une idée qui vous vient de passion... d'un désir

engendré de votre cœur... d'une profonde attente de votre âme? Qu'est-ce que vous auriez voulu surprendre dans ces yeux?... Vous rendez-vous compte de tout ce que contient implicitement un tel désir?... Est-ce simplement que vous auriez voulu surprendre le regard d'un homme qui se voit sur le seuil de sa dernière pensée!

— Non, monsieur non, ce n'est pas cela! répondis-je...

— Voulez-vous dire alors la leçon contenue dans son regard, à ce dernier moment où, son âme, maîtresse de la douleur, était devenue la souveraine d'elle-même?

— Oui monsieur, c'est beaucoup plus cela que je voulais dire...

— A cette minute suprême, où la chair, rendue par la douleur à son paroxysme d'horreur et de révolte, était enfin vaincue par l'âme parvenue à son plus haut degré d'apaisement!

— Oui, monsieur, c'est cela, c'est bien cela! m'écriai-je, car c'était bien cela en effet.

— Si vous saviez, me dit-il alors, quelle ronde de joie sont en train de danser vos anges! Ah! soyez bien certain, mon enfant, que si vous aviez pu sonder les yeux du vieux chevalier, au moment où, détaché de ses tremblements, il voyait s'approcher de son cœur le grand squelette vêtu de lumière, ce que vous y auriez lu, dans le regard de ce mar-

tyr, comme dans celui de tous les martyrs, c'est la douceur et l'amour.

Nous étions seuls. Tous les domestiques avaient disparu, sauf la vieille servante. Et je me rappelle toujours cet instant : Il regardait devant lui, presqu'avec fixité, la paroi du mur située au dessus de l'horloge. Son regard était étrangement pénétrant, ce même regard qui, la veille dans la voiture, m'avait évoqué avec tant de ressemblance la figure et l'expression aiguë d'un gentilhomme du Greco...

Que j'eusse rencontré ce singulier solitaire, ami des hautes pensées, dans le fond de ces bois, me semblait tenir du merveilleux. Et qu'un homme de son rang, de sa qualité, de sa dignité, me fit cette réception dans le plus fort de son deuil, au lendemain du Service funèbre de sa sœur qu'il aimait, me montrait combien importante devait être la raison qui le faisait passer sur de telles circonstances.

A cause de cette raison, il y avait entre lui et moi beaucoup d'émotion contenue, et je pense que cette émotion, occupant son âme, était ce qui lui faisait commettre la distraction dont je m'apercevais.

Depuis l'instant de mon entrée dans cette cuisine, il n'avait pas manifesté encore la moindre velléité de m'emmener en un lieu différent, mais, au contraire, se tenait là comme

à sa commodité, adossé à la grande cheminée avec la même allure habituelle, que si cette cheminée eût été derrière lui sa bibliothèque! C'était d'ailleurs autour de nous l'ancestrale et majestueuse cuisine dallée de granit que l'on connaît, cuirassée de la panoplie de ses ferrements impeccables, armée jusqu'au plafond de ses gros pains ronds bien rangés et de son large lard généreux.

— Ah! mon enfant, s'exclama-t-il en se frappant le front tout d'un coup, comme s'il sortait d'un rêve, j'ai des absences d'esprit impardonnables! voilà que je vous reçois maintenant dans la cuisine! Oh! je vous en prie, excusez mon inadvertance et venez bien vite!

Mais moi qui croyais bien voir qu'entre cet endroit de la maison et les basques du vieux vêtement existait quelque fort lien d'accoutumance, je ne voulus point consentir à le suivre aussi vite.

— Hé! monsieur, lui dis-je, alors qu'il était déjà tout rendu à mi-chemin de la sortie, je suis un habitué des hôtelleries, un habitué de leurs cuisines... J'aime cette pièce au-dessus de toutes les autres, et, si vous voulez, nous resterons ici!...

— Comment! mon enfant! Que voulez-vous dire?... ce lieu ne vous est pas par trop antipathique?

Pour toute réponse, je sautai dans le foyer, presque gaiement, et pris place sur l'un des deux bancs qui se faisaient face, un vrai

foyer de ferme, profond comme le Ténare, avec sa frange d'étoffe pourpre et ses dalles poudrées d'étincelles.

— Ah! dit-il, en hésitant encore, je n'ose vraiment croire?

— Mais, monsieur, n'est-on pas ici mieux que dans n'importe quel salon! Voyez, cela fait deux pièces bien distinctes... Dans l'une on hache, on crible, on plume... Dans l'autre, on a les mains jointes et l'on regarde le feu.

— Oui, c'est bien vrai! répondait-il en souriant. Mais c'est tout de même ici un endroit bien rural!...

Et, consentant malgré tout à s'asseoir à demi, sur le banc, devant moi.

— Enfin! puisque vous avez la gentille simplicité... Je puis bien vous dire... oui... que je passe ici la moitié de ma vie...

— En vérité, monsieur!

— Eh! oui..., souvent je viens faire ici mes écritures... J'ai une petite table que Mariette m'approche... Où serais-je mieux pour travailler et pour projeter, qu'au milieu de mes vieux serviteurs qui me donnent leur peine et que j'aime?

— Oh! comme je comprends cela, monsieur!

— Oui, vous comprenez cela! Je vois que vous le comprenez... comme ce matin aussi, dans vos yeux, lorsque j'ai pu enfin vous décider à demeurer parmi nous, j'ai vu tout ce que vous compreniez...

Je ne sais si l'on se représente ce que je pus éprouver à cette minute? Une révolution dans toute la circulation de mon être!... Mes entrailles se glacèrent, les oreilles me brûlèrent, et me voilà parti à rougir..., à rougir..., tant que je sentais mes pauvres joues rôtir comme deux tartines sur la braise, et que j'articulais devant tous dieux de l'Olympe, je ne sais plus quelles sottises pour essayer de me donner le change, et me masquer à moi-même la vue de cet affreux incendie!

Je serais bien embarrassé de retrouver même approximativement la teneur de ce que je déclamais ainsi sur mon bûcher à la face de mon bourreau; car c'était seulement sa voix à lui que j'étais capable d'entendre: « Taisez-vous!... Taisez-vous!.. Vous ne pouvez vous faire une idée du bonheur, etc... » Que j'en ai encore honte quand j'y pense!

Et pendant que ce misérable rouge ne se dissipait que peu à peu sur mon absurde visage, il m'expliquait, sans doute afin de justifier à mes yeux son affection pour ce lieu si peu prisé d'ordinaire, comment, autrefois, aux siècles passés, lesquels s'étaient prolongés jusqu'au temps du roi Louis XIII, la cuisine avait été, dans la demeure des gentilhommes de campagne, la seule et unique pièce pratiquement vivante de la maison.

« Oh! ce n'était pas que l'on manquât d'une

belle salle de réception, ni de chambres parfaitement ornementées à l'usage des maîtres et des visiteurs « survenants »; mais en ces temps, le centre de la vie courante, le rendez-vous de tous les échanges, le point de départ de toutes les démarches, le lieu de gouvernement de tous les travaux, le quartier de toutes les nouvelles, la chambre de toutes les délibérations, le siège des repas réunis, de la bonne chaleur distribuée entre tous et de la prière en commun, à la fois tribunal, confessionnal s'il le fallait, cœur, volonté, mémoire de la maison, c'était la cuisine... »

« ... Au-dessus de la porte, un grand rameau, de dix cors; près de la fenêtre, un huchoir pour les éperviers; au milieu, deux tables de châtaignier pourvues d'un banc à deux tréteaux; deux ou trois lits garnis et plusieurs coffres à clé, avec un buffet de salle. Point de luxe. La seule chose qui tranchât peut-être était que le maître et la maîtresse y avaient, pour s'asseoir et présider leurs gens, deux chaises un peu plus hautes que les autres... »

— Ah! cela nous étonne, aujourd'hui, me disait-il, ces mœurs, après les habitudes salonnières que pour le plus grand mal du pays nous avons été prendre à la cour des rois. Mais à cette époque où l'on n'était qu'un bon gentilhomme, c'est-à-dire un homme de courage et d'abnégation, il ne venait pas à l'idée que l'on ne fût pas à sa place au milieu de ses domestiques...

— Les domestiques, cela s'appelait la famille. Un gentilhomme comprenait dans ce vocable tout ce qui vivait autour de lui, tout ce qui mangeait à la maison. Le mot *larbin* n'était pas encore venu souiller les lèvres des hommes. Un terme est un état de conscience, mon enfant; on n'avait pas de larbins dans ce temps-là. On n'était pas sur terre pour *se faire servir*. On ne venait le premier que pour mieux servir soi-même. Tout le monde servait, selon la hiérarchie, chacun à sa place, ce qui est au-dessus de tous; et commander et obéir était le même grand acte commun.

— Le but des sociétés n'est pas que les hommes se passent les uns des autres; le but des sociétés est qu'ils s'agrègent si prochainement et qu'ils se soudent si court, qu'ils ne puissent plus se déprendre les uns des autres. La loi de l'individu et de son plaisir? Allons, donc!... C'est justement cette démence qui doit être abolie à jamais!... La loi d'amour est la seule loi de vie; la loi qui fait que chacun sent en soi l'immense unité humaine, et devient fort autant que tous ensemble. »

Reculée dans son coin, près de la lampe, la vieille Mariette reprisait du linge, son chat pelotonné auprès d'elle. Souvent sur moi elle levait un regard, et je surprenais son expression, qui s'accordait d'une étonnante façon avec celle que je voyais chez mon hôte lui-même. De temps en temps, sans faire

entendre aucun bruit, elle venait larder son foyer de quelques sarments secs, puis s'en retournait tout doucement reprendre place sur sa chaise.

Tout se passait en silence autour des paroles du vieux maître. Deux chiens, venus s'étendre à nos pieds, dormaient voluptueusement dans la cendre. On entendait seulement au dehors, par l'entonnoir de la cheminée, les croassements des corbeaux qui avant de se coucher tournoyaient au-dessus du manoir.

Et il continuait.

Il m'expliquait qu'en ces temps dont nous parlions, le noble marchait le premier à la tête de ses paysans, avec le mot « honneur » inscrit dans son cœur... Et que c'était le bon temps, le temps où l'on avait cet esprit, le temps où nos pères disaient des « ougnons », où un domestique touchait dans l'an vingt sols, une paire de souliers et un agneau de l'année; (encore la paire de souliers était-elle faite avec le cuir des vaches de la maison)... Le temps où le seigneur s'en allait en tête de sa garçaille, enlever les cailloux de dessus son champ... Le temps où les bons gentilshommes se rendaient aux foires faire leurs emplettes, et où plus d'un s'en revenait, comme on l'a dit, « avec deux pains sous le bras, et un croquant en croupe ». Le temps où l'on cardait soi-même sa chemise; où l'on serrait son argent dans son « mouchouair »; où, quand on

se démettait une patte, c'était le vicaire qui vous la remettait pour trente-trois sous... Le temps merveilleux, mon enfant, féerique, où l'on fabriquait chez soi tous les ustensiles de son ménage, charrette, charrue, faucille, peignes à carder, tonsoir à tondre les brebis, villebrequins; sauf les essieux toutefois (les essieux, on les commandait chez le compagnon marteleur, qui vous les livrait pour un boisseau de froment)... Le temps où le seigneur, le jour de sa fête patronale, distribuait à toutes les femmes de belles épingles; où c'était lui qui, aux Rois, partageait le gâteau que lui avait envoyé le meunier; où maîtres et serviteurs jouaient tous ensemble aux boules, et tous ensemble luttaient sur l'aire; où l'on disait à son paysan en le regardant avec des yeux énormes : « Tu m'es inférieur, Dieudonné, mais justement à cause de cela, mon dévouement à toi n'a pas de limite : Je t'irais rechercher dans les griffes de l'enfer! »

— Si j'étais un écrivain, me dit-il à un moment, je voudrais écrire une belle histoire de la noblesse, ou plutôt de l'idée de noblesse à travers le monde. Je laisserais de côté tout ce qu'il put y avoir dans les incarnations de cette idée d'humainement imparfait, et je garderais ce qui dans la succession des âges demeura, sous tant de représentations différentes, une idée beaucoup plus profonde. Il ne s'agirait pas, en cet ouvrage, d'exalter une

certaine classe sociale dans le cadre qu'elle s'est formé au cours de l'histoire, grand Dieu, non... mais de montrer comment, en tous pays de l'Univers, qu'il s'agisse des grandes races de l'Orient et de l'Occident, ou d'obscures tribus, dénuées de toute gloire, la vie, spontanément, s'est constamment servi pour la réussite de son jeu, de ce symbole de la supériorité imaginé sous le nom de noblesse, pour assurer quotidiennement au sein des sociétés sa victoire sur la mort... L'Image dans la vie joue un rôle capital, mon enfant. Toute vie est une vision qui se réalise. « *Sans vision le peuple périt*, » dit la Bible. Et sans ce besoin inhérent à la nature humaine d'avoir un idéal concret sur lequel elle puisse se modeler, jamais on n'aurait vu poindre dans les affaires humaines cette institution à qui on a donné le nom de noblesse... La noblesse est une forme sociale, qui çà et là vaut ce qu'elle vaut, mais qui a sa première origine, avant tout événement, dans les élans les plus primitifs de l'espèce, dans le besoin inné des peuples de concevoir au-dessus d'eux une image supérieure de leur propre visage, afin de la pouvoir contempler et de s'élever jusqu'à elle... « Nous avons *nos* nobles », disait notre peuple, c'est-à-dire *nos* sentiments nobles, *nos* actes nobles, *nos* pensées nobles, *notre* grandeur, *notre* faste, *notre* gloire : voilà ce qu'était la noblesse; et à quoi elle servait, dans le sens le plus profond du terme.

— Ah! cette cuisine de nos pères, était-elle assez le symbole de cette unité, cette cuisine où l'on se réunissait le soir après le travail, les femmes filant, les hommes tressant, le maître lisant à haute voix des romans de chevalerie, que tout le monde écoutait avec grande croyance et révérence, y compris le berger, y compris le bouvier, pendant que le grillon chantait, et que la monumentale marmite, sur le grand feu, bouillait avec tant de plaisir pour tous les assistants en la froide saison des pluies!

... Tout cela, sous la grande loi du ciel et de la terre, était humble devant Dieu, cela qui portait le beau nom de serviteur, et cela qui répondait au bon nom de maître. Tout cela était humble, je vous dis... Tout cela portait son poil à l'endroit, comme le veut nature, et non à l'envers, comme on l'a appris depuis dans les écoles!...

Et savez-vous, mon enfant, quelle était dans cette cuisine la grande servante, ou mieux la grande maîtresse régnante, qui, à tous sans distinction, distribuait avec honneur le bon pain développé de sa serviette de toile bise? Eh bien, c'était la foi!

Et si vous me demandez ce que c'était que cette foi, ou ce que j'entends par ce mot, je vous répondrai que le comprenant ici hors du sens où il définit la croyance aux dogmes qu'enseigne l'Église, j'entends cette forme particulière qui pousse l'homme à réaliser

toute sa puissance dans l'action où le porte la joie de sa certitude; que c'est en ce sens que je le prends, là où il signifie cette force de propulsion qui émane et se propage du cœur, et dont l'homme a essentiellement besoin pour accomplir la courbe de cet acte magnifique qui s'appelle vivre. Car vivre, c'est avoir foi. Est vivant, celui qui pratique l'absence totale de doute; comme la plante, comme l'animal. Hors de cette foi, c'est fini, on...

Et il me regarda, regarda du côté de Mariette, comme s'il nous prenait à témoins, tous les deux, que le dernier mot qu'il allait prononcer, si étranger à son parler habituel, était le seul mot qui convînt.

— ... Hors de cette foi, c'est fini, on crève!

— Oh! fit-il, en étendant sa main vers moi, petit, ne perdez pas votre foi! Ne perdez pas vos forces!... Dieu vous a adressé à cette porte pour que cela n'arrive jamais!

Et, me saisissant au poignet pour se rapprocher de mon oreille, à voix basse, penché vers moi, d'un air mystérieux, il me souffla ces mots : « Mon enfant, demain, demain... je vous ferai connaître une belle âme... »

Et la soirée s'embellit encore.

Le dîner était proche. Mariette vint taper sur la fesse d'un des chiens pour faire déguerpir les dormeurs. A ce signal nous nous levâmes, et M. de Mauvert se mit à citer de

souvenir une réflexion empruntée à un certain vieux livre des anciens temps, les *Mémoires* du connétable de Montmorency, où il était dit qu'un gentilhomme ayant maintenant cent écus de rente ne savait plus ce que c'était que faire bonne chère, parce que, pour trancher du grand, il prenait ses repas dans sa salle à l'appétit de son cuisinier, là où autrefois, dans sa cuisine, il mangeait à sa faim.

— Et comme le connétable est mort vers le milieu du siècle seizième, me fit-il observer, cela vous indique à peu près, mon enfant, l'époque où ces vieilles coutumes se transformèrent...

Je ne le laissai pas aller plus loin, et, sentant bien quel esprit régnait là et autorisait l'audace de mon insinuation, je lui dis :

— Oh! monsieur, comme ce serait bien si nous considérions cette vérité comme valable pour nous-mêmes, et si nous lui permettions de régler ce soir notre conduite?

Le plus profond étonnement se peignit sur son visage.

— Comment! mon enfant, que voulez-vous dire?... vous voudriez dîner... dans la cuisine!

Je pense que c'était à l'espèce de joie grisante dont j'exultais au fond de moi, que j'avais dû d'oser proposer une action si dénuée d'aucun précédent dans l'histoire des us et coutumes de la vie du monde.

— Mais, mon enfant, vous ne réfléchissez pas!... C'est impossible, ce que vous demandez!... Les temps ne sont plus les mêmes!

— Oh! monsieur, les temps sont toujours les mêmes!... Et puis il y a tellement cuisine et cuisine...

— Vraiment, cela vous ferait un si grand plaisir?

Je lui fis du plaisir que j'en aurais la plus franche peinture.

Il hésitait, il interrogeait nos visages à sa vieille bonne et à moi.

— Eh bien, alors, dans ces conditions, Mariette, mets le napperon... Mais qu'il soit bien entendu, n'est-ce pas, mon enfant, que ceci est en votre honneur et en souvenir du connétable de Montmorency!

Sur quoi je le remerciai chaleureusement, pensant que, malgré tout, c'était là pour preuve de son amitié exceptionnelle, une concession faite à mon jeune caprice. Mais lui au bout d'un instant :

— Je peux bien vous dire maintenant, puisque vous êtes si libéral, que toutes les fois que ma bien-aimée sœur s'absentait, c'était ici que Mariette me servait mon petit repas...

Et ce fut là que nous dînâmes, comme deux pèlerins, sur une petite table au napperon immaculé.

— Quel est le menu de ton dîner, Mariette?

— J'avons, monsieur, de la soupe.

— Et puis?

— J'avons, monsieur, un petit poulet de mars.

— Ensuite?

— Ensuite... j'avons des épinards et de la salade... et après... pour finir... monsieur, j'avons une tarte.

Et, lui, un peu après :

— Avez-vous remarqué la façon dont ma vieille servante décline le verbe avoir?

Je regardai du côté de la pauvre Mariette, qui n'en pouvait mais de son ignorance.

— Oh! me dit-il, vous pouvez parler... Ça n'a aucune importance qu'elle entende!.. Je vous demande ce que vous pensez de ce pluriel savamment combiné avec la première personne du singulier... de cette manière de s'exprimer : « J'avons une tarte... J'avons des épinards... » Trouvez-vous cette forme critiquable ou juste?.. Ou n'avez-vous jamais réfléchi à l'esprit de cette syntaxe?

— Ma foi, monsieur, lui répondis-je en souriant, cette manière de parler correspond à la coutume paysanne un peu partout dans les provinces... Maintenant, il est bien certain qu'au point de vue essentiellement grammatical, cette forme de langage ne me paraît pas... très correcte.

— Comment! fit-il, l'air le plus étonné du monde, et où voyez-vous une incorrection dans cette manière de parler?

Ce fut à mon tour d'être surpris.

— Ma foi, monsieur, lui répartis-je, il me semble tout de même que dans le langage comme ailleurs c'est toujours une fâcheuse affaire quand les parties ne s'accordent pas!

— Et où voyez-vous qu'elles ne s'accordent pas?... Elles s'accordent admirablement!

Je lui objectai la règle du singulier et du pluriel.

— Hélas! oui, c'est bien ainsi, fit-il! Quand on dit « J'avons », on n'est qu'un paysan balourd, un personnage ridicule, et l'on encourt quelque peu le dédain de la société lettrée et policée, qui ne dit pas « J'avons », elle!... qui dit : « J'ai »!... Eh bien, c'est elle qui a tort! Elle en est encore à découvrir, cette marchande de lumières, que la soi-disant faute dont elle se gausse n'est qu'un trait de génie, et que jamais raccourci n'a su résumer en moins de mots la compréhension intégrale de la grande loi de vie énoncée en ces termes : « Tu aimeras ton prochain comme toi-même ». ... Oui, mon enfant, dans un seul mot incomparable a été trouvée la juste formule de l'égoïsme vaincu, le moyen vivant de ne point diviser ce qui est indivisible, de ne point séparer l'individu de la cohésion de ceux qui forment avec lui son espèce! « J'avons, moi et mes frères, les hommes... Non pas moi tout seul, mais moi et eux tous ensemble... Car, comment pourrais-je être seul?.. Est-ce que cela existe, un homme seul!.. Est-ce que cela existe, la vague toute seule, sans la mer!..

le ciel tout seul, sans les cieux tout entiers!... »

— ... Ecoutez encore... Un jour, il y a bien des siècles, au pays des Pharaons, quand les Israélites fugitifs ne trouvaient point à boire à leur traversée du désert, et qu'ils se mutinaient contre leur chef Moïse, celui-ci leur dit : « Pourquoi me cherchez-vous querelle? » Ils répondirent : « Pourquoi toi-même *m*'as-tu fais sortir d'Egypte, pour *me* faire mourir avec *mes* enfants et *mes* troupeaux? »... Tous n'étaient là qu'un seul dans la bouche du peuple de Dieu, comme dans le « J'avons » de notre peuple, un est tous. Même inspiration, même vérité!... « J'avons chargé sur mon épaule un fagot de bois mort et je l'ons rapporté à la maison »... ô cher homme, qui, seul dans ta cabane, évoqua en cette forme d'humilité et de justice tous tes frères absents, si inconscient que tu fusses, tu fus bien l'instrument de la vraie conscience... et par ta langue malhabile l'Eternel a parlé!... N'est-ce pas, Mariette?

— Oh! monsieur, s'exclama Mariette, qui peu à peu s'était rapprochée, et, dans l'admiration, écoutait son maître, ses deux mains jointes et hochant sa tête, disant ainsi son bonheur de nous voir là si bien assortis et tels que Dieu voulait...

Et il était si facile aussi de comprendre le sens du regard décoloré qu'avec un pâle sourire elle envoyait vers le ciel.

— Ah! si mademoiselle était là!

Un peu plus tard il lui dit :

— Veux-tu voir, ma fille, s'il y a de la lune?

Elle se jucha sur un escabeau et regarda par une vitre haute :

— Oui, monsieur, elle est là toute pleine... en ses linceux d'argent.

Et alors, lui à moi :

— Voulez-vous, mon enfant, venir un instant, que nous causions un peu?

« Que nous causions un peu »! quand depuis plus de deux grandes heures nous n'avions pas d'autre occupation!

Je ne tressaillis pas à demi! Je savais bien que l'explication aurait lieu d'un moment à l'autre; mais je ne m'attendais pas à ce qu'elle vînt aussi vite!

Nous sortîmes.

J'étais très troublé. Mon hôte m'emmena par un long vestibule qui était le prolongement de celui par lequel j'étais venu, et me conduisit jusqu'à une étroite porte-poterne qui nous livra passage. Et nous nous trouvâmes dehors.

L'endroit formait un vaste terrain désert, entièrement blanc sous l'intense clair de lune.

Nous traversâmes cet espace, puis, à l'autre bout, le long d'un vieux pan de muraille sortant à peine de terre, nous nous mîmes à faire les cent pas.

Le décor était impressionnant!

D'un côté, de profondes pentes de bocages

où brillaient dans le lointain des feux de ferme; de l'autre, sous la lumière étincelante de la lune, au-dessus de nous, la masse solitaire du château. Il était semblable à quelque énorme tombeau noir, sous qui dormait tout le passé dont nous venions de parler tout à l'heure avec tant de regrets.

L'immense paix de la campagne nous enveloppait de toutes parts. Nous marchions le long du bas-mur en ruine, côte à côte, à pas lents, et un complet silence préludait aux paroles qui allaient être prononcées.

Nous fîmes ainsi environ deux cents mètres, puis nous revînmes sur nos pas, puis nous recommençâmes. Et, comme le même silence régnait toujours entre nous, j'en vins à me demander avec une inquiétude, si je ne lui avais pas de quelque manière, involontairement déplu. Quand, tout à coup, il mit sa main sur mon épaule, et la laissa à cette place, significativement, semblant même de temps à autres éprouver cet appui par des pressions plus fortes, comme si cette épaule avait à côté de lui une existence morale sur laquelle il pouvait compter.

Il ne disait toujours rien. Mais c'était bien là cette fois un langage, des plus clairs et contenant en soi-même tous les plus beaux sens qui se pussent imaginer.

Et nous allions ainsi, lui appuyé sur moi, et moi voyant de plus en plus qu'il ne m'avait invité à le suivre au dehors en cette prome-

nade, que pour me faire sentir et comprendre ce que ce geste signifiait.

Je pense néanmoins qu'il m'aurait entretenu ouvertement dès ce soir même, si nous n'avions été interrompus par un incident des plus imprévus.

L'on sait que la clarté de la lune, en son plein de vivacité, produit une sorte d'éblouissement de brouillard qui peut gêner la vision de ceux qui marchent à sa lumière. Nous nous avancions dans une nuée semblable, quand nous entendîmes devant nous, mais sans rien distinguer d'abord, des pas et un souffle bruyant. Puis à nos yeux surgit une tête, puis un corps, le corps d'une espèce de korrigan gesticulant, qui au milieu de ce cercle de nuit brillante s'arrêta face à nous, tout haletant.

Ce korrigan, n'était autre que le nain, le nain Michel, qui, la figure convulsée, laissait passer à grand'peine le souffle que sa course précipitée avait déchaîné dans sa poitrine. Sa coiffure à la main, son gros crâne à la Yorrick tout ruisselant de lumière, il nous regardait avec de grands yeux fous que dilatait l'anxiété.

— Toi ici! lui dit M. de Mauvert. Que viens-tu faire ici?

Car le nain, avait une peur atroce de la nuit, et il ne l'aurait pas, même en temps ordinaire, regardée par un trou de serrure. Mais

le korrigan ne répondait que par des frissons.

— Es-tu malade?

Ce n'était pas la maladie...

— Est-ce que tu rêves?

Ce n'était pas un rêve.

C'était...

Et le Korrigan se mit à trembler.

...C'était quelque chose qu'il venait de découvrir, à l'instant même,.. quelque chose!... Et, s'efforçant d'assurer sa contenance, d'une voix qui ne semblait forte que pour deux ou trois mots seulement :

— Monsieur, dit-il, je grandis!

Un silence universel répondit à cette douloureuse confidence.

Michel avait une peur terrible de prendre de la taille, une épouvante sans égale pour ce que les hommes appellent le sort, le sort qui envoie les jeunes gens aux armées.

— Voyons! Est-ce que tu perds le sens, petit malheureux!

— Plût à Dieu, monsieur, que je l'eusse perdu! Car ce n'est pas un rêve, comme monsieur pourrait le croire!... C'est sous le pertuis du gélinier, monsieur, où je passais sans toucher... et... où je touche à cette heure!... j'ai peur, monsieur!

— Tu as peur!... Pauvre petit Georges aux échasses!

C'est le nom qui est donné aux nains dans ces pays de l'ouest.

Il y eut un long silence.

Ils étaient tous les deux l'un devant l'autre, l'un tremblant, l'autre réfléchissant.

— Pauvre humanité, qui a peur de grandir!

— Allons!...

Et, se tournant vers moi :

— Nous allons le mesurer... lui prouver qu'il se trompe... lui rendre un peu de calme.

—...Et tu vas voir, lui disait-il en l'emmenant, tu vas voir... comme rien n'a changé dans ta stature, mon petit homme!... Et puis, même si tu grandissais un peu, il ne faudrait pas pour cela...

Le reste se perdit dans la nuit, et le silence retomba.

La pauvreté de l'infantile tremblement de ce nain me laissa d'abord quelque tristesse, puis ce sentiment se dissipa, et je ne pensai plus qu'à la confiante main de mon hôte, qui s'était si longtemps reposée sur mon épaule.

Sous cette belle nuit, bien plus belle encore que la nuit shakespearienne, les yeux levés vers ces étoiles, je cherchais au milieu de tous ces univers la flamboyante écriture de mon beau destin, et il me semblait de plus en plus ce soir que la tendresse de mon cœur était devenue le centre du monde.

Je restai sur cette terrasse environ une demi-heure, quand la petite porte-poterne s'éclaira à nouveau. C'était M. de Mauvert qui revenait me chercher.

Je me dépêchai d'aller à sa rencontre, et le trouvai désolé que ce jeune fou fut venu interrompre notre promenade. Mais il était trop tard pour la reprendre. « Tout de cet incident d'ailleurs ne serait pas perdu pour moi néanmoins, me dit-il, considéré la leçon que j'y retrouverais plus tard, lorsque j'aurais entendu ce qu'il avait à me dire, et quand la Providence déciderait d'accomplir jusqu'à son achèvement le dessein qu'elle avait sur moi. »

Nous rentrâmes à la maison.

Il appela, non Michel, mais Justin, qui au pied de l'escalier apparut, porteur du même grand flambeau que la veille. Et, comme la veille, nous gravîmes jusqu'à ma porte les escaliers de la tour.

Un instant plus tard, ayant souhaité bonne nuit à mon hôte, j'étais de nouveau seul dans ma chambre, où le noir remplaçait enfin tant d'événements et d'images, qui s'étaient succédés depuis mon émouvante matinée.

Et ce fut, comme il est dit dans la Bible, le second jour.

III

Le lendemain matin je fus réveillé en sursaut par des coups que l'on frappait à ma porte. Dans ce premier éclair de l'intelligence qui ferait embrasser d'un seul regard cent univers, je compris immédiatement trois choses : d'abord qu'un merveilleux bonheur habitait dans ma poitrine; ensuite, que le soleil illuminait la terre et qu'il était fort tard; enfin que les petits coups discrets et répétés que j'entendais devaient être de la main de M. de Mauvert.

Je me jetai sur mes vêtements, et avec une incroyable célérité, les enfilai, les passai, les endossai, trouvant encore dans la fureur de cette indescriptible seconde créatrice le temps de tomber sur un peigne, de séparer sur ma tête ce qui devait être séparé, tout en me balbutiant à moi-même dans la fièvre du souffle que la hâte m'arrachait : « C'est sûrement M. de Mauvert, qui revient comme hier, les bras chargés de vieux bouquins! »

— Voilà! me voici! lançai-je, en arrivant, les boutons de mes chausses passés dans les boutonnières de mon habit.

Mais, mon huis ouvert, je me trouvai en présence d'un plateau d'argent, qui se tendait respectueusement vers moi.

— Ah! c'est toi, Michel!

— Monsieur, me dit le petit homme, Monsieur notre maître est venu ce matin pour parler à Monsieur, mais comme Monsieur dormait, il a laissé ce mot d'écrit, en me commandant de l'apporter.

— Mais quelle heure est-il donc, Michel?

— Dix heures, Monsieur.

— Dix heures! et je ne suis pas encore réveillé! Ah! c'est la première fois de ma vie, Michel!...

M. de Mauvert me mandait que, surchargé d'affaires pressantes, il était encore ce jour-là obligé de se rendre à la ville; qu'il avait, avant de s'éloigner, essayé de me dire le bonjour matinal, mais qu'il avait eu le plaisir de voir que je reposais. Il me faisait les mêmes recommandations que la veille, me conseillait de me promener, de lire encore de belles histoires, comme celle des Hospitaliers et chevaliers de Rhodes, qui faisait suite à celle des Templiers, ajoutant qu'il se promettait de me retrouver à son retour et de causer librement avec moi.

Alors je me sentis la tête remplie du chant de tous les oiseaux de la promesse, et heureux d'un bonheur qui se confondait avec la fraîcheur de l'éternel matin.

D'un geste qui m'était dicté par cette déli-

cieuse impression, je retins le petit serviteur, et, me laissant aller tout de mon long au fond d'un voluptueux fauteuil :

— Eh bien, Michel, je vois que les choses se sont arrangées pour toi depuis hier soir; tu t'étais heurté le front contre la porte du gélinier?...

— Oui, Monsieur.

— Et aujourd'hui ton front est guéri, tu envisages l'avenir avec plus de sérénité?

— Monsieur notre maître m'a mesuré contre le même jambage de placard qu'il y a deux ans, Monsieur... Il y avait déjà fait une coche à la marque de ma taille... On a pu comparer, et je n'ai pas grandi.

— Alors c'est le gélinier, Michel, qui t'a joué ce vilain tour?

— C'est sûrement lui qui est descendu, Monsieur, il est si vieux!

— Et tu te plais bien ici, tu aimes beaucoup M. de Mauvert?

— Oh! fit le petit homme, dont l'expression se transforma radieusement... M. de Mauvert est mon père, Monsieur.

— Comment, ton père?

— Mon bienfaiteur, Monsieur.. je ne pourrais pas m'en aller... je mourrais...

Il regarda du côté du palier.

— Même... puisque Monsieur me parle, je suis bien content,... car moi aussi je voudrais parler à Monsieur...

— Qu'est-ce qu'il y a donc? Michel.

Sur la pointe des pieds il alla pousser la porte, et revint en prenant un air tout confidentiel :

— Monsieur, me dit-il, en baissant la voix, ce n'est pas fête chez nous... Le cœur est ouvert par une grande blessure!

— Je le sais, Michel...

— Et il n'y en a qu'un, Monsieur, un seul ici, qui puisse remettre tout le mal en bien...

— Vraiment, et qui ça, Michel?

— Vous, Monsieur.

— Moi!

Et je lui demandai comment, selon lui, il m'était possible, quand je n'étais rien dans cette maison, d'accomplir un si grand miracle.

— Monsieur, me dit-il, en restant ici comme vous y êtes venu... sans vous en aller avant l'heure... car je vous dirai de plus... qu'il y a des songes...

— Des songes!... qu'est-ce que tu veux dire?...

Il se toucha le front.

— Des songes, Monsieur... et il semblait sous-entendre : « Quelle explication de plus donnerais-je à monsieur... Des songes! »

Et, voyant que je ne comprenais pas, il se pencha de côté et, avec ses mains, fit et répéta le long de son épaule et de ses hanches un long geste, comme s'il dessinait jusqu'à ses talons, la chute et le mouvement d'une robe traînant jusqu'à terre.

— Oui, Monsieur, il faut que Monsieur reste!

J'en étais tout interloqué.

— En vérité je ne vois pas ce que tu veux que je comprenne, lui déclarai-je, mais, bien entendu, je te promets de mettre tout le petit pouvoir que tu m'attribues au service des intérêts que tu défends avec tant de dévouement...

Il me regarda longuement, sérieusement, se recula et sortit.

Quand il fut parti, je restai un long temps étendu dans le fauteuil où je m'étais laissé choir.

Des songes! eh, pardi! Je le savais bien, qu'il y en avait, des songes!

Mais ce qui me frappait surtout, c'était que cette confidence m'eût été faite par un nain... oui, par un de ces petits êtres dont le peuple a travaillé, dit-on, dans le feu du centre de la terre, à la forge d'où sont sorties les chaînes du destin!... Un homme ordinaire aurait-il trouvé en lui l'inspiration de ce mouvement qui dessinait tant de choses en silence?.. Cette façon de me faire comprendre qu'il y avait une robe sur mon chemin!.. Quelle parole aurait pu avoir cette puissance évocatrice, cette netteté constructive!

Puis ces « songes », ces « il y a des songes »!..

...Et, à force, cela finissait par créer tout alentour une véritable présence. Ce n'était

plus des songes; car soudain elle se mettait à vivre. Où?.. d'où?.. Je ne saurais le dire. Comment savoir ces choses!.. Tout d'un coup, ce fut miracle... Tout d'un coup, je la vis immédiatement dans tout le principe de son âme, qui était un principe de charme et de divine gaîté.

Elle ressemblait pour cette gaîté à un géranium rouge. Le rouge et le blond chaud doré de ses cheveux étaient ses couleurs, bien qu'il y eût en elle autant de velouté de sentiments que la vivacité de cette teinte en annonce peu quelquefois...

...Sa robe, dévouée à ses moindres gestes, était de soie rubis, à plusieurs rangs de volants froncés, toute gracieuse, et un collier de corail marquait la peau blanche de son cou...

Tous ces détails, je ne les voyais pas, bien entendu, avec les yeux de mes sens, mais avec ceux de mon intelligence. Ce corail, cette robe de taffetas faisaient partie de sa personne morale, étaient le langage par lequel s'exprimait au milieu du monde son humeur mutine et sa jeune flamme.

Elle me regardait. Elle avait un sourire silencieux. Elle paraissait attendre un mot d'amour; elle serait prête ensuite à braver tout ce qui n'était pas cet amour; et elle avait surtout un grand mouvement battant et profond de la poitrine, qui me rendait presque timide, comme s'il me révélait en son insondable foyer un amour trop immense

pour celui que j'étais capable de donner moi-même.

Quand je sortis de ma chambre, elle n'était plus seulement près de moi, mais vivait partout dans l'air du château. Toute l'atmosphère était imprégnée de sa présence.

La matinée entière, je la passai à jeter mon rêve à l'air libre. Vingt fois je fis le tour du verger, vingt fois l'aller et retour de la terrasse, vingt fois le circuit de la cour. J'attendais avec grande impatience que sonnât l'heure du déjeuner, car je caressais l'espérance, si j'avais la chance de me retrouver avec le nain tête-à-tête, de pouvoir, profitant de ses dispositions, l'interroger d'avantage et le pousser quelque peu sur ses songes.

Or, nous fûmes seuls. Mais, à cette table où il me servait, ce n'était plus du tout comme dans la chambre. Une question maintenant primait pour lui toutes les autres : ne pas commettre une seule faute qui pût me faire prendre en déconsidération son service. Son oreille, tandis qu'il courait, était fermée à tout ce qui n'était pas une fourchette à m'apporter, le rideau à tirer, la corbeille de pain à présenter. Plusieurs fois je fus sur le point d'ouvrir la bouche, mais chaque fois je m'abstins, retenu par la peur, si je le troublais tant soit peu, de le voir lâcher ses assiettes.

Ce ne fut que tout à fait à la fin, au café, quand il se fût reculé, sa serviette sur le bras, contre le buffet où il avait sa place, que tout en tournant mon sucre, je me résolus à tenter malgré tout de tirer de lui quelques paroles.

— Voyons, Michel, est-ce qu'il ne te serait pas agréable de reprendre un peu notre petite conversation de ce matin?... Je suis très touché, tu sais, de ce que tu m'as dit, très, très touché... et j'y ai beaucoup réfléchi.

Il sourit, mais ne répondit pas.

— Eh! oui, mon pauvre Michel, poursuivis-je, sans avoir l'air de remarquer son discret silence, tu espères que je changerai le mal en bien dans cette demeure... Mais, comment y parviendrais-je, quand je ne sais pas le premier mot des choses dont tu me parles?...

Les yeux de Michel s'ouvrirent infiniment, mais ses réponses ne vinrent point au secours de mes énigmatiques aveux.

— Voyons, Michel? essayai-je de lui dire alors, laisse-moi, pour expliquer les choses, recourir à une comparaison... Un oiseau, en plein vol, est entré brusquement dans une chambre par la fenêtre ouverte... Le voilà prisonnier!... Il fait là cent tours, effleurant des glaces, des objets posés sur la cheminée, des portraits pendus contre les murs, des livres rangés sur les rayons d'une bibliothèque... Et bien, malgré tout ce que racontent ces objets le long desquels battent si éperdûment ses petites ailes, que peut-il savoir, cet oiseau,

de la maison dont il est ainsi l'hôte passager?.. Réfléchis, Michel!.. Quand les vies dont cet intérieur est l'abri se composent de tant d'événements accomplis déjà, quand tant d'affaires se sont succédées, combinées, entassées sous ce toit pour y former la minute présente, que sait-il cet oiseau de la vie habitant dans cette chambre, alors que, durant cette minute passagère, il n'est, au milieu de tant de choses mystérieuses, qu'un petit passereau né dans les bois d'alentour?... Rien, il ne sait rien!... Et comment, ne sachant rien ainsi, pourrait-il être choisi comme confident, conseiller, ou pour arranger les difficultés et les peines des membres de la famille!..... Est-ce que tu me comprends, Michel?

Michel avait cessé de sourire, Michel avait sa tête haute, Michel tenait ses yeux baissés :

— Monsieur, disait toute sa petite personne, depuis ses dix doigts qui s'étreignaient jusqu'aux plis transversaux qui barraient son front bas en forme de trapèze, j'ai dit ce matin à Monsieur tout ce que mon cœur me commandait de lui dire; je ne ferai pas d'une seule goutte de plus, déborder le vase précieux de la discrétion que je dois à mon maître...

Et moi, m'emparant de ma tasse, par contenance, pour cacher mon embarras, je me mis à avaler la fin de mon café, cherchant du bout de ma langue, dans le fond de la porce-

laine, un sucre que je savais bien n'y être plus depuis longtemps.

« ...Je crois, Michel, lui dis-je, qu'il serait vraiment très difficile d'obtenir un temps plus magnifique, plus radieux, que celui dont nous jouissons en ces journées!

Je me levai.

Mais je ne me doutais guère qu'avec ce mouvement pour quitter ma place à cette table, commençait l'après-midi que j'ai pu appeler depuis le plus extraordinaire, le plus inconcevable, le plus grand, le plus inoubliable après-midi de toute mon existence.

Il faisait une chaleur torride. L'air vibrait comme une vapeur portée à cent degrés.

Je restai un instant dans la cour, à boire quelques gorgées de cette liqueur brûlante, à laquelle s'épanouissait la belle fleur de mon imagination, rêve de mon secret transport; puis je montai dans ma chambre pour me pourvoir d'un livre. J'avais passé la veille avec mes Templiers une trop merveilleuse après-midi, pour n'avoir pas le désir de la revivre encore.

Mais, quand je me retrouvai devant la pile de ces poudreux ouvrages, il n'y avait plus dans mon cœur ni chaleur ni curiosité. La morne gravité de ces sujets historiques ne s'accordait absolument plus avec le taffetas rubis qui m'était apparu. Mon imagination réclamait aujourd'hui d'autres couleurs, et même, à vrai dire, elle était depuis un instant la proie d'une idée diabolique.

Près du monceau de livres en question, sur la table où mes affaires avaient été rangées par Michel, l'herbier peint en vert, qui me

servait à emporter, comme je l'ai dit, des fleurs, laissait passer timidement, par son couvercle entrebâillé, un coin de papier bleuâtre, vers lequel se dirigeait mes yeux tout rêveurs. Avec un plaisir extrême je lorgnais au pied de ces antiques travaux cette gracieuse tache de lumière, et doucement, tout doucement, je finis par tirer à moi le petit volume.

« Ne lisez pas le *Songe d'une nuit d'été!* car... »

A la première page pourtant il fut ouvert, et sur la première ligne se porta mon regard :

« — *Maintenant, belle Hippolite, notre*
« *heure nuptiale s'avance à grands pas. Quatre*
« *heureux jours vont amener une autre lune.*
« *Mais que l'ancienne me semble lente à décroî-*
« *tre! Elle retarde mes désirs comme une marâtre*
« *ou une douairière qui laisse sécher le revenu*
« *d'un jeune héritier.* »

Du coup, je ne doutais plus de la raison cachée pour laquelle ce M. de Mauvert m'avait voulu dissuader de goûter à ce fruit du bien et du mal, et empêcher qu'en ces pages je ne trouvasse avant l'heure, une trop vive réponse à ma situation dans son château, et, laissant là tous les Templiers et Hospitaliers du monde, le petit volume serré sur mon cœur, je descendis l'escalier quatre à quatre, et m'en fus au bord de mon étang me plonger loin des regards dans la lecture de ce chef-d'œuvre adorable.

*
* *

Tout le monde se rappelle le sujet du *Songe d'une nuit d'été.*

...Tandis que les couples d'amants se promènent dans un certain bois habité par des sylphes, s'aiment et se haïssent sous l'effet d'un suc d'herbe magique dont il suffit que leur paupière soit touchée pour changer leur amour, Obéron, jeune et beau roi du petit peuple, et Titania son épouse, reine des fées, ont entre eux une vive querelle au sujet d'un jeune favori qui est le fils du roi de l'Inde. Cette querelle met Obéron en telle fureur qu'il ordonne à Puck, l'agile petit génie de l'air, d'aller toucher avec la racine magique, pendant son sommeil, les paupières endormies de Titania qui devra de ce fait aimer éperdument à son réveil le premier être vivant sur qui se posera son regard.

Et Puck obéit.

Il vole à travers les airs, il arrive à travers les feuillages jusqu'à Titania dont la tête repose, et sur ses yeux fermés presse l'herbe surnaturelle qui a si souvent fait ses preuves.

L'esprit malicieux ne borne pas là d'ailleurs son ministère : Non loin de ce lieu, dans le même bois, où s'est réunie une troupe de grossiers acteurs qui sont venus s'exercer à leur comédie, il fixe son suffrage, pour achever sa mission, sur le plus lourdeau et le plus vaniteux de la bande, un stupide garçon du nom de Bottom, que pour la circonstance il métamorphose selon ses mérites, en lui plantant sur les épaules une tête d'âne.

« *O monstruosité ! ô prodige !* » s'écrie la compagnie terrorisée, en voyant à la place de la figure de ce garçon s'allonger tout d'un coup cette tête d'animal.

Mais l'imbécile, que le génie invisible a si bien su transformer, ne veut rien croire de l'événement qu'on lui crie, et, convaincu que ses amis ne veulent par ces clameurs que s'amuser à ses dépens, il se retire à l'écart et se met à marcher de long en large en chantonnant, afin de se rassurer lui-même. Naturellement, avec sa chanson, il réveille Titania, qui, en ouvrant les yeux, la charmante, s'écrie dans le ravissement :

— *Quel est l'ange qui m'éveille ainsi de mon lit de fleurs?*

Elle aperçoit Bottom et ses larges oreilles, tressaille, s'agenouille, lui tend les bras, l'attire à elle, embrasse ses joues velues, et, pendant qu'il fait entendre son braiement et réclame un picotin :

— *Viens*, lui dit-elle, *viens t'asseoir sur ce*

lit de mousse, pendant que je caresse tes joues délicieuses, que j'attache des roses aux poils luisants de ta tête, que je baise tes belles et amples oreilles, ô ma chère joie! Ainsi le chèvrefeuille parfumé s'enroule autour du tronc des arbres. Oh! que je t'aime!... Oh! que je suis folle de toi!

« ...Si vous lisez cette pièce, vous connaîtrez le chef-d'œuvre d'un grand poète; si vous ne la lisez pas, vous garderez la vision incomparable de l'immense désir étoilé des hommes... »

... Pendant plusieurs heures je lus, j'oubliai toute la terre, je vécus les phrases fragiles, délicieuses et folles de ce songe. Et cependant, réfléchissant à la leçon de cette intrigue, je ne pouvais supposer que Bottom fut le personnage dans lequel j'étais invité à reconnaître mon semblable...

Et tout d'un coup... oui... tout d'un coup, je me pris la tête à deux mains! Tout d'un coup, une grande lune brillante, des étoiles, des comètes, toute une beauté nocturne, avaient disparu de mon esprit; et ce qui se voyait à la place... Oh!...

D'un bond je me levai de ma mousse et me mis à marcher inquiètement dans l'allée... Quelle horrible punition!...

Ce qui se voyait à la place de cette beauté nocturne, dis-je, était une obscurité sans

lumière, une espèce de lugubre grand voile noir terni, sur lequel, imprimées devant mes yeux et ne voulant point disparaître, s'enlevaient, trop vivant dessin, les deux grandes oreilles d'âne de Bottom!

Plusieurs fois je fis le tour de l'étang, je multipliais les cent pas devant la vieille muraille, m'enfonçais dans le bosquet par les étroites allées, mais j'avais beau appeler toute cette agitation à mon aide, me jeter dans les bras des sapins, taper du pied et secouer mes propres oreilles, les autres tenaient bon toujours et rien n'y faisait!

Je finis par arriver à l'orée de la salle verte, là où se trouvait le petit oratoire. C'était bien l'occasion, s'il y avait une puissance divine, d'entrer lui exposer les faits et lui demander ma grâce!

Je gravis les marches, mais j'avais à peine poussé la porte, que je me rejetai en arrière en reconnaissant sur une des premières chaises, dans le haut, devant l'autel, le dos immobile d'un homme plongé dans la prière.

Je ne perdis pas une seconde à me poser des questions sur l'anomalie de cette rencontre si imprévue avec M. de Mauvert en personne, et me retirai aussitôt discrètement, quand lui-même se retourna, et me fit un grand signe, en se remettant debout et en m'appelant.

Je revins sur mes pas, et, m'approchant lui exprimai mon grand regret pour l'avoir ainsi troublé dans son oraison.

— Nullement, mon enfant, nullement... Vous ne m'avez nullement troublé... me dit-il, (Et je remarquai l'air radieux qu'il avait à cette minute)... Cela se rencontre au contraire à merveille... Il entrait justement dans ma pensée de vous envoyer chercher et de vous faire demander s'il vous serait agréable de me rejoindre ici même... Non que l'on ne puisse causer librement où que ce soit, mais ce petit sanctuaire vous a tellement plu, m'avez-vous dit, et l'on y est en effet si retiré et si tranquille, que j'ai pensé qu'aucun endroit ne serait mieux choisi pour vous dire ce que j'ai à vous dire... Je regarde comme le doigt de Dieu que vous y soyez venu de vous-même.

Pendant qu'il me parlait, je tenais toujours à la main sans y songer l'index entre les feuillets, mon petit livre, qui fut donc, alors que je l'oubliais de la sorte autant qu'on oublie à son doigt l'anneau de ses noces, l'objet dont il s'avisa.

— Quoi! fit-il, en désignant le petit volume, vous l'auriez déjà lu?

— Hélas! monsieur, lui répondis-je en baissant la tête.

—Ah!... Et vous aviez bien raison, monsieur, ajoutai-je aussitôt, car quelque chose est bel et bien parti de moi... *Le Songe d'une nuit d'été*, ce beau songe... ce n'est plus maintenant que deux grandes oreilles d'âne, les deux oreilles d'âne de Bottom, que j'ai gravées

dans l'esprit, qui me hantent et que je ne puis plus chasser! Je suis ensorcelé, monsieur!...

Et je devais avoir l'air bien malheureux, car il ne put s'empêcher de sourire.

— Vous aviez bien besoin, petit maladroit, d'aller chercher dans un livre une nuit plus belle que la splendide voûte étoilée que vous aviez dans l'esprit!... Vous croyiez donc que l'homme peut impunément attacher son regard à n'importe quel spectacle!

Il se moquait un peu, mais souriant avec une grande douceur.

— Allons! car il ne convient pas non plus d'exagérer la catastrophe, l'âne est un animal beaucoup plus fin qu'on ne pense, et puisque la nuit de ce songe devait tôt ou tard disparaître par votre faute, mieux vaut, en somme, qu'elle y ait été remplacée par ces grandes oreilles, qui ont malgré tout du style, et je dirais même quelque chose de magnifique, plutôt que par les courtes et plates oreilles humaines d'un simple Bottom!

— Et maintenant, ajouta-t-il, la main sur mon épaule, en cessant de sourire et me regardant avec une tendre expression, comme un père son fils, voulez-vous que nous effaçions à jamais cette offusquante image, que je vous rende votre belle nuit d'été, ou plutôt que je vous mette en possession du plus beau de vos jours?

Je lui répondis, non sans éprouver au

creux de la poitrine, un saisissement d'une espèce difficile à définir, que pour un aussi beau présent je lui aurais une reconnaissance éternelle.

— Avez-vous songé, me demanda-t-il, à notre conversation d'hier soir?

Je lui répondis que j'y avais songé toute la matinée.

— Et vous rappelez-vous que je vous ai promis de vous faire connaître une belle âme?

Je lui fis réponse que je m'en souvenais.

Alors, sans ajouter un seul mot, d'un geste il m'invita à prendre place sur une des vieilles chaises qui composaient le mobilier et, se retournant vers l'autel, mettant de nouveau sa figure dans ses mains, il se replongea dans sa prière.

Visiblement, il adressait à Dieu une requête ayant trait aux dernières paroles qu'il venait de prononcer; et moi, derrière lui assis, tout ému, j'avais sur lui mes yeux et ne les en pouvais détacher; je regardais la couronne d'ivoire de son crâne, qui dans la pénombre, sous le reflet des lierres, se colorait d'une teinte de jardin vert; je regardais sa longue noire jaquette qui s'effilait derrière lui comme celle d'un corbeau; et, à le voir ainsi le front dans les mains je pensais : « Il tient dans ses mains les songes dont m'a parlé le nain Michel, et tout à l'heure il va se retourner, et tout à l'heure ces songes vont se mettre à vole

au-dessus de nous... Oui, j'éprouvais un grand trouble, parce que dans cette chapelle, sur cette chaise, je me trouvais au moment de voir se régler pour moi l'événement le plus important de ma vie... Je pensais à la belle âme qui allait m'apparaître, et dont c'était certainement le chapeau, ce chapeau qui était là accroché à la chaise, tout près de moi. J'osais à peine respirer. Un instant, dans le silence, je crus entendre bourdonner une petite abeille, mais ce n'était pas une abeille, c'était le bruit de mon sang!

Cette station dura un long moment. Puis un frisson courut dans les feuilles; puis M. de Mauvert se retourna; et quand il se fut retourné, je ne le reconnus presque plus, tant son visage était changé.

Je voulus me lever, mais il me fit signe de ne bouger pas, et vint se mettre devant moi. Il avait les yeux à demi clos.

— Mon enfant, me dit-il, je ne vous cache pas que je vis en ce moment une minute qui m'émeut plus que toute autre dont je me souvienne... Presque autant que celle par laquelle je dus passer il y a quatre jours, quand je me suis trouvé subitement le dernier et le seul de ma famille.

Il prit un temps pour respirer, tandis que moi-même, suprêmement intimidé d'entendre ainsi sonner à l'horloge du monde cette heure impressionnante de ma jeune existence, je

me tenais à pleines mains à ma chaise, mes dix ongles enfoncés par en dessous, dans la paille.

— Vous voici donc devant moi, tel que je vous attendais, continua-t-il, d'une voix qui visiblement faisait effort pour se raffermir, instruit, généreux, passionné, plein de franchise et d'honnêteté, et avec cette figure de la jeunesse qui regarde devant elle la grâce de sa propre vie; en ayant l'air de se dire : « Comme c'est beau! Mais qu'est-ce donc qui m'est ainsi promis? » Ce qui vous est promis, mon enfant...

Ici je ne pus m'empêcher de baisser la tête.

— Mais d'abord, poursuivit-il, en s'asseyant devant moi et retourné de trois quarts, de façon qu'il pouvait me voir bien droit dans les yeux, laissez-moi vous poser une question... la plus grande question qui puisse être posée à un homme...

— Etes-vous pieux?

Je devins pourpre. Evidemment, la piété constituait en cette maison, la condition qu'on exigerait avant toute chose. Or si je répondais oui, j'allais faire un joli mensonge, et si je répondais non, tout était perdu!...

Hésitant, cherchant mes mots, je demeurai court et ne répondis rien!

Et nous restions l'un en face de l'autre, dans un silence qui me gênait horriblement.

— Vous ne l'êtes pas!..., dit-il, vous ne l'êtes pas!...

Et il s'arrêta longtemps lui aussi à réfléchir, pendant que je me disais : « Tout est consommé! »

— Pourquoi ne l'êtes-vous pas?

Et il s'empara de ma main, et il la pressa comme s'il ne perdait nullement tout espoir de me voir revenir vers de meilleures pratiques.

Alors, j'eus soudain un éclair. Subitement la réponse que je cherchais au milieu de la déroute de mes pensées jaillit sur mes lèvres.

— C'est seulement depuis ma philosophie! m'écriai-je, tout soulagé d'avoir pu enfin rejeter sur d'autres têtes que la mienne, la responsabilité de ma coupable imperfection...

Et c'était bien vrai en partie. Car lorsqu'on a commencé vers l'âge de dix-huit ans d'apprendre à raisonner, et que l'on est entré dans la connaissance réfléchie des magnifiques efforts faits par les grands maîtres de la pensée pour établir la dignité de la raison humaine, on éprouve ensuite quelque répugnance à considérer comme sérieux un état d'esprit qui va jusqu'à prêcher l'abolition et la mise au rancart de cette raison même.

Mais mon excellent hôte ne semblait nullement prendre au tragique ma déclaration d'écolier, et c'était toujours avec les mêmes yeux rayonnants de confiance qu'il me considérait.

— Eh bien, me dit-il, vous allez le redevenir...

Il me dit cela ainsi, de cette façon toute simple, toute tranquille : vous allez le redevenir...

— ...Dieu a guidé ici vos pas pour que vous le redeveniez. Et il le faut, vous entendez, il le faut! car, ajouta-t-il en élevant la voix avec force, j'ai sur vous les plus grandes vues!

— ...Oh! ne vous troublez pas!... Vous êtes actuellement, comme tant de jeunes gens quand ils arrivent à l'âge où le beau royaume de l'invisible ne leur semble plus digne de prévaloir sur ce qu'ils appellent leur expérience positive... Mais il n'est que de leur démontrer qu'ils se trompent... Et, pour vous, il n'y a qu'à vous regarder! Les philosophes n'ont point éteint en vous la vérité vivante... vous allez redevenir ce que la nature a voulu que vous soyez... Et alors vous serez cela même: un prince!... Ne voulez-vous pas être un prince?

Je lui répondis avec la plus grande modestie que je ne demandais pas mieux que de devenir ce qu'il disait.

— Car c'est un prince qu'il me faut! déclara-t-il alors, en se redressant encore de toute la fière hauteur de son buste... Un être beau, magnifique, lumineux, pur!... et vous serez tout cela quand vous serez pieux... Malheureusement on ne sait plus ce que c'est que la piété... Savez-vous seulement, mon enfant, ce que c'est que la piété?... Savez-vous ce que c'est que d'être pieux?

Je lui répondis que je pensais que méritait le nom de pieux celui qui s'acquittait en conscience des obligations de sa religion.

Mais avec énergie il secoua sa tête.

— Non! Vous pourriez vous acquitter cent fois des obligations que vous dites, et n'avoir pas l'ombre de piété.

— Alors, Monsieur, lui dis-je, exhumant une réminiscence de mes anciens classiques: être pieux n'est-ce pas se confier dans les dieux et les honorer avec l'espoir d'avoir leurs faveurs?

— Des mots que le ciel n'entend pas!

Quand, cette fois, me souvenant d'une parole que j'avais retenue autrefois, enfant, de la bouche d'un prédicateur venu prêcher dans notre petite ville, et me disant à part moi : « Voilà des mots comme il en faut pour se faire entendre des gens... »

— Monsieur, lui lançai-je, d'une voix de triomphe, la piété, c'est la clé d'or du Paradis...

— Ah! fit-il, cette fois nous y sommes! cette fois... nous touchons à la vérité!... Malheureusement, mon enfant, cette expression si gracieuse et si juste, n'est encore dans votre bouche qu'un terme simplement poétique... Je ne vous ai d'ailleurs posé cette question que pour la forme; car si vous saviez ce que c'est que la piété, ce ne sont pas des anges armés de pioches et penchés sur des friches

que l'on verrait dans votre regard, mais de beaux anges musiciens jouant de la harpe céleste dans des chambres tapissées de roses... Oui!... Quand vous aurez compris ce que c'est que la piété, et ce qui se cache en elle, — et vous allez le comprendre, car vous êtes voué à comprendre...—il vous semblera qu'une main de géant s'est emparée de votre être et l'a transporté à la source de la lumière, là où notre soleil n'est plus lui-même qu'un charbon brûlé.

Il laissait voir un certain sourire, il montrait une expression de tendre bonté qui m'aidaient à retrouver mes esprits; cependant que la délicieuse robe cramoisie, ranimée par cet espoir qui m'était rendu, reparaissait peu à peu dans les fonds de ma pensée, et se mettait à tourner, à tourner, parmi les verdures, comme une robe de bal pendant le bal...

— Dès que votre intelligence aura entrevu le secret de cet art surhumain, vous tomberez à genoux! Et si, après cela, quand vous serez dûment convaincu, Dieu veut me faire la grâce que vous répondiez oui à ce que j'ai à vous demander, oh! quelle joie alors, quelle joie, mon enfant, débordera de mon cœur!

— ...L'homme vit aujourd'hui dans un étrange état. Il ne sent plus le lien avec sa cause. Il est comme un enfant nouveau-né qui aurait perdu l'instinct de la direction du sein maternel... Il ne sait plus ce que c'est que la piété... Malheureux, perdu de misère,

alourdi sous des jougs, défiguré par des efforts, il dit : « la piété? à quoi bon! Quel service Dieu peut-il rendre à l'homme?... « Après la mort », prétendez-vous? Nous verrons bien!... Mais, dans l'instant, maintenant, aujourd'hui, que fait-il pour alléger sa peine?... Rien! La piété n'est donc qu'un vain mot, fait pour tromper les faibles, qu'un aliment de misère pour empêcher de mourir tout à fait la pauvre espérance, qu'une planche de fortune jetée sur l'abîme d'une nature qui ne nous entend pas!... Piété? Sommeil de l'intelligence, abdication du caractère! Et voilà!... Ah! s'il se connaissait davantage, s'il savait quel est le grand secret de l'évasion de son mal, et comment il est, en réalité, sous ses fausses chaînes, un être appelé à se transformer à l'infini, il comprendrait quel rôle joue la piété par rapport à cette puissance de son âme!...

Il parlait d'une voix chaude, profonde, toujours un peu tourné vers moi, son bras appuyé au dossier de sa chaise, une main abritant ses yeux.

De temps en temps il laissait glisser cette main, et son regard paillé de noir plongeait dans mon regard, comme pour suivre au fond de mes prunelles les progrès de l'intérêt que je portais à ses paroles.

— Il y a quelque temps, poursuivit-il, m'est tombé entre les mains l'illustration coloriée du plus dramatique des faits divers : le sauvetage

d'une troupe de mineurs restés pendant des jours abîmés sous un éboulement. Ces hommes étaient représentés au moment où on les sortaient de la fosse, hâves, épuisés, squelettiques; et il y avait écrit dessous ces mots : « les emmurés vivants ».

Les emmurés vivants! expression bien tragique, n'est-ce pas! Mais combien plus tragique encore, quand on songe au nombre incalculable de tous ces malheureux auxquels elle s'applique surtout, à tous ceux-là qui sont enfouis dans les galeries encore plus souterraines de la chair et du sang... ensevelis tout vivants dans l'air confiné et empuanti de leur vieille conscience... qui sont là secouant la tête quand on leur parle de leur délivrance, et demandant s'il existe dans la vie une porte de sortie qui ne soit pas la mort! Combien plus déplorable leur sort, à ces emmurés de la chair... qui n'auraient, eux, pour s'évader de leur géhenne, qu'une clé à saisir sur leur poitrine, cette petite clé d'or magique dont vous parliez tout à l'heure, et qui s'appelle... Savez-vous comment, mon enfant?... savez-vous comment s'appelle cette clé d'or?

— Non monsieur, lui répondis-je, surpris de l'expression illuminée qu'il me montrait à cette minute.

— La Prière! dit-il, comme s'il prononçait le non de quelque chose dont personne n'avait jamais ouï parler.

— Ah! cela vous étonne! Et bien, moi je vous dis que la prière est la première de toutes les fonctions de l'homme... Que ni les empires, ni l'argent, ni aucune démonstration de puissance, ni les guerres, ni les intérêts des familles, ni les intérêts des nations, que rien de tout cela ne pèse un iota dans la balance, vous entendez? à côté de la grande question qui se pose pour chacun de nous : Que penses-tu de la prière,... que fais-tu dans ta vie de la prière?

— Ah! vous croyez encore que j'exagère!... Depuis le temps, n'est-ce pas, qu'il y a des hommes qui se mettent à genoux et qui se relèvent les mêmes!... On interroge la création pour savoir s'il existe bien vraiment parmi les phénomènes de la nature, quelque apparence justifiant cette croyance en la réussite de cette élévation vers Dieu, et l'on se dit : « Peuh! l'Univers ne nous apprend rien de tout cela!... La nature est muette!... le Seigneur ne répond pas!... » Ah! ah! le Seigneur ne répond pas!... En êtes-vous bien sûrs!... Et si ce silence du Seigneur n'était qu'un aspect tragique de notre propre surdité?... Connaissez-vous l'histoire du petit enfant de la montagne, dont parle Nathaniel Hawthorne?

— Non, monsieur, lui répondis-je, pensant que décidément ce ne serait pas une petite affaire que de ne pas être de la première piété dans cette famille!

« ...C'était dans un petit village perdu de la montagne, perdu au pied d'un immense rocher qui le dominait de sa masse granitique, et dans lequel avait été sculptée par la nature une gigantesque figure humaine... Cette figure régnait sur toute la contrée, imposante non seulement par ses dimensions colossales, mais par son expression royale et grandiose. Au-dessous d'elle, l'imperceptible amas des maisons ne paraissait rien de plus qu'un infime petit nid d'écouffle ou d'émerillon. Mais voici ce que sous ces toitures humaines on se plaisait à dire.

On disait qu'un jour, un homme d'une bonté merveilleuse, et ressemblant trait pour trait à la figure de la montagne, viendrait dans l'humble hameau exercer sa vertu et y répandre d'inoubliables bienfaits.

C'était là ce qu'on disait le soir aux veillées, ou quand les jeunes enfants s'attiraient le rappel d'une instruction utile, ou quand les anciennes gens se faisaient besoin d'un beau souvenir, ou quand les pauvres malades réclamaient le cordial de l'espérance.

Or, un certain petit garçon qui comme tout le monde avait appris la miraculeuse prédiction, en avait reçu dans son cœur une impression si vive, qu'il ne cessait d'y réfléchir et de tenir ses yeux levés vers la grande figure immobile. Souvent il se mettait sur le pas de sa porte, son petit doigt dans le coin de sa bouche, et regardait là-haut cet

immense géant, qui ressemblait si peu aux petits hommes qui se mouvaient au-dessous de lui. A chaque instant, s'arrêtant au milieu de ses jeux, il laissait sa petite âme s'envoler vers le mystère de la belle promesse : quels seraient ces bienfaits incomparables... quels trésors s'écouleraient des mains de ce héros magnifique? Et de plus en plus il chérissait la grande figure de pierre; en même temps que, sans en avoir conscience, il lui ressemblait graduellement.

Et cela dura nombre d'années, le nombre d'années qu'il fallut pour qu'il atteignît l'âge d'homme... Jusqu'à un certain jour qu'il s'en allait par la place du village, et que ses amis et voisins, levant leurs yeux, eurent une émotion indicible, en se rendant compte que celui dont l'antique tradition prédisait la venue était au milieu d'eux.

— Eh bien!... me demanda-t-il, quand il eut fini, tandis que sa voix laissait percer un tremblement, et que son regard cherchait dans mes deux yeux, alternativement, dans l'un et puis dans l'autre, l'indice des pensées que ce récit avait bien pu soulever dans mon cœur. Eh bien!... saisissez-vous le sens de cette instruction sublime?

— Non, vous ne comprenez pas encore!

Et, faisant demi-tour, il se dirigea vers le haut de la chapelle, me laissant là tout songeur chercher dans mes réflexions quel lien pou-

vait bien unir cette curieuse histoire avec le grand sujet pour lequel nous étions en conversation.

Quand il revint, portant entre ses mains un cadre qu'il était allé décrocher contre la muraille, et dans lequel je reconnus, tandis qu'il l'élevait à mon regard dans un rayon du jour, la vieille gravure entraperçue la veille en son obscur renfoncement, près de l'autel.

Je m'étais mis debout, et regardais avec attention ce qu'il me faisait voir de la sorte, ne sachant à quoi il en voulait venir et quelle était la pensée qui le guidait.

Le sujet représenté n'avait rien de commun avec aucun des épisodes que j'avais cru deviner le jour d'avant.

Ce n'était ni un saint Georges, ni un saint Martin, ni quoi que ce soit de semblable, mais, à ma grande surprise, un personnage dénué de toute identité religieuse, un simple chevalier du temps de la Renaissance, qui, sans accomplir d'action mémorable, passait son chemin sur son tranquille coursier dans un lieu solitaire de campagne. Ce décor de nature seul présentait un caractère étrange; surtout si l'on remarquait derrière le cavalier deux grimaçants personnages, deux vraies figures de cauchemar, qui semblaient s'attacher à ses pas et tenter de lui faire escorte.

— Cette composition, me dit-il, est une des plus grandes œuvres de l'humanité. Elle

contient sous l'enveloppe de sa géniale exécution, le secret du plus grand ressort de la vie, l'explication de ce que vous ne comprenez pas encore... et nulle part vous ne trouverez plus haute leçon qu'en la contemplation de cette scène.

Je regardai avec plus d'attention encore la vieille gravure qu'il me montrait ainsi, et, dans l'exergue inférieure, tout au travers des jaunissures causées par l'humidité, je parvins à déchiffrer ces mots : « Le Chevalier et la Mort », par Albert Dürer.

Je connaissais de longue date en sa réputation cette œuvre célèbre, mais c'était la première fois que je l'avais devant les yeux.

— Deux monstres, me dit-il, sont venus se poster en ce carrefour désert, poussés par le dessein d'abattre leurs griffes redoutables sur l'homme qui leur a échappé plus de mille fois, et qui doit passer ici dans un instant... deux personnages fabuleux, apocalyptiques et épouvantables, l'un ce vieillard aux longs cheveux gras, à la barbe sordide, à la couronne enlacée de vipères, qui brandit du haut de sa poussive haridelle une clepsydre comminatoire; et l'autre, cette mâle bête aux longues oreilles d'âne porcien, qui a ramassé sur son facies toutes les horreurs et toutes les hideurs du mal! L'un est la Mort, le prince des Terreurs, l'autre est Belzébuth, le mensonge et le père du mensonge.

Ces deux rôdeurs de profession sont venus en ce lieu concerter leur guet-apens.

— Mes vipères sifflent, ma vermine me ronge, a dit la Mort... Je me sens vraiment hideux et en pleine forme pour vaincre... Tu as raison Belzébuth, d'avoir choisi ce paysage!

— Achève le tableau, dit Belzébuth, en répandant parmi ces pierres deux ou trois têtes de morts. Il n'est rien pour produire chez les humains la tentation de la peur, comme la vue soudaine de leurs propres ossements.

— Voilà! fait la Mort.

— Chut! dit Belzébuth, j'entends le pas de son cheval!

Les deux phantasmes se terrent. Silence dans le chemin.

C'est un chemin lugubre. La nature y a été ébréchée, fendue, mise en pièces par des cataclysmes. Des tremblements de terre ont désarticulé les montagnes, déformé les rocs; des déluges, des tempêtes ont hâché les sentiers, mis à nu les pierres et les racines. Des arbres qui couronnaient les hauteurs, il ne reste que quelques troncs ravagés et mutilés... Cette nature, physionomie des tourments de la terre, symbolise le champ de bataille, la lutte entre les irréconciliables, le drame entre le visible et l'invisible, l'étreinte pour la vie et la mort entre les ténèbres et l'ange. Elle est le champ intérieur de l'homme, le chemin par où il doit passer pour parvenir à la lumière. Il

n'est pas d'existence qui ne lui ressemble; pas une qui ne laisse voir sur la crête de ses sommets, ces mêmes pauvres arbres tronçonnés et sanglants.

— Vous n'avez jamais fait votre examen de conscience, mon enfant; jamais, par un de ces soirs où l'esprit se sent plus audacieux dans la solitude, vous n'êtes descendu dans les défilés de cette âpre et tortueuse carrière qu'est le monde de nos souvenirs?... Vous ne vous êtes pas assis une heure ici, une heure là, au milieu de cet édifiant paysage? Je parle d'un examen de conscience qui, d'un rayon incorruptible, va chercher la vérité des motifs entre les racines les plus enchevêtrées des actions les plus confuses?... Si vous l'aviez fait, vous auriez du fond de vous-même rapporté la même vision de nature meurtrie, de rochers foudroyés, d'arbres blessés, et vous y auriez reconnu ces mêmes rocs ravinés et disjoints qui bordent le sentier représenté sur cette page.

... Ce coteau lacéré est également le reflet du cruel monde intérieur que le chevalier vient de traverser en lui-même, et dans les anfractuosités duquel se sont tapis, pour le surprendre les deux plus grands ennemis et assassins de toute chair : le vertige de la volupté et la crainte de la mort.

... Le chevalier apparaît, casqué, lacé dans sa cuirasse, la lance sur l'épaule, à cheval.

Ce n'est pas un jouvenceau, c'est un homme d'âge mûr, qui porte sur ses os durcis la trace de ses combats. Son armure est de Milan. Il remonte des bas-fonds de sa vie, son âme médite. Il passe droit son chemin.

— Arrête! lui crie l'immonde, en déployant à ses yeux toutes ses blandices... Arrête! Je suis en travers de ta route le monstre de ta propre chair, tu ne passeras pas l'obstacle de ma crête dorsale étendue devant tes pas...

En bas d'où il est parti, le chevalier a renié les idoles; les idoles, c'est-à-dire toutes les choses craintes ou aimées, et d'abord la première en date de toutes : lui-même. Ayant sondé la misère des hommes et la sienne, il a voulu sortir de cette misère, il a voulu se délivrer de ses craintes, de ses passions, de ses puériles souffrances; il a voulu traverser cette douleur, sortir de la mine profonde, entrer dans le royaume de la joie.

... « Si tu le veux ainsi, lui a dit Isaïe, ne cherche pas à combattre avec les forces de ton épée... laisse ton épée; mais « contemple... « contemple seulement la délivrance que l'Eternel t'accorde ». Il y a dans le regard de la contemplation un grand secret qui est la vertu de la toute-puissance!

Le chevalier a entendu la parole et poussé son cheval qui se cabre dans le chemin de l'expiation où marchent tous ceux que Dieu rachète.

Redoutable chemin, plongé dans les ténè-

bres des plus basses nuées, hérissé des terribles pierres de l'angoisse et du doute, hanté par les bêtes les plus immondes, les abominations, les terreurs, les trahisons, les haines. Des rochers effroyables essayent d'écraser l'homme et le cheval; des bas-fonds de cendre, des marais pestilentiels s'ouvrent sous leurs pas pour les engloutir. Véritable sentier de Trophronius, où ceux qui y entraient ne riaient plus de toute leur vie!

« Va... va », lui criait Isaïe, « et contemple... contemple! « *les yeux de ceux qui voient ne seront plus bouchés... Le cœur des hommes légers sera intelligent pour comprendre* ». Va!...

Et il allait.

Et quand, du sein du gouffre, les démons se ruaient à sa gorge, en criant, comme dans Ezéchiel : « En pièces, en pièces, en pièces! », lui, jeté à terre, saignant comme un gladiateur blessé, ne connaissait d'autre combat que de fixer ses yeux sur sa vision profonde.

— O pauvre chevalier, terrassé si cruellement, que regardes-tu ainsi sous le vol des vautours?... Est-ce ton lointain village... ou ton amère destin et ta triste défaite?

— Je ne suis pas défait, je suis victorieux... Je regarde mon âme qui devient de plus en plus brillante et je commence à distinguer la porte de la Cité où elle entre.

Et redressé sur ses pieds, essuyant son visage, il se remettait en selle, et repartait dans son chemin.

Et le voici maintenant qui a engendré l'œuvre de sa délivrance, et qui passe, ferme comme celui qui a vu *l'Invisible.* Un immense oubli recouvre comme un tombeau tout ce qui l'a fait souffrir; il est rendu au confluent de cette heure, où l'homme sous le balancier de l'Eternel peut-être dit : un jour qui s'avance et une nuit qui se retire.

— Tremble! lui crie le vieillard sordide, en lui portant devant les yeux la raison magistrale de sa clepsydre, tremble, perds tout espoir de chevaucher au delà de ces ultimes confins!

La réponse du chevalier, nous la voyons au-dessus de son casque, dans les nuages, par une brèche de la montagne : des murs, une forteresse, le rempart du salut, les tours de l'âme délivrée, la cité de Dieu.

C'est là qu'est sa pensée... c'est là que le sentier mène.

— Il y a au travers de cet acier, glapit l'affreuse Mort, la splendeur d'un rayon de cœur humain qui m'éblouit! Je ne vois plus ce que je fais. A l'aide, Belzébuth!

Mais Belzébuth ne répond. Aux cris de joie des tentations a succédé un vent glacé qui rebrousse sa triste velure et le roi de l'imaginaire laisse béer son groin déconfit.

— Jette-lui ton manteau sur la tête! lui siffle la Mort. Investis ses sens et sa conscience!

Mais Belzébuth ne répond. Son regard est

dilaté par la révélation des forces secrètes de l'homme, surprise si ébranlante qu'elle a faussé son mécanisme oculaire, et produit une loucherie, qui fait que son royaume des ténèbres, c'est maintenant contre la face interne de son museau qu'il le voit!

Tout ce qui cause la crainte, tout ce qui détruit la grandeur, tout ce qui est l'ennemi de la vie, vient d'être rejeté en sa présence dans le domaine de l'imposture; et, stupide, il regarde cet écuyer de Dieu qui, réveillé de ses illusions, parvenu au plan de vérité où tous les adversaires n'ont plus ni nom ni substance, passe et s'éloigne, la visière levée, l'espadon à la ceinture, dans l'équilibre parfait de son impeccable tenue en selle.

— Je me sens, dit-il, un esprit de laveuse de vaisselle!...

Et les deux sacripants demeurés seuls remâchent leur déconvenue.

Ce qui leur arrive est inconcevable!

— C'est qu'il est une chose, mon enfant, qu'ils ne savaient pas, « *que la nature entière, comme l'a dit l'apôtre, attend la révélation des fils de Dieu.* » La nature, qui n'est que la vision de l'homme, rêve changeant avec l'homme, détruit avec le vieil homme, renouvelé avec l'homme pardonné et nouveau; tellement que ces hideuses figures, pour celui-là qui s'en revient rassasié de son péché, et moulé dans son armure comme dans l'eau de sa propre purification, ne sont plus dans le

chemin, là où elles croyaient le surprendre, que les formes périmées du vieil univers!

Il s'arrêta. Un enthousiasme semblait le soulever de terre.

— Mais alors, monsieur, m'écriai-je, ces sacripants, ces monstres, il ne les voit pas votre chevalier!

— Non, mon enfant, il ne les voit pas, il ne les voit plus!... et c'est là le salut de Dieu... Ils sont venus trop tard!

— Mais que voit-il alors, de ce regard fixe et perçant qu'il dirige droit devant lui?

— Ce qu'il voit, répondit ce vieux fils des Templiers, ce qu'il voit, est l'épanouissement de la vision qui ne fut au départ qu'une tremblante ébauche, et qui, à force d'être contemplée, est devenu la glorieuse cité de marbre où il mettra bientôt pied à terre, en enlevant son casque!

Il se tut. Nous étions aussi émus l'un que l'autre. Le chevalier n'était plus pour moi un héros imaginaire, mais un homme véritable.

Et, à mon tour, je le pressai de questions : Comment l'exploit de ce chevalier était-il chose possible! Quel moyen suprême avait-il employé pour distancer ces deux monstres? Quel secours lui avait permis de passer près d'eux sans frémir, et de ne pas même en refléter l'image dans ses yeux humains?

— Il a prié... me répondit-il.

— Mais est-ce chose possible, même à la prière, que de ne pas sentir la mort quand elle se présente?

— La mort qui n'est pas vue, mon fils, n'est pas la mort.

— Mais justement, ne pas voir celle qui se fait si voyante quand elle vous emporte en ses bras horrifiants me paraît chose refusée à l'homme!

— La vérité éternelle a été sous son front plus forte que toutes les insinuations de la forme perfide.

— Quelle vérité éternelle? Où l'a-t-il trouvée cette vérité?

— Il a prié...

— Mais quelle est donc alors cette prière, ce *Pater* plus puissant que le *Pater*, cette incantation, cette formule magique!

— Il a fait ce qu'a fait le petit héros de Nathaniel Hawthorne.

— Mais alors qu'a-t-il fait, le petit héros de Nathaniel Hawthorne?

— Il a prié.

— Il a prié! mais vous m'avez dit seulement, monsieur, qu'il avait regardé pendant toute son enfance la figure de la montagne? En quoi a-t-il prié, faisant cela?

— C'est la même chose : prier c'est contempler, et contempler, c'est devenir.

— Contempler c'est devenir!... Et ainsi ce chevalier est devenu?... Il était de la boue... Il est devenu du soleil?

— Exactement... Prier, c'est entrer dans un autre univers!

— Mais c'est impossible, entrer dans un autre univers!... Ou autrement, qui ne demanderait mieux que d'être pieux, si être pieux, c'était contempler, comme vous dites, ce qui est noble et magnifique, avec l'assurance de le devenir soi-même!

— « *Que tout ce qui est beau, que tout ce qui est sain, que tout ce qui est pur, occupe uniquement votre pensée, et vous serez transformé en la même image de gloire en gloire* », c'est le grand saint Paul qui a prononcé cette parole.

— Mais ces transformations de gloire en gloire, ce ne sont pas choses croyables! Cela nous ramène aux métamorphoses de la fable!

— Cela nous ramène aux merveilles de la vérité... « *Recherchez l'Eternel et sa force — cherchez continuellement sa face : Regardez vers Lui, et soyez sauvés.* » et « *Si ton œil est sain, tout ton corps sera dans la lumière.* »

— Mais, monsieur!... monsieur, ce ne sont là que des textes!

— Des textes qui tous se corroborent!... Et l'Histoire de l'enfant de la montagne?

— Mais cette histoire monsieur n'est qu'une légende!

— Et ce qu'a fait mon chevalier?

— Hélas! monsieur, hélas, votre chevalier!... Veuillez me pardonner... Je voudrais si peu vous causer une peine!... Oh! non, certes!...

Mais votre chevalier, monsieur, votre chevalier, n'est qu'un conte!... le poème touchant et qui m'a bien ému, allez, de votre esprit et de votre cœur!... Mais la réalité, monsieur, la réalité vivante, c'est tout de même autre chose!... La réalité de la terre ne nous parle pas de la sorte... en réalité, monsieur, la réalité...?

— La Réalité! fit-il, et bien... quoi? la Réalité?... Que croyez-vous donc m'opposer avec ce mot insensé!

Et sa voix, tragiquement, tremblait et s'étranglait.

Je levai les yeux : Il y avait deux grosses larmes qui coulaient le long de ses joues.

Le pauvre vieil homme! Ce qu'il devait y avoir dans sa vie!

Qu'avais-je dit! J'étais bouleversé, et cela devait se voir, car il m'attrapa le poignet en me disant :

— Vous me comblez de joie! Dieu me comble de sa grâce!... Votre question est celle que j'attends depuis des années!... Ah! la réalité!... Venez donc! Venez vite! venez avec moi! Venez voir ce que la prière peut arriver à faire de quelqu'un!

Je me dis : « C'est une sainte! » pendant qu'il m'entraînait hors de l'oratoire, et que cette sortie était si prompte que, lorsque nous passâmes la porte, un petit passereau qui piquait la graine sur les marches eut tout juste le temps de s'envoler.

Notre traversée du jardin fut une course vertigineuse. Nous franchîmes l'étang, nous pliâmes des arbustes, nous bousculâmes des arbres. Arrivés au château, nous enfilâmes une porte qui s'ouvrait dans la muraille, puis, quatre à quatre, l'un près de l'autre, lui me tenant toujours, nous gravîmes les escaliers d'une tour, qui était, celle-là, la plus haute du manoir. Nous montâmes quatre étages. J'avais l'impression que là-haut un Sésame allait s'ouvrir. Mon cœur battait contre ma poitrine avec une étrange violence.

Nous nous arrêtâmes sur un palier. Il y avait là une porte. Nous soufflions l'un et l'autre bruyamment.

Je me disais : comme il tient à ma conversion!...

Mais quel drame se cache sous le voile de toutes ces paroles!.. Et déjà se révélait à ma vue une immense auréole, semblable à une grande lune d'or dans les fonds obscurs de la chambre qui allait s'ouvrir.

Il me fit entrer.

Je fis quelques pas.

C'était une chambre tapissée de vieux livres, une manière d'austère cellule, avec une grande fenêtre qui la rendait très claire, et une table au milieu couverte de parchemins et de papiers.

La jeune fille n'était pas encore là. Il n'y avait encore personne.

Je n'osais faire un mouvement, assis sur un vieux canapé où mon hôte m'avait fait prendre place, pendant que lui-même, à l'autre bout de la pièce, accroupi devant un antique bahut, y cherchait et furetait, les bras et la tête enfouis jusqu'aux épaules.

Cela dura une grande minute; après quoi il se releva, au milieu d'un nuage de poussière, en tenant serré contre sa poitrine, de ce mouvement tout étroit que l'affection seule la plus tendre peut avoir, un cadre dont je ne voyais que l'envers, mais qui était certainement un portrait.

Et il resta là encore un long moment, les mains croisées sur son précieux objet, me regardant d'entre les traces non encore sèches de ses larmes, avec une expression qui était celle d'un étrange bonheur.

— Voilà! me dit-il enfin, d'un ton qui me fit toucher aussitôt le moment arrivé de la suprême confidence, voilà... regardez, mon enfant, regardez du plus profond de vos yeux et de votre âme!

Et il me vint mettre sur les genoux ce qu'il tenait si fort.

— Qu'est-ce que c'est que cela?

Je regardai.

Ce n'était pas un portrait.

Mais c'était, sous le verre qui le protégeait, isolé et fixé sur un fond de papier vélin d'Angleterre, un fragment ou motif de dentelle du plus fin travail, présentant en son contour allongé la forme d'une espèce de cœur.

Je me plongeai dans la muette contemplation de cet ouvrage, digne de l'art d'une main de fée.

— Monsieur, lui dis-je, au bout d'un instant, cette dentelle est un chef-d'œuvre!

— Je pense bien! fit-il, comme si le mot chef-d'œuvre eût été ici le moindre qui pût être prononcé.

— La personne qui s'est acquittée de l'exécution de ce point merveilleux, monsieur, était certainement une grande artiste!... On jurerait même voir un morceau de la robe de Marie de Bourgogne dans le fameux tableau du peintre Quentin Metsys à Liége?

— Vraiment! mon enfant, vraiment! eut-il pour réponse, comme si ma réflexion le surprenait étrangement, eh bien, voulez-vous regarder avec encore plus d'attention ce que je viens de vous mettre entre les mains — non plus avec les yeux de votre charmante imagina-

tion, mais avec ceux qui ne sont pas moins bons, je suppose, de vos vingt années?

Je repris mon examen avec le surcroît d'application qu'il me demandait, et ne fus pas peu surpris au bout d'un instant, de découvrir ce qui était la simple vérité de cette énigme.

Il est arrivé à tout le monde en hiver, de pousser du pied dans une allée de jardin, de ces feuilles mortes dépouillées de leur vert parenchyme, dont il ne reste plus sur toute leur surface que le réseau infiniment délicat des fibrilles qui compartimentaient leur substance. Rien de plus fin, de plus arachnéen, que ces gracieuses petites pensées des jardins, qui s'en vont, poussées par les vents et déchiquetées par les pluies, vers l'ultime évanouissement de ce qui fut leur forme première.

C'était une de ces feuilles. Mais à la vérité si ouvragée, si miraculeusement faite au fuseau, que la méprise que je venais de commettre était fort explicable.

Ce qui méritait davantage l'étonnement, c'était que l'on me l'eût mise dans les mains de cette manière passionnée, et comme se rattachant, de par son existence sous ce verre, à la question qui nous avait fait escalader avec une si grande fièvre les escaliers de cette tour.

— Ce que je prenais tout à l'heure pour

une dentelle, monsieur, est, d'après ce que je crois voir maintenant, une feuille d'arbre...?

— Une feuille d'arbre... c'est cela même! approuva-t-il, en apportant à son expression la plus grande chaleur : une feuille ayant l'aspect d'un de ces merveilleux petits points de France ou de Venise, qui nous sont fournis par nos bois à la fin de la saison d'automne, mais qui se présente en réalité ici sous sa forme constante, car elle est, telle que vous pouvez l'observer en cet état, la génération adulte et normale d'un arbre qui ne croît qu'aux pays de l'équateur. Mais peu importe ce détail... Ce n'est pas une dentelle, c'est une feuille : voilà ce qu'il fallait décider. Cependant ce n'est rien encore d'avoir dit: « c'est une feuille », car c'est maintenant seulement que la question va s'élever, maintenant qu'elle va atteindre, au-dessus des points de vue ordinaires, toute son ampleur et tout son épanouissement... Mon enfant, regardez bien, que voyez-vous encore?

Déjà tout étonné de le voir s'échauffer sur une question aussi éloignée de notre pieuse affaire, je ne le fus pas moins de l'entendre me demander de réitérer mon investigation, quand manifestement, sur le champ du vélin, cette feuille était l'unique objet que l'œil put saisir.

— Mais, je ne vois rien, monsieur, lui déclarai-je, après avoir exercé toute ma bonne volonté.

— Comment! vous ne voyez rien!
— Il n'y a rien à voir!... Rien de plus dans tous les cas que cette feuille elle-même!
— Comment! il n'y a rien de plus à voir! Parce que vous ne savez pas regarder... Et que faites-vous donc de vos jeunes yeux de lynx?

Je me penchai encore, j'exposai le cadre à tous les rayons de la lumière, je cherchai toutes les expositions les plus favorables : peines perdues!

— Mais que faites-vous donc! clamait-il, est-il possible que ce que je vous demande de découvrir, soit pour vous à ce point invisible... et que vous me répondiez : « il n'y a rien », quand il y a là tout un monde!

Et, le plus fort, était qu'il semblait nager dans la félicité, transporté de la plus pure et vive joie, que j'eusse ainsi un voile qui me cachât ce « tout un monde »!

— Et dire, s'écria-t-il, que si vous saviez mieux regarder, vous verriez jusque dans l'âme du Chevalier!... Oui, jusque dans les raisons fondamentales qui en la nuit de son chemin ont rendu possible sa transformation héroïque!...

Il attendit encore un instant, comme s'il m'accordait la faveur d'un dernier délai. Puis, voyant que décidément les taies de mon œil m'infligeait une incurable cécité :

— Eh bien! mon enfant, prononça-t-il, d'un ton de voix qui laissait éclater toute une allé-

gresse... puisque vos yeux vous refusent à ce point le service que vous leur demandez, laissez-moi vous parler moi-même et écoutez ce que j'ai à vous dire.

Il se recula jusqu'à son vieux bahut, redressa encore une fois sa haute taille et ferma les yeux un instant, comme un homme qui rappelle à lui toutes les pensées de son esprit.

De mon côté, accoudé sur le cadre, les mâchoires entre mes poings, sans perdre de vue un instant la raison pour laquelle il désirait si fort me voir devenir un homme pieux, mais intrigué au plus haut degré par ces étranges préliminaires, j'attendais, dans l'émotion et une brûlure de curiosité, ce qui allait sortir de ses lèvres.

— Nous allons, mon enfant, commença-t-il, accomplir un grand voyage. Nous allons, par la pensée, nous transporter sous le ciel tropical, dans une région située au sud de ce vaste pays qu'on a appelé d'un terme qui laisse tant espérer, *le Nouveau Monde...*

« C'est la nuit. Une nuit pure, resplendissante, nuit belle comme le jour, belle comme la perfection de l'éternel jour. La lune éclaire à blancheur les savanes et les arborescences. De voluptueuses vapeurs montent du sein des feuillages. De la fleur des magnolias s'exhalent les plus chauds parfums.

Il y a là tout un bois de cet arbre à la feuille dentelée dont l'une d'elles est en ce moment posée sur vos genoux.

Tout dort, tout est silence, c'est le Songe d'une nuit d'été. »

« Puis, sur les ondes de cette pâmoison, dans les rayons du diamant qui réside on ne sait où, car il y a quelque part un diamant qui éclaire, un mouvement léger, rapide, quelque chose qui monte, qui descend, qui danse, qui valse : c'est un papillon... Du fond du songe il arrive, dans un ballottement léger où il semble secouer et animer des fleurs... Un prince de l'air... Ses deux ailes de vol étalent les plus beaux dessins, ses écailles les pensées les plus antiques, ses poudres les arabesques les plus éternelles... Des boucles de cheveux d'or émaillent les franges de son velours... Sur lui débordent les plus merveilleux signes, étoiles scintillantes de promesses, frissons d'eau sous des feuillages, îles de nacre sur des océans d'or, célestes paysages roses, montagnes à la cime de neige, grands yeux d'azur... Il va, vient, voltige, fait plusieurs fois le tour du bois à la feuille si étrange, et tout d'un coup, arrêtant son vol, se pose sur l'une d'elles et s'y fixe immobile, sans plus reprendre son essor.»

... Combien de temps,au delà de cette nuit originelle, ce papillon, je veux dire lui ou son espèce, demeura-t-il attaché à cette douce amante, avant que se produisît l'admirable

grande chose devant laquelle toute l'humanité devrait être à genoux considérant et comprenant? Personne ne peut le savoir. Mais ce qui ne laisse aucun doute, c'est que, peu à peu, dans l'insecte, se manifestèrent des faits dignes d'émouvoir l'âme humaine: Des différences se déclarèrent dans l'aspect général de son corps. Certaines opacités laissèrent passer les rayons du jour, des téguments perdirent leurs colorations vives, des écailles apparurent plus diaphanes, les antennes se résorbèrent au sein de l'invisible, et dans l'axe de la nervure médiane s'effila le corps lui-même... Grain à grain, poussières après poussières, un évanouissement entier s'opéra : les boucles d'or disparurent, les étoiles disparurent, les yeux disparurent, les montagnes disparurent, les mers disparurent, et le prince de l'air enfin, perdant dans la copie réalisée du limbe ajouré de la feuille sa propre ressemblance, ne fut plus, lui aussi, qu'une dentelle automnale, qu'un entrelac de fibrilles, qu'un brunâtre réseau d'innervations, qu'aucune différence apparente ne permit plus de distinguer de son docile support.

— Ah! m'écriai-je alors, dans l'éclat de voix de la victoire. Je vois ! je vois ! Monsieur !... je distingue la tête ! Je distingue le corps!...

(Car, avant les derniers mots de mon admirable vieil hôte, comprenant enfin

ce dont il s'agissait, j'avais eu l'inspiration de m'emparer de mon compte-fil de drapier, et, l'appliquant sur la feuille, j'avais pu enfin percevoir, à l'aide du grossissement, ce que mon examen à l'œil nu ne m'avait pu révéler).

Et c'était un émerveillement que de découvrir tout d'un coup ce papillon magicien jusque-là invisible, ces ailes auxquelles un art minutieux avait transmis en leurs filets vivants le ton parfait et tout le dessin de la dentelle feuillée; ces deux existences, la feuille et la bête, qui pour le regard maintenant se fondaient si intimement en une seule!

Phénomène constant dans la nature, où l'on voit tant d'insectes et d'animaux reproduire, la figure du milieu où ils vivent. Ce sont là des faits bien connus. Mais celui-ci constituait, il faut l'avouer, un cas qui se pouvait dire magnifique; et j'étais vivement impressionné, car souvent l'on est instruit de la science par les livres, sans que l'occasion se présente toujours d'une aussi belle façon, de voir par ses yeux les exemples eux-mêmes.

Et lui, toujours avec la même chaleur :

— Il y avait là un papillon et une feuille, il n'y a plus qu'une feuille; et quand je vous demande : « Où est le papillon? », il vous faut sortir une loupe de votre poche pour arriver

à distinguer l'insecte et vous bien assurer qu'il n'a pas disparu! Ne trouvez-vous pas cette chose inconcevable et digne d'être rangée au nombre des plus stupéfiants prodiges?

— Mais, monsieur, ne pus-je m'empêcher de lui faire remarquer, voyant qu'il semblait ignorer complètement l'existence de ce domaine scientifique, c'est ce qu'on appelle, cela, le mimétisme... le mimétisme, ou faculté de mimer, monsieur, que possèdent les animaux, les insectes, et en général tous les organismes vivants ...

— Oh! je sais, je sais! me répondit-il, je sais que dans le barbare langage de la science, l'on a donné à ce phénomène le nom de mimétisme, tout de la même façon qu'on a appelé corbeau les deux grandes ailes de soie noire qu'on a vu un jour s'enlever de dessus la motte d'un champ!... Mais un corbeau est bien autre chose qu'un corbeau, mon enfant, de même que le mimétisme est bien autre chose que le mimétisme!... Le *Lithinus nigrocostatus* se tache à l'imitation des noires et blanches mousses du lichen sur lequel il vit... Le *Laticula nupta* ne se différencie pas du crépi des vieux murs... Le *Kallima Inachis* est la copie exacte d'une feuille printanière... le *Kallima Philarcus* celle de la feuille jaunie de l'automne; et l'imitation se fait même parfois si scrupuleuse, que certains organismes vont jusqu'à contrefaire les grains de moisissure et les points de perforation qui

affectent la surface des feuilles autour d'eux!... Ceci pour ne parler que des papillons. Mais je vous montrerais encore ces chenilles qui imitent jusqu'aux nodosités des petites branches auxquelles elles sont accrochées, ces criquets, qui sculptent sur leur épiderme l'aspect de nature, argile ou gravier, que présente l'humus où ils sont nés, et combien d'autres animaux, comme lézards, poissons, reptiles, et toutes sortes d'espèces innombrables, qui copient, simulent en leurs formes et leurs couleurs, les singularités de l'endroit où fréquente leur famille... Voilà, en effet, ce qui se passe, et ce qu'ont vu, observé, décrit les savants, concluant de ce copiage, les uns, que l'animal procédait de la sorte pour se dérober à la vue de ses ennemis; les autres, qu'il n'obéissait nullement à un instinct de défense, mais à un instinct d'artiste, qui le portait à pasticher sur son corps ce qu'il voyait autour de lui dans la nature.

Malheureusement, tous ces grands esprits ont borné là leurs recherches. S'ils avaient fait un pas de plus, ils auraient eu la vue sur des jardins enchantés... Eh bien, nous, mon enfant, nous, nous allons essayer de jeter un coup d'œil de ce côté du mur de la vie. Nous allons nous demander non pas *pourquoi* l'animal se conduit de la sorte, ce *pourquoi* n'étant le plus souvent qu'une question indiscrète, mais nous allons nous demander *comment*, ce qui est beaucoup mieux... Mon en-

fant, voulez-vous vous pencher de nouveau sur ce que vous avez devant les yeux... Voulez-vous regarder, en apportant à cet examen une attention extrême, et me dire ce que vous voyez encore?

— Comment, monsieur, m'écriai-je, il y a encore quelque chose sur cette feuille que nous n'ayons pas vu!

— Le principal! me répondit-il, le visage rayonnant.

Mais j'avais beau écarquiller mes yeux, j'étais là, sur cette page, à peu près aussi clairvoyant qu'un jeune moucheron s'efforçant de lire le texte d'Homère.

— Ne voyez-vous pas au moins que nous n'avons plus affaire ici à un de ces héros de légendes dont vous contestiez tout à l'heure si fort le témoignage?

— Sans doute, monsieur.

— Et que, cependant, ce petit papillon a fait exactement devant la feuille, ce qu'a fait devant le génie de la montagne le petit héros de Nathaniel Hawthorne.

— Comment cela, monsieur?...

— Qu'ils sont devenus l'un et l'autre semblables à ce qu'ils regardaient?

Cette explication me laissa tout songeur. Car, à la réflexion... en effet... peut-être... cela pouvait s'être passé de la façon qu'il disait : Ce papillon était devenu semblable à ce qu'il avait regardé, tout comme le petit héros de la montagne...

— Mais alors, monsieur, tout comme le chevalier lui-même?

— Tout comme le chevalier lui-même!... Le chevalier, le papillon et le petit garçon sont tous les trois les héros fraternels du même acte; tous les trois ont utilisé le même grand secret.

A ces mots, véritablement, je demeurai privé de paroles; quand soudain, à la vue de mon esprit, se détacha avec un étonnant relief la conséquence logique d'un si grand raisonnement, et je n'hésitai pas, poussé par mon cruel démon, à avancer l'objection qui me venait, telle un énorme bloc de pierre sous laquelle allaient être écrasées, (j'étais curieux même de voir à quel point) d'aussi belles prémisses.

— Pardonnez-moi, monsieur, m'écriai-je, mais s'il est vrai que votre papillon ait fait ce qu'ont fait le chevalier et le petit héros de la montagne, c'est donc que lui aussi a prié, puisqu'ils n'ont pas eux-mêmes, m'avez-vous dit, fait autre chose que prier?.. Alors?

Et j'attendis.

— Mais c'est justement là, s'exclama-t-il,... justement là, mon cher petit bonhomme, où je voulais vous conduire... Le papillon n'a pas fait lui-même autre chose que prier!

Cette fois, je laissai retomber mes bras, déconcerté.

— Vous ne comprenez pas, poursuivit-il, parce que la science de la prière est une notion

qui se perd dans le monde. Ne sachant pas prier, nous ne sommes pas exaucés; n'étant pas exaucés nous prions encore moins, et c'est un cercle fatal qui s'agrandit toujours!

— ... Oh! mon enfant, vous tenez en ce moment sous ce cadre léger une des plus grandes lumières qui soient pour nous dans la nature... Ce papillon a voulu devenir ce qu'il avait intérêt à devenir, et il y est parvenu!... Comment a-t-il réalisé une chose aussi extraordinaire?... Par quelle manœuvre de génie s'est-il acquitté de cet inconcevable exploit : prouver que sa forme... cette forme qui semblait si définitive en sa matière, si irréductible en la roche de son cristal... n'était que la phase d'un songe!

Et comme je restais là, tout interdit :

— Vous vous étonnez de me voir fonder tant de grandes choses sur l'acte instinctif de ce misérable ver?... Vous vous demandez où je prends les raisons d'une si haute estime en faveur des faits et gestes de ce pauvre petit simple d'esprit?... O mon enfant, les fins les plus sublimes sont dans les commencements les plus humbles, et là où est la vie, là est la totalité de son miracle. Les conditions qui ont présidé à cette métamorphose ne diffèrent à aucun degré de celles qui sont réclamées des plus grands serviteurs de Dieu.

Et, joignant ses maigres mains :

— Je vous en conjure! ne laissez pas en cette minute une seule pensée vous dis-

traire de l'attention que vous portez si bien à mes paroles, car tant de choses vont dépendre de ce que vous allez comprendre!... ...tant de choses!

Il enfouit sa figure dans ses mains, et resta là un long moment, comme s'il repassait de son esprit le fond suprême, en cette obscurité brûlante qu'il se faisait avec le voile de ses paumes.

Puis il découvrit son visage et prononça lentement:

— « *Tu n'auras pas d'autres dieux devant ma Face* », voilà ce que Dieu a dit à l'homme. C'est-à-dire : « Si tu veux avoir la vraie vie, celle qui est la mesure de toute la Force et de tout le Bonheur, garde devant ta pensée l'image exclusive de ma Face. Ne laisse aucune image illusoire flotter entre ma Face et toi. Ote de ce chemin tout ce qui pourrait me cacher à toi. Ne considère en leurs contours ni dignités humaines, ni richesses, ni rien de ce qui crée la convoitise, ni rien de ce qui engendre la crainte, ni la pensée de ces choses, comme si ces choses étaient des divinités, portaient en elles un pouvoir, un charme, une âme protectrice, législatrice ou malfaisante. Conserve intact et pur le rayon de ton regard sur Moi; et, par ce lien souverain maintenu avec ta Cause, je serai la Force de ta force, la Pensée de tes pensées, et l'Action de tes actions. »

Voilà ce que Dieu a dit à l'homme... et cette parole eût été le salut de l'humanité, si l'humanité avait su la comprendre!... Mais quelques hommes seuls l'ont écoutée, l'ont suivie... Et ceux-là ont accompli des prodiges... Mais de ceux là l'on a dit : ce sont des illuminés, des rêveurs, des êtres égarés hors de toute norme humaine! »

—... Elle n'était pourtant pas, cette grande phrase, la seule qui nous ouvrît les yeux sur le secret de l'existence, et nous dît l'importance de la fonction du regard dans la vie des êtres... Des textes innombrables, émanant de ce qu'il y a de plus grand dans la nature humaine répétait sous mille formes la même exhortation :

« *Tu es né spectateur* », disait le Deutéronome... « *Regarde vers Lui et tu seras sauvé* », disait Isaïe... « *J'ai constamment l'Eternel devant les yeux, et ainsi je ne chancelle pas* », disait le roi David... « *Quiconque contemple la Vérité et l'Amour a la vie éternelle* », venait dire Jésus... « *Celui qui avec persévérance aura considéré la loi parfaite, connaîtra sa délivrance* », disait saint Jacques... « *Contemple la Perfection et tu seras instruit sans bruit de paroles et sans agitation d'arguments* », écrivait le moine de l'*Imitation*. « *Mon Dieu, guéris mon regard* », suppliait le grand saint Augustin.

Autrement dit : « Contemple... Ne détache

pas tes yeux... Absorbe-toi dans ta vision... Contemple, toujours contemple... et par la force de cette contemplation, ton faible cœur se transformera en cœur fort. »

Et la chose était si bien promise, impliquait des certitudes si immédiates, était d'une vérité si sûrement inscrite au crédit de notre nom d'homme, que Jésus a pu prononcer cette sentence qui illuminait d'un seul coup tous les murs de la cité : « Soyez donc parfaits, comme votre Père céleste est parfait... »

Rien n'était plus simple... Et c'était bien là la prière toute puissante, ces deux yeux fixés sur cette Face...

Et, maintenant, avec ce papillon, je sais, je comprends encore mieux!

Regardez-le, dans le berceau de son feuillage, petite veilleuse d'azur et d'or, tout frémissant sur sa branche; regardez-le, ayant cédé à son désir et devenu semblable à cette feuille; regardez-le bien, ce fils de la métamorphose, cet antique emblème de l'âme immortelle, qu'a-t-il fait, quel a été le travail de sa latente Psyché, avec cette petite feuille qu'il avait devant lui toujours, autour de lui toujours, au-dessous de lui, au-dessus de lui toujours; qu'il se tournât et se retournât, toujours reflétée en l'eau tranquille de sa pensée; qu'il circulât le long de ses branches, ou qu'il voletât au fond de son bois, là toujours, image qui le frappait, l'envelop-

pait, l'accompagnait, voltigeait avec lui, se promenait avec lui?... Qu'a-t-il fait, si ce n'est en cela, pour lui-même, obéir à ce grand précepte qui fut révélé aux hommes, si ce n'est prendre et garder l'image, la faire entrer par tous ses yeux, la traiter par tous ses pores, en imprégner continûment les strates les plus profondes de ses tablettes mentales? Qu'a-t-il réalisé par cet acte, si ce n'est s'absorber en son idéal, si ce n'est faire exactement ce que font les contemplateurs qui portent en eux une image et n'en séparent plus leurs regards?... Voyez... Réfléchissez... La feuille a tellement bien rempli le champ de sa vision jusqu'en ses entrailles, qu'elle en a reçu l'être et est apparue sur ses ailes!... ô mystérieuses merveilles de la vie! Ce petit papillon a tout simplement contemplé! Oui, contemplé... comme les hommes devraient savoir le faire, mais comme seuls, à la face des hommes, savent le faire les papillons!. Mieux qu'un petit enfant épris d'une belle histoire, mieux qu'un chevalier courageux attaché à l'image de son salut;... parce que plus pur qu'eux encore, parce que plus petit pauvre d'esprit, parce que plus infime petit fragment de l'Etre plongé dans un océan d'obéissance... Les tempêtes ont pu bouleverser les forêts, les éclairs déchirer les nues du ciel, rien n'a pu effacer l'image, ni même faire passer sur elle une seule des rides de ce monde. Il a « aimé son dieu de toute son âme, de toutes

ses forces, de toute sa pensée ». « Il n'a pas eu d'autre dieu devant sa Face! »... Et à cause de cette contemplation inlassable, la loi magique a joué et l'enchantement s'est accompli!... ô contemplation, tu fus en ce petit cœur d'insecte plus entière, plus belle et plus féconde, qu'en aucun lieu humain où ton nom est prononcé!

...« Allons! mon enfant! Dirons-nous que ce papillon ne fut un champ libre pour son Dieu que parce qu'il n'était pas un homme?... Pourquoi les chaînes de l'homme seraient-elles plus résistantes que les figures sur le tégument qui s'en sont allées à tous les vents de l'air!.. Dirons-nous encore qu'il y a moins de distance du papillon à la feuille, qu'il n'y en a de l'homme à l'Idéal que l'homme porte en lui! »

... « Oh! quelle suprême leçon vient à nous! quelle puissante parole nous arrive!... Et par qui?... Par quelqu'un qu'on ne peut soupçonner ni d'ambition, ni de folie mystique, ni de fausse science... quelqu'un, cette fois, qui ne se peut tromper... la plus chétive des larves de la terre!... un de ceux-là seulement dont l'Eternel a pu dire dans son grand livre : « Il y a de mes petits serviteurs que je vous ai envoyés dès l'aurore (dès l'aurore, c'est-à-dire dès le début des êtres), mais vous ne les avez pas écoutés! »

Et que nous dit ce petit messager? Exactement ce qu'ont proclamé les prophètes :

qu'il y a une prière, que cette prière commence avec la première lueur de toute vie, que prier n'est pas demander à recevoir, mais demander à devenir (le recevoir étant contenu dans le devenir), que contempler est cette prière, et que contempler, c'est regarder son idéal indéfiniment, d'un regard qui ne se détache jamais de son objet et avec un cœur infini qui ne se trouve qu'en celui qui ne se voit plus lui-même. »

Il se tut, recru de l'énorme effort qu'il venait de faire. Ses traits portaient les traces de l'animation de sa pensée, tandis qu'il scrutait mon visage avec une expression d'anxieuse interrogation.

— Comprenez-vous maintenant ce qui est arrivé au Chevalier?... comment, à force de contempler sa victoire, cet homme persévérant est entré en vainqueur dans la cité de marbre de son âme?... Comprenez-vous cela?

— Oh! Monsieur, lui répondis-je, impressionné, je trouve cela extraordinaire!

— Certes, le papillon n'est pas toute la prière... Mais comprenez-vous que si le Chevalier, vainqueur des deux monstres, a pu s'élever à ce faite du pouvoir humain, c'est parce qu'au bas de l'échelle, tout au bas, un petit papillon a réussi à devenir semblable à une feuille?

— Oh! monsieur!

Et j'avais presque envie de pleurer.

— Dieu ne pouvait faire une loi de vie qui n'eût son exécution dans toutes les créatures... et pour que l'homme pût trouver son salut « en contemplant sa Face », il fallait que tous les êtres dans la création fussent tributaires de l'acte de leur regard...

« Voyez-vous maintenant ce que c'est que la piété, ce que c'est qu'être pieux, et pourquoi et comment la piété est la plus grande chose de ce monde !

Sa voix ne sortait plus qu'avec peine. Il épongeait son front mouillé de sueur. Mais, visiblement, une grande fièvre de pensée l'animait encore. Il n'avait pas dit tout ce qu'il avait à dire.

Un instant il marcha en silence, puis il poursuivit :

« Un jour, un berger de la montagne qui guérissait les foules, me dit en me voyant venir vers lui : « Pourquoi venez-vous vers moi, vous qui êtes de ceux à qui Dieu a donné l'intelligence?

A cette époque, j'étais depuis des années, au sein de mon existence physique, la proie d'indicibles souffrances. A ces souffrances se mêlait dans l'accablement de ma vie le sentiment de l'infortune de tous, et je ne cessais de me demander durant ces longues journées passées dans la dure réflexion et la dou-

leur, s'il n'était donc pas quelque part une loi suprême véritable permettant d'échapper sans injustice à ces conditions d'esclavage qui empêchent tant de fronts humains de refléter la paix qui leur a été promise.

« Pourquoi venez-vous vers moi, vous à qui Dieu a donné l'intelligence? »

Et cet homme me renvoya à l'institution d'un certain livre des anciens jours que tout le monde connaît plus ou moins, la Bible, me disant que je trouverais tout dans ce synopsis de la vérité, si je savais le lire avec l'esprit que Dieu veut.

Rentré dans ma maison, j'allai donc quérir sur les rayons de mon grenier le poudreux exemplaire qui nous avait tous instruits, nous et les générations de nos pères, et vécus de longs jours avec l'Ancien et le Nouveau Testament, à réfléchir sur ces phrases dont David est l'auteur : « Eternel, dès le matin je me préparerai et regarderai vers toi. »

« Je regarderai vers toi », me disais-je. Que signifient exactement ces paroles? Est-ce donc qu'un précieux avantage avait été formellement assuré à ce roi, s'il tournait ses yeux du côté de l'Eternel? Quelle sorte d'avantage? Etait-ce un avantage immédiat, terrestre, ou quelque avantage futur, situé de l'autre côté de la mort? « *Oh!* disait-il plus loin, *si je n'avais pas été sûr de voir la*

bonté de l'Eternel sur la terre même des vivants, c'en eût été fait de moi! » Ainsi donc, c'était bien un avantage de la terre qu'il demandait, puisqu'il l'avait obtenu pour n'ignorer pas en sa sagesse que la terre des vivants en serait le vivant témoignage.

«... Comment la lecture de la Bible, où je trouvais des préceptes d'une si puissante « information », appela-t-elle et fit-elle naître en moi une curiosité passionnée à l'égard de la non moins puissance mystérieuse de ce que nous appelons *l'image* dans la vie mentale des êtres? Et comment ce que je découvris et appris en ce domaine me dirigea-t-il vers l'observation et la méditation des faits non moins étranges dont nous parlions tout à l'heure? Cela se fit de soi-même et par une marche insensible...

Un jour, j'eus l'idée, en voyant ramper dans mon bois un crapaud qui ne se distinguait pas de l'humus sur lequel il rampait, que c'était bien la couleur de la terre et non la sienne qui se voyait répandue sur sa rugueuse enveloppe. Il me sembla que la couleur de ce crapaud n'aurait pas été la même, s'il n'avait pas eu la terre partout autour de lui, et si, par conséquent, il n'avait pas, lui aussi, comme il était dit dans le livre, « *regardé du côté de la terre* ». La terre, sa puissante mère s'exprimait à travers lui. D'où le mot de David, s'inspirant de la même connais-

sance, de la même espérance, de la même filialité suppliante : « Moi, l'instable et l'éphémère, je regarderai vers toi, l'Immuable et l'Eternel. »

C'est vers ce temps que je trouvai écrite dans les psaumes cette phrase : « *Les montagnes se fondront comme de la cire à cause de la présence de l'Eternel.* » Se fondront comme de la cire! Ces mots avaient-ils été écrits au hasard, ou portaient-ils en eux un sens étudié et certain? Etaient-ils une pompeuse fleur de l'éloquence orientale, ou cachaient-ils sous l'image une profonde vérité? Car si le crapaud était devenu de la couleur de la terre, n'était-ce pas que quelque chose de cet être s'était « fondu comme de la cire » « en présence de la terre », ainsi que devait le faire les montagnes un jour en la présence de l'Eternel?

... « Les étonnants problèmes! Avec quelle ardeur je les creusais, pendant que la douleur vivait de moi, et que mes pauvres livres se mouillaient de mes larmes!...

Songez à ce qu'était l'enjeu de cette recherche : savoir si je n'étais pas, moi, et si nous n'étions pas, tous, capables de par nos mérites et dignes ici-bas même, comme l'avait dit David, de devenir semblables *à Celui qui ne connaît pas la souffrance!* »

... « Le livre de Dieu d'une main, celui de la

nature de l'autre, je cherchais des idées claires. Je n'avais alors aucune connaissance des faits qui constituent le domaine du mimétisme dont nous parlions à l'instant; mais, à cause du crapaud et de ce qu'il m'avait fait songer, je m'étais mis en rapport avec des naturalistes, et je parlai à ces savants en de longues lettres interrogatives, non seulement de ce crapaud inspirateur, mais aussi de la grive des jardins, que j'appelais un crapaud ailé, de ce qu'elle m'apparaissait en son fauve plumage parsemé de taches d'or, toute semblable au crapaud lui-même, par imitation de la terre et des feuilles mortes dont le sol des bois est jonché.

J'eus ainsi avec ces hommes d'élite une correspondance fort suivie, à la faveur de laquelle, un jour, je reçus de l'un d'eux le document que vous avez sur les genoux, ce petit papillon que vous avez pris tout à l'heure pour une dentelle princière.

Plusieurs années, ce petit insecte demeura sur ma table, faisant vivre à tout instant devant mes yeux le problème qui sous la forme d'un obscur pressentiment s'agitait en mon cœur...

Et peu à peu il me semblait à sa vue sentir monter vers moi des souffles de divination... Peu à peu j'étais avec lui comme dans une grande forêt d'humanité peuplée de tous les secrets de la vie et de tout le parfum révélé

des mystères... Quand, tout d'un coup, un beau jour, ce fut comme la vraie pensée de la nature qui s'épanouit à la place de la mienne... Tout d'un coup je vis clair. Tout d'un coup j'eus la vision éclatante des profondeurs de la loi éternelle : Cet acte de la transformation de l'insecte était dû à l'action enchanteresse d'une image maintenue dans le ciel de son humble pensée; ce petit papillon avait été *un contemplateur.*

«... Oh! combien Dieu a eu raison de dire dans son grand livre qu'on m'avait si bien donné à lire: «*Renseignez-vous donc auprès des bêtes*», car voici maintenant qu'en découvrant la contemplation dans cette bête, je découvrais encore beaucoup d'autres choses qui éclairaient ma misérable ignorance...

Pour que cette contemplation fut possible, me disais-je, n'a-t-il pas fallu une acceptation totale de la part du petit être ailé? Et pour que son acceptationfut totale, n'y eut-il point nécessité impérieuse que toute trace d'hésitation, réticence ou scepticisme fût absente du principe vivant de son esprit?...

Mais alors comment de sa part expliquer une si grande perfection de bon vouloir et de prescience? Était-ce donc qu'il avait été instruit, enseigné? Existe-t-il donc quelque part au fond des bois des instituts de papillons? Ou quelque vieux sage de son espèce lui avait-il dit : « Mon fils, c'est là pour t'ap-

prendre à vivre une des finesses du Seigneur Dieu? »

Non! mais, ô chose émerveillante et simple, comprenais-je maintenant, le papillon a eu la foi!... la foi, qui n'est pas, comme beaucoup le pensent, entêtement obtus et ténébreux, mais connaissance infuse des plus grands secrets enfermés dans la nature, éclair divinatoire d'une pensée qu'une fausse vie n'a pas pervertie... Non une foi comme la nôtre, foi confuse, chancelante, ou inquiète, mais la foi simple, lucide, fondamentale, la foi des premières heures, cette eau pure et glacée du puits de Jacob, qui a nom dans le cœur des bêtes et dans les grains de sénevé, l'absence totale de doute... Et voyez! Nous qui ne savions seulement pas à quoi la foi pouvait servir!

Ce n'était pas tout. Une autre perspective se dévoilait encore, et j'étais ébloui!... Nous ne savions pas non plus à quoi les vertus pouvaient être utiles!... Or, sans parler de la patience, de la persévérance, de la douceur de ce petit éphémère, il avait témoigné, pour réussir en cet exploit inouï : se jouer de la loi des identités, de quelque chose de plus rare encore : pas une seule fois, dans la grande réalité qui le berçait, sa flatteuse image n'était venue s'interposer devant ses yeux innocents; pas un instant la pensée de ses jolies ailes ne lui était apparue pour occuper le champ de sa vision, et ainsi lui cacher

ce qu'il regardait... Il ne s'était jamais vu lui-même, ne s'était jamais aimé lui-même, ne s'était jamais connu lui-même : Il avait pratiqué l'humilité parfaite!

Voilà ce que je voyais...

Et, inlassable devant cet insondable spectacle, je me disais encore : puisque ce petit papillon n'est pas parvenu à ce résultat en se revêtant matériellement de la feuille comme d'un manteau, qu'il s'est seulement formé une idée d'elle, une représentation d'elle, c'est donc cette idée qui est devenue, c'est cette idée qui existe, c'est cette idée que nous voyons!... Ce papillon transformé, ce petit papillon contemplateur, est, ni plus ni moins, ce qui s'appelle dans le langage humain un état de conscience!

Et ainsi, j'avais devant les yeux toute une révélation... Je voyais à quelles conditions de pensée la contemplation se fait dans l'immense nature la maîtresse des résistances obscures... dans quels cas de vertus elle est pour tous les êtres la plus grande force de la vie... Car l'homme, pensais-je, serait-il plus définitif et plus permanent que ne l'était le papillon, avant que le papillon n'eût rencontré son idéal sur son chemin?

Mais alors quand cela fut fait, quand j'eus compris devant quel événement je me trouvais transporté, que j'étais là, avec cette créature changée en feuille, en présence du fait

même par lequel était révélé à l'homme le monde illimité de l'exaucement; qu'il y avait dans cet acte indiscutable de l'insecte transformé par la seule contemplation, quelque chose qui était la justification surprenante de l'irrésistible aspiration de l'homme à vouloir toujours s'élever au-dessus de lui-même; quand j'eus compris comment il nous était prouvé par ce fait prestigieux, qu'il n'est pas un homme sur terre qui ne soit invité au banquet de sa propre transfiguration; et comment ce que les savants appellent l'évolution, était, dans une mesure dont l'homme est presque, sinon tout à fait le maître, une chose à la discrétion de l'amour, alors ma vie fut changée sur le champ de la plus malheureuse en la plus heureuse des vies... Une joie, qui n'a pas de nom dans le domaine du bonheur, habita en moi. Je compris ce que disent certains grands adorateurs de l'Esprit de leur félicité si grande qu'ils n'en peuvent contenir les mouvements et doivent pour en cacher la vue aux autres user de subterfuges... Je compris ce dont fut fait la danse de mon cher David, quand Mica son épouse se moquait de lui sur le balcon, en le voyant sauter devant l'Arche de toutes ses forces... Oui! Je voyais maintenant dans l'Universel les raisons qui avaient poussé l'homme à cet acte cardinal et générateur auquel il avait donné ensuite le nom de prière... Je voyais la prière qui finirait par

faire de lui, à la longue, le délivré du cruel emmaçonnement de la mort; conformément à la parole du grand visionnaire, que la mort serait un jour notre dernier ennemi, c'est-à-dire le dernier état de conscience que nous saurions vaincre... O sauvage, ô absurde vision que celle de la non-prière!

Quel drame! quel événement! L'évidence creusait en moi un abîme de passion. Il est dans le cœur humain des aspirations à l'entr'-aide à l'obéissance desquelles sont attachées les voluptés les plus hautes, et rien ne me paraissait approcher du bonheur comme de partir pour aller prêcher les hommes et leur annoncer ce que j'avais vu. « Aucun doute n'est permis, me disais-je, ils n'ont pas voulu comprendre avec les saints, ils vont comprendre avec le papillon!... Ils vont accourir, défiler devant mon petit insecte, et s'écrier, dans l'émerveillement: « Comme c'est vrai!... et que faisions-nous donc! »

Je n'avais plus que cette pensée! Son zèle me dévorait! Je voulais partir pour ce grand voyage missionnaire. Hélas! on a plus vite fait de désirer et d'aspirer, que de pouvoir! Ce départ à mon âge était entreprise irréalisable, difficulté pratiquement insoluble; il m'y fallut renoncer!

Mais alors quelle croix que de voir clair, de plus en plus clair, et d'être contraint de

se dire : « Ce que j'ai compris, qui est la clé peut-être du salut de tant d'hommes, est enfermé en moi sans que j'en puisse faire profiter aucun! Le son de ma bouche, à moi vieillard modelé loin des coutumes, ne trouvera l'oreille de personne! »

Et de se dire encore : « Tout ce qu'il m'a fallu souffrir jour par jour, minute par minute, pour parvenir à capter cette infime lueur, pour arriver à saisir, si l'on peut dire, ce petit être ailé au milieu des épines, tout ce que j'ai dû auparavant amasser de douleurs! Tout cela, tout ce chemin fait sur les genoux, sur des mains ensanglantées, faudra-t-il donc qu'il soit refait de la même façon par un autre, avant que la même idée ressuscite et s'éclaire à nouveau! Ce n'est presque pas souhaitable! »

Ah! Si j'avais eu un fils!... Je lui aurais dit : « Pars, mon fils, va réveiller toutes ces cendres humaines, qui sous leur apparente mort cachent des flammes si magnifiques! Car ceux qui dorment, ne dorment pas par leur faute, mais seulement par la faute de ceux qui ne savent les éveiller. Les impies ne sont que des victimes... Pars! » Et il serait parti, béni par mon amour.

« ...Mais je n'avais pas de fils... Ou plutôt je n'en avais plus! Je n'avais plus que celui que la Providence m'enverrait peut-être, celui que j'entr'apercevais quelquefois au travers des vieilles pages jaunies de ma Bible; car

l'habitude de lire ce livre, et d'en chercher le sens caché, m'avait enlevé à jamais toute croyance que la vraie vie des êtres réside dans les formes touchées par nos yeux... Et j'attendais... oui, j'attendais, dans l'état d'esprit d'un veilleur du feu sur les montagnes... j'attendais l'un de ces messagers comme il s'en voit aux chapitres de la Genèse et de l'Exode, qui avaient l'air, le langage des étrangers, sur le visage le masque de poussière des voyageurs, et qui étaient des Anges.

Le mot « Ange » est un mot qui a besoin d'être compris.

Ma sœur attendait avec moi. Elle me disait : « Prie..., fais comme ton chevalier... La création répond par des actes purs à tous les désirs purs. Et un jour viendra, puisque tu ne peux toi-même, où le vent de l'Esprit soufflera sur nos mains, emportera la graine et ira donner au loin cette petite fleur nouvelle à la terre. »

Et elle priait avec moi... Et nous priions ensemble... Et souvent, le soir, dans cette chambre, ici même, assis l'un près de l'autre, nous guettions aux horizons de la route, aussi longtemps que durait encore le jour, l'apparition de quelque voyageur montant vers notre solitude.

Et cela dura plus de dix ans...

Puis, un matin, elle ne parut pas à table. On l'alla chercher partout dans le château, dans

sa chambre, dans les jardins. On la demanda à tout le voisinage, personne ne l'avait vue. Et ce fut moi, l'après-midi, deux heures plus tard, moi, accompagné d'un de mes journaliers, qui la trouvai dans la petite chapelle où nous étions tout à l'heure, assise, ou plutôt affaissée sans connaissance, sa main tenant encore sur ses genoux un livre de prières, son chapeau accroché devant elle à son prie-dieu, tandis que, (détail que je reverrai toujours), un petit passereau entré par la porte se tenait à ses pieds, comme s'il veillait sur elle en nous attendant...

— Cinq jours après ce furent ses obsèques...

« ...Ce jour-là, avant de partir pour l'église, effondré dans la douleur de cette inconcevable séparation, rendu plus solitaire que jamais en la pauvre pensée qui restait mon seul bien, j'étais au pied du lit funèbre, et voyais pour la dernière fois devant moi celle qui m'avait dit si souvent : « Attends et prie. » Je ne sais quel regard éperdu allait de moi aux roses qui étaient sa dernière parure, à tous ces cierges qui brûlaient à son chevet, symboles de sa ferveur ; quand, ayant tourné la tête, oh ! mon Dieu ! qu'aperçus-je dans le fond de ma salle, derrière mes paysans!... Une jeune figure absolument inconnue de moi!... une figure affinée de jeune homme comme il ne s'en voit guère dans nos

campagnes, un jeune étudiant sans doute, car celui qui étudie, cela se devine tout de suite à son visage nuancé de sérieux et de fine attention aux choses...

J'observai longuement ce mystérieux nouveau-venu et il me fut bientôt impossible de demeurer plus longtemps à ma place. Je m'avançai vers lui...

Mais de quelle émotion ne me sentis-je pas tressaillir, en m'apercevant qu'il portait sur son dos un bissac et avait à la main une canne de voyageur!...

De tout près je vis ses yeux... des yeux clairs,... des yeux limpides!... C'était elle qui l'était allée chercher dans la campagne où il passait,... c'était elle qui l'avait attiré à travers nos grands bois, avait fait naître en son cœur les sentiments secrets qui sont comme la brise à laquelle marche la jeunesse. « Avance, lui avait-elle dit, car là-bas tu es attendu... Traverse cette prairie de fleurs,... franchis ce vieux portail... Ne t'intimide pas de ce silence... Tu trouveras une foule assemblée... Ton meilleur ami est là... qui attend ta venue... »

Il se tut, luttant contre l'émotion qui l'emplissait et l'étreignait, pendant que moi-même, la gorge serrée, je n'avais de regard qu'à la poussière du plancher, à mes pieds.

— Comprenez-vous?... Comprenez-vous ce que vous êtes venu chercher en ce lieu, et ce

que vous avez été pour moi dès la première minute?

Il était tout haletant, et moi, intérieurement, je n'étais guère autre chose!

— Comprenez-vous quelle espérance j'ai vue tout d'un coup fleurir autour de votre personne?

— O mon enfant! j'ose à peine vous parler! Je sens si bien de quel sourire, le monde, s'il était mon témoin, accueillerait mon pauvre discours et cette démarche que je fais auprès de vous!... Oh! ce sourire! si vous le partagiez!... je veux dire, si vous n'aviez pas en votre chair pour m'écouter et me répondre, toute l'âme sans réserves que j'apporte en vous parlant, ce serait tellement sur tout ce que nous venons de dire un tombeau à jamais refermé!

J'aurais bien voulu n'avoir pas l'air trop égaré dans l'espèce de réveil nébuleux que faisaient naître ces paroles autour de mes pensées troublées ; mais j'étais saisi et muet.

— ...Oh! vous sentez bien, n'est-ce pas, que ce n'est pas le hasard, ou une simple impulsion personnelle, qui sont les auteurs de cette rencontre, mais que vous êtes bien l'exécuteur obéissant d'un jugement venu de plus haut... Dites, mon enfant, est-ce que je me suis trompé?

— ?... Comment cela? monsieur... balbutiai-je.

— ...En voyant en vous le messager que

ma prière devait m'amener un jour?... en vous appelant mon fils... mon cher fils?

Il y eut un temps de silence.

— Monsieur! fis-je, je n'ose vraiment croire...

— Oui... j'entends que votre voix se fait profonde, comme celle d'un jeune homme qui serait devenu tout d'un coup un homme plein de forces!... Alors, puis-je compter sur vous?... Voulez-vous être cet homme que j'attendais?... Voulez-vous être ce fils bien-aimé?... me remplacer dans le monde?... faire ce que je n'ai pu faire?... porter aux hommes ce que je n'ai pu leur porter?... leur rendre cette vérité vivante, indiscutable, claire comme le jour?... Voulez-vous prendre sur vous cette tâche au dessus de toute autre?... Dites?... Oh! dites! Le voulez-vous?...

— ...Oui, réfléchissez... Réfléchissez avant que de me répondre!... Sachez bien quel effort cette tâche exigera de votre zèle... Quelle vie de pensée, de réflexion, d'élévation, de sacrifice, la poursuite d'une telle mission comporte... et qu'il ne s'agit là de rien moins que d'un apostolat!... Réfléchissez,... Oh... mon enfant, ne me répondez qu'à coup sûr... et ne me répondez que par un soupir si vous ne pouvez pas me dire oui!...

Mon état d'esprit était la commisération, la déception, l'embarras, la surprise, l'intérêt, l'affection, et le dernier reste d'un douloureux

doute. J'avais certes devant moi l'âme la plus pure qui se pût voir mais je n'en éprouvais qu'une peine plus insurmontable à lui faire une réponse qui ne fût pas au fond de moi honnêtement ressentie... Je demeurai sans voix et finis même par mettre moi aussi ma figure dans mes mains.

— Le voulez-vous? me répétait-il, le voulez-vous?

La question dépassait toute réponse et toute lumière qui fussent en mon pouvoir, et, les mains sur mes yeux, je me tenais là devant ce vieil homme extraordinaire, comme un pauvre écolier honteux qui ne sait pas son rôle et sa répartie dans quelque drame antique trop grand pour sa pensée.

Quand, lui ayant jeté un rapide coup d'œil, je vis deux noires prunelles, deux perles enflammées, briller sur moi d'une supplication si impressionnante, que je sentis tout ce que j'allais déchirer dans cette âme, si je ne lui faisais pas la réponse qu'elle attendait.

Alors, refoulant tout reproche, et ne sachant même trop en quel langage humain s'exprimait mon émoi, je prononçai nettement :

— Oui, monsieur,...

Tant qu'il me sembla que des milliers d'échos me renvoyaient de tous les coins de la chambre le bruit assourdissant du mot qui venait de passer mes lèvres.

Une expression indicible inonda son visage.

— Je ne dis pas tout de suite! s'écria-t-il, d'une voix qui tonna dans la chambre, vous m'entendez bien?... vous me comprenez bien?... Je ne dis pas aujourd'hui... Mais demain, demain..., quand vous aurez totalement compris, totalement approfondi... car sachez qu'il faut vaincre pour comprendre!... Les compréhensions ne sont jamais faites que de victoires!... Celui-là seul comprend, qui a vaincu!... Seulement, à chaque victoire, le vainqueur reçoit un caillou blanc... et sur ce caillou est écrit un nom nouveau que personne ne connaît... excepté celui qui le reçoit!... Et alors vous voulez bien être cet homme?... Vous dites oui!... Vous me répondez oui?

— Oui, monsieur.

Et j'avais cette fois encore grande envie de pleurer.

Il me fit rasseoir près de lui, sur le vieux canapé, s'appuya sur mon épaule, il semblait excessivement fatigué, et, dans une sorte de radieux soupir, qui fut comme de la délivrance de tout son être, l'exhalement arrivé enfin jusqu'au bout du couronnement de son suprême désir :

— Quelle joie, murmura-t-il, cela va être sur la Terre !

Puis, tout doucement, voyant l'avenir au fond de ce qu'il me décrivait :

— Vous traverserez la vie et le monde avec

ce petit papillon dans les mains... vous le montrerez à tous!... Et pendant ce temps, jusqu'au dernier jour, je ne vous quitterai pas de toute ma pensée... Le monde, ce sera pour moi, vous... vous, que je verrai marchant courageusement au milieu de la foule et de sa poussière... Je serai près de vous continuellement!... Je prierai pour vous jusqu'à la dernière minute!,.. Oh! mon enfant, mon enfant!

Mais moi, je baissais la tête, en me disant : « Malheureux, qu'est-ce que tu viens de promettre! »

Il se tut, et aucune parole ne fut plus prononcée.

Nous restâmes longtemps ainsi, lui toujours appuyé sur mon épaule, et moi, ayant l'impression à son côté, dans la chambre haute de cette tour, si loin des habitudes et des pensées de ma jeune vie, d'avoir été transporté à cette place par quelque génie fabuleux.

Dans la vitre, se mouraient les rougeurs de l'incendie du soir. Des nuées de pourpre s'en allaient sur de grands fonds d'or. Tout étourdi en moi-même, je regardais cette fin de jour mélancolique... C'était là-bas, on eût dit, une robe qui se défleurissait peu à peu, une chevelure qui se déroulait, se dispersait en lambeaux, et il y avait au milieu de tout cela comme une petite main qui me disait adieu.

IV

Le lendemain, à mon réveil, j'avais en quelque sorte, comme l'on dit, le cœur gros... Oh! bien sûr, ce n'était pas grand'chose!... Et, si je m'étais leurré, cette mésaventure n'entraînait rien de bien tragique... Cependant, pour tout avouer, je n'étais pas sans regretter ma gentille compagne, et j'éprouvais cette pointe de tristesse, due sans doute au réveil à cette occasion de quelque ancienne mélancolie mal éteinte.

En somme, je ne m'étais pas tellement trompé en croyant qu'en cette demeure vivait une recluse qui m'était destinée... Seulement cette recluse n'était pas une jeune fille, elle ne portait pas une robe cramoisie; elle était vêtue de joyaux comme une reine; car c'était bien une reine véritablement, l'idée qui régnait du haut en bas de ce vieux manoir.

J'étais aussi, et profondément, sous l'impression de ce que j'avais vécu, entendu pendant cet inconcevable après midi, pénétré de tout ce qu'il y avait d'humanité sainte dans ce vieux solitaire qui s'était avec tant de candeur attaché à la pensée de sauver les

hommes... Je revoyais dans la chambre lumineuse, le beau papillon voletant et se changeant en feuille, comme dans l'antiquité Syrinx fut changée en un vert roseau; et de cela naissait un rapprochement inattendu avec un autre trait issu de ma jeune mémoire; l'épisode de *Cadmus*, dans les *Métamorphoses*, quand le héros a tué le dragon, et que, s'attardant à contempler le monstre étendu à ses pieds, il s'entend déclarer par un dieu : « *Quid Agenore nate... Serpentem spectas? Es tu spectabere serpem.* » « Pourquoi, fils d'Agenor, regardes-tu ce serpent? Tu seras serpent un jour. »

Mais j'étais loin d'être en paix avec moi-même! Le souvenir de l'imprudent engagement que j'avais pris me pesait lourdement, sur l'âme ; je sentais combien ce pauvre vieillard, avec son incommensurable bonté était peu un homme dont il m'était permis d'abuser l'espoir, et je me reprochais cruellement d'avoir, dans ma faiblesse, acquiescé à l'utopie qu'il me demandait.

Dès ce matin même, à cause de cela, j'aurais voulu m'en aller, disparaître!.. Mais comment, devant une hospitalité qui m'était donnée sur ce ton, et quand on m'avait attendu pendant plus de dix ans, boucler mon sac dès le lendemain du jour où l'on m'avait trouvé!

— Monsieur, lui dis-je, dans l'intention de lui procurer au moins quelque impression

agréable, alors qu'après le déjeuner, nous faisions les cent pas dans le vestibule aux têtes de cerfs, passant et repassant devant la triste chambre mortuaire et qu'il me reparlait avec passion de son grand sujet, monsieur, comme je serais heureux, si vous me permettiez de copier le papillon.. ou la feuille, (je ne sais lequel il faut dire), et d'en faire un dessin qui serait pour mon carnet de voyage le plus précieux des documents?

Ses yeux rayonnèrent de la plus vive joie.

— Comment! me dit-il, mais montons bien vite!... Allons-y tout de suite!... Non seulement c'est une excellente idée, mais c'est une charmante, une charmante idée!

Et sans plus attendre, nous gravîmes comme la veille les escaliers de la tour, et revînmes nous enfermer dans la chambre aux vieux livres, où il me déclara dès que nous fûmes entrés, qu'il tenait à faire lui-même ce dessin.

Il me prit l'album des mains, s'installa devant la fenêtre, et pendant bien une grande demi-heure, armé d'une plume à dessin, s'appliqua, et avec quelle minutie, à me dessiner son papillon sur le milieu d'une page.

Debout à côté de lui, j'étais, pendant qu'il travaillait, le plus malheureux des garçons. Il me disait d'un air si transporté combien il sentait que j'étais véritablement son disci-

ple, il m'assurait avec tant de chaleur qu'il fallait que nous sauvions les hommes, me demandait avec une confiance si imperturbable, quels moyens d'action je comptais employer, quand je serais « sur la brèche », au milieu des ennemis de l'idée de prière.

— Je... je ne sais trop encore! bégayais-je, peut-être parlerai-je... comme font les conférenciers?...

— Voilà! c'est cela, mon enfant, parler!... Il faudra parler... Parler est une graine que l'on sème dans le champ des esprits; la graine devient un arbre, et dans l'arbre finissent par chanter tous les oiseaux du ciel!...

Ma misère auprès de cette chaise grandissait de plus en plus, lorsque, tout à coup, j'eus l'intuition que le moyen de me délivrer de ce pincement de cœur tourmentant venait de m'être révélé ; et qu'en même temps que je cesserais de souffrir j'allais lui faire à lui, mon vieil hôte, le bonheur inouï qu'il méritait... Une inspiration! et vraiment la seule de ma vie peut-être dont j'aie jamais eu conscience !

— Monsieur, m'écriai-je, en ne faisant qu'un bond pour me trouver tout droit en face de sa personne, monsieur, laissez-moi, par le moyen qui me vient à l'esprit, vous prouver que j'ai bien compris hier l'idée que vous m'avez exposée d'une façon si inoubliable. Connaissez-vous la pièce de vers

que le poète Henri Heine plein d'une douloureuse raillerie à l'adresse de tous les songes impossibles, fait commencer par ces mots : *Je vois en songe des fleurs fabuleuses?*

— Non, me répondit-il, surpris du ton de voix que j'avais à cet instant, je ne la connais point.

— Eh bien, monsieur, je vais vous la dire... Mais ce ne sera pas, si vous le permettez, pour l'intérêt seul de ce poème, ce sera avant toute chose pour la réponse qui se formule en mon cœur à cette minute même où je vous parle.

— Bien, mon enfant, dit-il, en déposant sa plume, car il avait achevé son dessin.

Alors, je commençai de réciter :

— Poème d'Henri Heine... annonçai-je.

Je vois en songe, des fleurs fabuleuses
Dont le parfum me pénètre de langueur et de [désir.

De ces fleurs me sépare un abîme insondable
Et mon cœur finit par devenir si triste qu'il [saigne...

Comme elles m'attirent ces fleurs, comme elles [brillent, hélas!

Maître Arlequin, mon ami, ne pourrais-tu [me charpenter un pont?

— Telle est l'épigramme du poète, expliquai-je, et maintenant, monsieur, voici ma réponse :

« Maître Arlequin mon ami, je n'ai pas
« besoin de ta charpente...

« Et nul poète bien né n'aura désormais
« recours à ton portique.

« Car j'ai trouvé mieux, mon ami, j'ai
« contemplé ces fleurs de songe.

« Contemplé, tu m'entends, contemplé...
« .... contemplé!...

« Je les ai contemplées tout le jour,

« Je les ai contemplées toute la nuit,

« Je les ai contemplées jour et nuit,

« Et un matin, à l'aurore, comme je rou-
« vrais les yeux,

« Elles étaient dans ma main, mon ami,
« toutes brillantes de rosée. »

Je ne sais comment cette réponse m'avait pu germer dans l'esprit!.. Quant à lui, mon bonhomme d'hôte, il était littéralement bouleversé. Il en perdait la respiration, il semblait avoir devant ses yeux toutes les magnificences d'un spectacle des mille et une nuits!

— Comme c'est cela!... Oh! le petit poète!... le petit poète! balbutiait-il, en s'épongeant le front avec son mouchoir d'une main très mal assurée.

Et, se levant soudain :

— Venez, me dit-il, venez!... Mais chut!... chut! ajouta-t-il, en se posant un doigt sur les lèvres.

Et, s'avançant sur la pointe des pieds, avec précautions, comme s'il eût craint de

faire crier le parquet, il étendit le bras vers une porte que je n'avais pas jusqu'alors remarquée dans la muraille.

A la vue de cette porte et de ce geste, d'un seul coup je ressentis comme le retour de toutes mes espérances, tant vivace est l'espoir amoureux dans le cœur d'un malheureux jeune homme; et je me dis : « Qui vais-je voir? »

Il me fit entrer. Je fus ébloui.

Des fleurs... J'étais entouré de fleurs : roses formées de tous les roses, rhododendrons nés de tous les violets, hortensias bleus sortis de tous les jardins persans de la terre; capucines rougeoyantes groupées sur de frais fonds de feuillages verts; tandis qu'à ces fleurs étaient mêlés des fruits éclatants : grenades, oranges, raisins magnifiques, et de ces grosses grappes couleur d'or, appelés muscats de Jérusalem.

Qui pouvait bien habiter en ce lieu d'un charme si inexprimable? Des métiers à tapisserie et des boîtes à laines étaient dispersées çà et là, comme dans les chambres des femmes aux poèmes d'Homère.

— Ma bien-aimée sœur, me dit-il à voix basse, en se penchant à mon oreille, traduisait ses rêves au moyen de laines de couleurs, comme un peintre exprime les siens avec ses pâtes et ses pinceaux... Tout ce que vous voyez sur ces murs, ce sont ses pensées dont elle a fait ces magiques tapisseries... Vous

voyez dans ce fauteuil la place où elle travaillait... Combien souvent ici nous avons parlé du jeune homme qui viendrait un jour!... Cette chambre est sacrée pour moi.

Il ouvrit doucement un tiroir, en retira un long paquet, qu'il développa en y mettant tous ses soins, et en fit sortir un épais tissu magnifique de blancheur, mêlé de fils d'argent, fort étrange à la vue, sorte de soie vivante, on eût dit, et qui semblait provenir de quelque étonnante création.

— Et voici ce que j'avais à vous montrer encore, me chuchota-t-il, en dépliant l'étoffe, qui en se déroulant révéla à la lumière les étincellements de mille fleurs d'or dont elle était brodée... cette chasuble...

— Cette chasuble est sortie telle de ses mains, tissée par elle-même, pour être offerte en un lieu de prières, le jour où le messager attendu serait venu recevoir le secret... Il n'y a pas dans ce tissu un seul fil qui n'ait été le confident de cette constante attente!

Il me fit avancer à la fenêtre, et me montra dans le lointain, à trois ou quatre lieues de distance, le clocher du monastère auquel cette chasuble était destinée.

— Et voilà... Si vous y consentiez, nous pourrions dès aujourd'hui accomplir ce voyage... Ce serait tellement pour mon cœur une fête unique que de vous voir vous associer à ce geste de mon inconsolable souvenir...

Je lui exprimai mon grand désir de faire en sa compagnie cet émouvant pèlerinage.

Sur quoi il se dépêcha de rouler sa chasuble dans les nombreuses gaines de papiers soyeux dont il l'avait développée, et, d'une main la tenant, et de l'autre, selon son geste familier, s'emparant de mon bras :

— J'ai donné des ordres en prévision du bon accueil que vous feriez à ma proposition, me dit-il, on a attelé... partons.

*
* *

Le soleil apportait ce jour-là à briller et à brûler, une ardeur qui n'était pas en reste sur celle des jours précédents, et nous n'avions pas pour nous protéger au-dessus de nous, dans la voiture, comme le jour de l'enterrement, de hautes voûtes de futaies impénétrables. Mais comme on avait au départ hermétiquement tiré les rideaux sur les vitres, j'avais de nouveau devant moi, dans une épaisse pénombre, et tenant cette fois sur ses genoux une chasuble, le noble et austère portrait sorti du pinceau du Greco.

Notre voyage se poursuivait dans un commun silence, lorsque, au bout d'une demi-heure environ, notre voiture subit brusquement un arrêt du fait de quelque obstacle inconnu, qui, pensâmes-nous, devait être une de ces charrettes chargées de foin que l'on rencontrait, à cette époque de l'année, encombrant les tournants de toutes les routes.

Un colloque assez animé se faisant entendre, je tirai sur le rideau afin de jeter un coup d'œil

au dehors, et aperçus de l'autre côté du chemin, à quelques mètres de notre portière, non le tableau campagnard auquel je m'attendais, mais le marchepied d'une voiture, sur lequel, par intervalles, se venait poser une pantoufle.

Cette pantoufle, que surmontait un liseré de bas blanc, se posait, se retirait, reparaissait et se retirait encore, comme si chaque fois, après avoir tenté d'exécuter une sortie, elle se ravisait et se décidait à demeurer chez soi.

— Hé! monsieur, dis-je à la fin, voyez donc, ici, la pantoufle?

— Quelle pantoufle, mon enfant?

— Hé, mais la pantoufle... ici... cette pantoufle qui rentre et qui sort continuellement, et se pose sur le marchepied?...

— Je crois bien! dit-il, après avoir regardé, c'est la pantoufle de... (Il prononça un nom), et ouvrit aussitôt la portière, en m'invitant à le suivre.

— Venez bien vite, mon enfant.

Nous sortîmes de voiture.

Un vrai vacarme se faisait entendre de l'autre côté du chemin. Du fond d'une grande calèche, ou manière de carrosse, arrêtée en sens inverse de notre équipage, une forte voix de femme, qui n'était pas d'une paysanne mais semblait commander à tout un Olympe, jetait dans l'air ces paroles : « Félicien!... Félicien... jusques à quand ne m'entendras-tu pas!

« Félicien », était évidemment le nom de

M. de Mauvert. Je n'en pus douter à la hâte avec laquelle, mon excellent hôte se dépêcha du côté de la voiture, à l'intérieur de laquelle, dans une extraordinaire agitation d'une pyramide de coussins, trônait une personne d'un âge assez avancé et de l'aspect le plus imposant.

— Que Dieu te pardonne pour arriver si tard quand je t'appelle si fort! lui déclara la voyageuse, en lui plantant un noble regard, avec une mauvaise humeur au moins apparente, pendant qu'il recevait dans ses mains une grasse main blanche, à laquelle brillait un gros solitaire.

— Que fais-tu sur cette route, et où diriges-tu ta course?

M. de Mauvert lui répondit que nous nous rendions en visite à un monastère, qu'il lui nomma.

— Eh bien, lui riposta-t-elle, voilà qui m'est égal!... tu iras aussi bien demain à ton monastère... Je t'y ferai conduire... et la même voiture te ramènera le soir dans tes bois... En attendant, licencie tes gens... Et viens et monte... Avec qui es-tu là?

M. de Mauvert se pencha à son oreille et lui parla comme il avait fait à l'oreille du paysan; il lui fit évidemment la même confidence, car elle avait pendant ce temps le front bourrelé de plis transversaux, et je n'oublierai jamais l'aigu dévorant du regard qui tomba dans le mien à cette minute.

— Bien, bien... tu m'expliqueras cela plus tard, qu'il monte, qu'il se mette là.

— Pigeonne, ordonna-t-elle à sa bonne, pendant que M. de Mauvert me faisait entendre par un signe que force nous était de prendre en considération la rencontre, monte auprès de Prosper, ordre qui fut exécuté sur-le-champ, et non sans une gymnastique peu commune, tant le siège était haut perché, tout à fait comme dans les anciens carrosses.

Toute la voiture d'ailleurs se présentait à l'avenant de ce siège. Des roues de derrière fort hautes et retirées à plus de deux mètres du coffre, d'immenses ressorts en losange tendus comme des arcs, de grandes lanternes de gala lustrées à fond d'argent, un vrai véhicule de président de Parlement du temps du roi Louis XV... Il aurait bien fallu, je pense, quatre forts chevaux picards pour tirer pareil monument, et il n'y en avait qu'un seul; encore était-il tout petit; sans compter son harnais d'un bien drôle de galbe, avec ses noix de cuivre bosselés et ouvragés et les longues branches courbés de son mors à la mode d'autrefois.

Telles étaient aussi à l'intérieur les proportions de cette calèche, que sa respectable maîtresse, qui occupait par sa corpulence près de deux fois notre volume à M. de Mauvert et à moi, y était presque étendue parmi ses coussins comme dans un lit de repos.

Alors le char, où nous avions pris place,

s'ébranla. Car comment appellerais-je voiture l'ensemble roulant dont le démarrage s'accompagna de chaque côté de nos séants, au-dessus de nos têtes et sous nos pieds, de tels gémissements d'essieux, de tels crissements de ressorts et hurlements de chaînes, qu'on croyait entendre tous les pleurs de la rouille, tous les grondements du fer et toutes les plaintes du plus épuisé des vieux bois secs!

Et quelle ne fut pas ma surprise lorsque, levant les yeux, je constatai que la calèche se présentait en son intérieur complètement tapissée de soie bleue, et que le plafond lui-même, bleu comme les montants, la doublure des portières et les coussins, par une assimilation sans doute aux lambris des voûtes éternelles, était constellé d'étoiles d'or. O Divinités! Arthur Young et les grands économistes avaient-ils jamais fait pareille rencontre! Quelle aubaine aux yeux d'un jeune disciple de ces amateurs de voyages pittoresques, que le spectacle de ce ciel de voiture à la fois biblique et régence. Mais sachez aussi que cette apparition, quelque peu drôlatique, si l'on eût été près d'en rire, trouvait son immédiat correctif dans le simple détail des « dignités » de la vieille dame.

Le premier de ces détails était que cette ancienne et noble personne avait le crâne complètement nu, nu comme celui de Montaigne, sauf quelques minces cheveux tirés

sur le plat des tempes et allongés jusque vers l'occiput, où ils étaient tressés en une petite queue rebiquante, qui prenait son unique beauté du joli bout de ruban qui la terminait.

Le second détail, c'était les yeux; deux yeux de velours bruns, deux nuits du Pacifique, deux « Songes d'une nuit d'été ». Ces yeux, qui dans leur jeunesse avaient dû être deux splendeurs, à chaque instant jetaient encore leur éclair.

Ces yeux, cette calvitie, cette façon de se coiffer suprême, ce masque de grande Catherine au nez busqué, à la bouche dessinée par une inébranlable volonté propre, cette espèce de grand peignoir ou toge de toile bise, jeté sur ses puissantes formes comme la plus simple expression du vêtement accordé aux convenances, tout cela montrait une figure si largement éloignée du souci de paraître, qu'elle m'imposait le silence, le respect, une ardente curiosité et la plus béante attention.

Comme il faisait fort chaud, M. de Mauvert descendit à un moment pour tremper son mouchoir au fil d'une source voisine du bord de la route.

— Pour l'amour de Dieu, monsieur, lui dis-je, en le suivant au dehors et m'attachant à ses pas, pour l'amour de Dieu, qui peut bien être cette dame, avec qui nous avons l'honneur, que dis-je! le très grand honneur de voyager?

— Cette dame, me répondit-il, en tordant tranquillement son mouchoir au-dessus de l'eau de la fontaine, cette dame avec qui nous avons le très grand honneur de voyager, est une vieille reine de Shakespeare...

N'osant en demander davantage, je m'en retournai sur ma banquette, pendant que M. de Mauvert se tamponnait le front de son mouchoir humide, et que la susdite vieille Reine, au milieu du tonnerre toujours grondant de sa voiture, tenait presque à elle seule, comme l'on dit, le dé de la conversation.

Elle habitait non loin de là un magnifique château Louis XIII, auquel on accédait par les plus jolies broussailles et un grand terre-plein herbeux où abondaient les asphodèles. Une première muraille, ornée d'une clématite en fleurs nous livra passage, puis entre les deux pavillons de l'entrée, par une large allée bordée de la diaprure des parterres, s'avança une vieille suivante en manchons blancs, qui respectueusement saluait le carrosse, respectueusement nous saluait tous à l'intérieur, pendant que la vieille Reine, étendue au milieu de ses coussins, nous la présentait d'un doigt levé, sans même bouger la main de son appui :

— Ma geôlière.

Elle voulait dire ma porteuse de clefs.

Nous sortîmes de dessous le beau ciel astro-

nomique du carrosse, et nous trouvâmes dans une vaste cour à l'antique pavé, d'où l'on apercevait, à l'horizon, notre château de Mauvert, tout ressemblant au loin à un antique burg dressé sur la hauteur, dans quelque pays bleu peint par le vieux Breughel.

— Nous ne salonnerons pas, nous dit la vieille châtelaine, en se plantant au milieu de son soleil, où elle avait l'air, appuyée sur son bâton de cormier, d'un maréchal de France rentrant du champ de bataille où il aurait perdu sa perruque.

Le nom de vieille Reine de Shakespeare lui allait à merveille, une vraie couronne à sa mesure légitime. Passablement opprimée par le trop de poids de sa chair, mais majestueuse quand même, jusque dans sa démarche, elle se traînait en jetant sur ces disgrâces de l'âge des souffles courroucés, se grattait le dessous du nez d'un air lippu d'empereur romain, et avait sur toutes choses une expression du haut et du large, comme si c'était dans sa tête que s'ordonnaient toutes les lois, que se brassait tout l'équilibre, toute la gravitation des astres.

— Vous allez donc dîner et coucher chez moi... Et toi, me dit-elle, car je te tutoie, emmène-moi au jardin, que je te fasse visiter mes herbes.

Nous étions sous l'aplomb du soleil, et elle n'avait seulement pas, la splendide bonne

femme, une dentelle sur la tête, pas un bout d'ombrelle entre l'astre et sa peau. Son crâne rond luisait avec toutes ses bosses comme une meule d'ivoire, mais elle n'en avait nul souci; et du bout de son bâton à manche de corne, me montrait son champ nourricier, ses laitues, sa treille à verjus, m'expliquait pour le profit de ma tête d'agriculteur, comme elle disait, quels étaient les deux devoirs indispensables : premièrement, exterminer la vermine; deuxièmement, respecter les cailloux.

— Oui, je dis bien! répétait-elle, respecter les cailloux... qui, par leur petite surface que le soleil échauffe, font office de four naturel, et multiplient la force de la fécondation...

Chaque fois qu'apparaissait entre les mottes quelque bout de ces gros vers blancs appelés turcs, que son jardinier avait tranché avec sa pelle, elle poussait un cri de joie et me forçait à crier comme elle. Nous comptâmes ainsi plus de cent morceaux de « turcs ».

— C'est que c'est là ma terre à labeur, déclarait-elle, en me plantant fièrement dans les yeux son immense regard de nuit... et c'est dans ce champ de Damas que j'ai été formée... Mais je n'ai jamais su ce qu'elle entendait par ce champ de Damas!

— Ce carré au pied de ce mur est complètement imbécile, je n'en peux rien tirer!... Ah! c'est qu'il faut bien connaître le naturel de sa terre, ne pas vouloir la contraindre à por-

ter ce qui ne lui va pas... Il y a des signes; quand tu la vois noirâtre, bien meuble, pas gluante aux pluies, alors tu peux dire merci... alors tu peux espérer que le bonheur te viendra par les douces veines de ton héritage... Un conseil : là où tu vois pousser le jonc et le prunelier, excellent; là où tu vois pousser la fougère, détestable...

A chaque instant, elle parlait de son petit couteau de Barbarie, avec quoi elle venait « gratter, éprouver, supprimer »...

— Et puis, disait-elle, j'ai aussi ma claire fontaine!... Mais sais-tu seulement ce que c'est qu'une fontaine? ...Oui? Tu es bien jeune pour savoir ce que c'est qu'une fontaine!... Eh! bien écoute... Il s'était produit une crevasse dans le ciment. Alors je l'ai fait étouper avec de la poix, du suif, de la chaux vive et des coquilles d'œufs. C'est une recette. Avec cela j'ai de l'eau. Ce n'est peut-être pas de l'eau aussi vivante qu'il y en a?... On me dit qu'il y aurait un moyen de lui donner du naturel, ce serait d'y jeter des anguilles pour l'agiter... Qu'en penses-tu? Tu ne sais pas! C'est que l'eau, vois-tu, c'est le don cela, une eau tiède en hiver, froide en été, qui prend bien le feu, qui se refroidit de même, qui n'a aucune odeur, qui ne laisse aucun goût dans la bouche, dans laquelle les légumes cuisent bien, qui ne laisse aucun dépôt à la marmite, mais qui te laisse, à toi, quand tu en bois, la voix claire et la poitrine saine... Voilà, voilà la

bonne eau, voilà la bénédiction du puits...

— La meilleure eau, dit M. de Mauvert, qui marchait derrière nous dans l'étroite allée, c'est l'eau des orages d'été, quand elle a été traversée par l'éclair.

— Quand elle a été subtilée par l'éclair... C'est très vrai, approuva la vieille Reine, il a raison! L'eau de citerne, à côté, ne fait que gâter la voix et durcir le ventre... Seulement, ajouta-t-elle, quand tu n'es pas Jupiter pour distribuer les éclairs, plutôt que de sécher sur pieds et de mourir de ta bonne soif, mon ami, mieux vaut encore te pourvoir au contenu de ton bassin!

— C'est fort juste! opina M. de Mauvert, et tu as du reste fort bien parlé de l'eau... à la condition de ne pas oublier les services qu'elle rend à l'esprit!

— Et lesquels donc?

— Eh bien, mais quand elle fait de la pureté de ses sources le modèle de celle à laquelle doivent aspirer tous les hommes!

— Oh! ne crains-tu pas, lui dit-elle (en me faisant un signe comme pour me dire que nous allions bien rire) ne crains-tu pas que d'imiter le modèle dont tu parles n'ait pour effet de produire une humanité bien froide?

Je riais en effet de tout mon cœur. — Immense puissance de l'eau! disait-il. — Elle éteint le feu! disait-elle.

— Elle éteint plus que cela! reprenait-il. Rappelle-toi le mot qui a été prononcé il y a

dix-neuf siècles : « Il faut que vous renaissiez d'eau et d'esprit. »

Et ma puissante cavalière de s'écrier : « Ta, ta, ta! malgré tout ton lavage, Félicien, je ne vois pas qu'un homme, parce qu'il a reçu un peu d'eau sur la tête, ait jamais eu un seul effort de moins à faire dans la vie!

Elle n'était pas du tout disposée à suivre son vieil ami sur ces pistes légères de la voie mystique. Ce qui ne l'empêchait pas de me glisser de temps à autre : « Hein! comme il a le prêche bon! » — tandis que la journée s'apaisait sur nos têtes, et que, pas à pas, nous passions du verger dans la cour, de la cour sous la charmille, de la charmille, pour le repas, dans la salle à manger, une grande, monumentale pièce au carré, sombre, tout en lambris de vieux chêne sculptés d'attributs et de figures comme on en voit aux panneaux ouvragés de certains chœurs abbatiaux, et ouverte par deux larges portes-fenêtres aux impostes vitrées en demi-cercles sur les fonds lumineux d'un merveilleux jardin blanc tout tendu et tapissé de roses.

C'était sévère et enchanteur. Le frais coup d'œil dû à ces fleurs communiquait une tonalité si prenante à l'ombre où nous étions groupés, que, jouissant de cette admirable heure du soir, nous ne pouvions avoir de plus grand plaisir que de la voir se prolonger le plus longtemps possible et que Pigeonne reçut-elle l'ordre de seulement relever les rideaux.

La table était richement servie, couverte d'épais cristaux, surmontée de massifs surtouts en argent, monumentaux et somptueux comme des présents de rois mages.

La vieille reine, qui s'appelait en réalité baronne de Closterlandry, présidait, assise au-dessus de nous sur une haute chaise d'ivoire, et coiffée pour la circonstance d'une grande perruque à frimas, qui lui retombait le long du cou jusque sur les épaules, en larges papillotes comme celles du roi Louis XIV.

Tous les détails de cette table, et tous les instants de ce dîner, cette noble perruque autour de ce beau visage, le feu du solitaire qui allait et venait avec la main sur la nappe, et, dans cette douce demi-pénombre, le profil ascétique de mon cher M. de Mauvert, que j'apercevais de l'autre côté en me penchant, tout cela je me le rapelle et le revois, comme si quelque peintre d'autrefois l'eût brossé dans ma mémoire en de chauds tons d'argent sur des dessous de puissant bitume.

Après le dîner, nous demeurâmes dans cette belle salle, au milieu des bouquets qui avaient été apportés, et nous nous assîmes à l'écart, la vieille baronne et moi, dans de grands fauteuils, l'un près de l'autre, tandis que M. de Mauvert, pensivement, faisait les cent pas.

— Sais-tu ce qu'il médite, dans son silence, me chuchota la vieille dame, quand nous eûmes échangé d'intéressants récits, et

bien, je vais te le dire... Et, me parlant à l'oreille pour qu'il n'entendît pas, et, cependant articulant assez haut afin qu'il entendit : entrer à la Trappe!

Et brusquement à moi : « Il t'a au moins parlé de son chevalier et de son papillon? »

Je lui répondis qu'en effet M. de Mauvert m'avait exposé à ce sujet des pensées qui m'avaient beaucoup frappé.

— Ah! alors il t'a expliqué les bienfaits de la contemplation!... Et... tu n'as pas trouvé cette idée-là un peu...un peu...ébouriffante?—

« ... Ah! reprit-elle, sans attendre ma réponse, cela a fait bien souvent ici les frais de la conversation quand sa pauvre chère sœur vivait...et je serais même une grande ingrate si je ne reconnaissais que je dois à son beau papillon bien des heures qui m'ont sortie de l'affreux supplice de n'en être pas un moi-même!... Mais le plus joli, vois-tu, c'est qu'il voulait me mettre au régime de son insecte et me promettait qu'une perpétuelle action de grâce aux pieds de mon créateur, me restaurerait l'âme et le corps et me rendrait la jeunesse et la légèreté!... Qu'est-ce que tu en penses, toi, jeune savant?

Mais ce fut M. de Mauvert, qui lui répondit. Il s'approcha et lui dit en souriant.

— Ma chère Lisbeth, on n'est jamais trop précis dans ses désirs!... Et puis, laisse-moi te rapporter un certain mot d'un grand écrivain que j'ai eu l'occasion de lire récem-

ment : « Ce qui m'a toujours empêché, dit-il, de me transformer en moucheron, c'est un excès de conscience... »

— Ah! bas! fit-elle, l'air fort surpris.

— Oui... Oh! non un excès d'honnêteté, sans doute, mais un excès de personnalité; excès de conscience de soi-même... Autrement dit : nous aurions tous couramment l'avantage de nous pouvoir transformer en moucherons, ou en tel idéal que tu voudras, comme pierre précieuse, parfum de cinnamone ou roi de la Perse, si nous savions mieux reconnaître que les deux seuls obstacles à l'avènement de tous nos beaux désirs, sont ici comme toujours l'égoïsme et l'orgueil... Mais cela, les trois quarts des hommes se refusent à le comprendre!

— Eh bien, bigre! interrompit véhémentement la vieille Reine (je demande pardon de m'expliquer dans cette langue), mais je suis joliment de ceux-là, moi! J'ai toujours considéré comme insupportables les gens qui se mêlent de vous contester le droit d'être orgueilleux... L'orgueil, confessa-t-elle, en portant d'un air noble sa main sur sa poitrine, l'orgueil est chez moi une vieille expérience!... Est-ce que cela te gêne?...

— Mais malheureuse! s'exclama M. de Mauvert, mais c'est toi que cela gêne!... Suppose qu'un seul instant mon papillon ait eu de l'orgueil; n'aurait-il pas du même coup paralysé en lui l'admirable travail qui avait

pour condition première un complet oubli de soi?... Et en ne perdant pas de vue que ses ailes étaient pour les yeux une fête de la couleur, et faisaient de lui, au-dessus de toutes les créatures volantes le phénix des jardins, comment eût-il trouvé dans son admiration propre assez d'abnégation pour laisser sa forme se fondre dans une autre forme?

— Un vrai capucin! me chuchota-t-elle à l'oreille, son père était comme ça...

— L'homme lui aussi aurait pu avoir des contemplations inouïes, continuait-il, mais, sa pensée, il n'a jamais voulu l'employer qu'à se contempler lui-même, de sorte qu'il n'a jamais su que reproduire une bien triste figure!

— Tout ce qui écarte l'homme de la contemplation l'écarte du droit chemin qui mène à la puissance, poursuivait-il toujours.

Tandis qu'à mon tour, je me penchais vers ma voisine.

— M. de Mauvert, madame, a dû beaucoup souffrir?

— Affreusement, me répondit-elle.

Et, s'adressant à lui :

— Mais enfin il y a tout de même une chose mon cher Félicien, que je ne puis parvenir à comprendre : c'est un papillon qui arrive à faire de soi une feuille, tout simplement parce qu'il a regardé une feuille!... Je sais bien ce que l'on dit, que l'œil du maître a beau jeu, que l'œil du maître en-

graisse le cheval!... Mais comprends-tu cela, toi, me disait-elle, ce papillon qui a la foi, qui ne doute de rien, et qui par là-dessus est l'égal des plus grands saints de la terre!

Nous nous mîmes tous à rire, et je remarquai pour achever la plaisanterie :

— D'autant plus, madame, qu'il me semble bien avoir lu quelque part que les âmes gouvernées par les yeux sont pleines de turpitudes!

— Ah! tu entends ce que dit ce jeune homme!... des turpitudes!... Allons, explique-toi... C'est bien, c'est très bien! m'approuvait-elle. Personne ne le contredit jamais, et il faut bien que de temps en temps quelqu'un lui fasse une objection... Ah ! et les aveugles ? s'écria-t-elle, enchantée de proposer elle aussi sa difficulté... les aveugles!... éclaire-nous sur ce point... Les aveugles seront-ils donc des damnés ?

Il répondit :

— Les yeux dont je parle ne sont pas les yeux que les aveugles ont perdus. Les aveugles voient, et ils pratiquent la contemplation comme les autres. On pourrait même dire mieux que les autres, si l'on admet que l'homme qui a le mieux compris la contemplation est ce philosophe de l'antiquité qui se fit crever les yeux pour mieux voir le soleil.

— Alors il y eut un beau bruit ! C'était un philosophe qui avait fait cela ! C'était cela qu'enseignait la philosophie!

— Enfin ! poursuivit-elle, nous n'en sommes pas à une surprise près!... Admettons tout cela, et revenons au principal. Je voudrais tout de même alors savoir : d'une façon nette, qui ou quoi je dois contempler... Je ne demande pas mieux, si c'est nécessaire, que de faire le papillon... mais sur quelle feuille vais-je me poser?... Voyons!... regarder quoi, mon ami?

— Dieu... répondit M. de Mauvert.

— A la bonne heure! tu n'avais encore jamais répondu avec cette netteté, cette précision parfaites : Dieu!... Et alors, je serai transformée dans le bon Dieu!... Mais sais-tu que c'est épouvantable!... et que je n'y tiens pas du tout!

— Oh! lui dit-il, tu n'as rien à craindre!

— Comment cela, Je n'ai rien à craindre! fit-elle, piquée.

— Je dis : tu ne seras pas plus transformée dans le bon Dieu que lepapillon n'a été transformé en feuille; mais, tout de même que le papillon est devenu le portrait de la feuille, de même tu réaliseras le portrait de Dieu, c'est-à-dire que tu seras toujours juste, douce, sage, que tu ne t'assiéras jamais plus sur le banc des railleurs, que ta bouche n'éprouvera aucune peine à condamner l'orgueil...

Et il lui énuméra ainsi un certain nombre de petites perfections, où je vis bien qu'il ne s'agissait pas d'autres manières d'être, que de celles qui peut-être lui manquaient momenta-

nément. Et, comme elle recevait tout cet éclaircissement sans un cillement de ses grands yeux de nuit, je la considérais bouche ouverte dans une espèce d'admiration. Ce que voyant, elle se pencha vers moi comme elle l'avait fait déjà, et, avec sa manière à elle, mystérieuse, majestueuse et pince sans rire :

— Ne me regarde pas ainsi, me dit-elle, tu deviendrais énorme.

J'eus toutes les peines du monde à ne pas laisser éclater mon rire, tandis que, revenue à l'appui de son fauteuil, elle reprenait posément :

— Admettons comme vrai tout ce que tu nous enseignes!... Mais enfin, pour en arriver là, mon ami, pour regarder Dieu, il faut le voir... Et Dieu, tu auras beau dire, ce n'est pas net!... Une feuille, c'est net... Dieu, c'est tout et rien... Où sont les contours de Dieu?... Où dois-je regarder pour voir son visage?... N'ai-je pas besoin de distinguer au moins le petit bout de son plumet?... Ou alors, montre-le-moi... définis-le-moi... qu'est-ce que Dieu?...

— Ta question, Lisbeth, me rappelle celle que le roi saint Louis, étant à la croisade, fit un jour au sire de Joinville : « Sénéchal, quelle chose est Dieu? » ; et la réponse de celui-ci : « Sire, c'est si bonne chose que meilleure ne peut être. » Mais il est probable que cette définition de sénéchal ne contenterait pas ton ardente curiosité?

— Absolument pas, Félicien!

— Et si je te disais, Lisbeth, que dans ce monde où tout change, Dieu est la seule chose qui ne change pas?

— Cela ne me le ferait pas voir davantage, mon pauvre Félicien, et je ne puis regarder que ce que je vois.

— Et si je te disais, Lisbeth, que Dieu est précisément la chose que tu vois quand tu ne te vois plus toi-même?

— Voyons ! Félicien, demande-moi des choses raisonnables!... Comment veux-tu que je ne me voie plus moi-même?

Alors il se tut, nous quitta, se remit à marcher en silence. Cette question semblait avoir dérouté complètement toute sa science.

Dans la pénombre de plus en plus obscure, pensif et absorbé, d'un bout de la salle à l'autre il allait, passant chaque fois de l'autre côté des hauts surtouts d'argent dressés sur le milieu de la table, jusqu'à la porte-fenêtre, où sa muette silhouette, une seconde, se détachait en noir sur le fond de fleurs du jardin resté clair.

— Faut-il qu'il soit embarrassé! me chuchota-t-elle, en se penchant vers moi.

Quand, tout d'un coup, il revint à nous, s'arrêta et prononça ces mots inattendus :

— Dieu, c'est Moi!

— Ah! par exemple!... Comment! Dieu, c'est toi?

— Oui Dieu, c'est Moi!... Mais le Moi dont je parle n'est pas le moi que tu supposes. C'est un Moi tout différent, et dont je vais essayer de faire une vision pour ton regard. Seulement, afin de nous procurer cette vision, il nous va falloir par un effort d'esprit imaginer une grande aventure; et cette aventure là voici : Nous allons nous représenter tout notre globe terrestre, tel qu'il apparaît à la pensée dans son unité vivante, avec les terres innombrables de ses continents, le saisir d'un seul coup d'œil en son immensité, et convoquer par l'imagination à la surface de ces espaces, toutes les races qui vécurent, qui vivent et qui vivront : races blanches, race noire, race jaune; à l'intérieur de ces races toutes les générations des peuples, et à l'intérieur de ces peuples tous les individus de ces générations... Ainsi tous depuis Adam, jusqu'à l'ultime et dernier rejeton de l'espèce, tous sont là présents, rangés les uns à côté des autres, les uns derrière les autres, serrés, pressés, épaules contre épaules, car il n'y a pas trop de place sur tout le vaste globe pour contenir une foule aussi considérable que celle de tous les hommes et de toutes les femmes qui vinrent et qui viendront en ce monde... Cela forme des épaisseurs, des condensations, des étendues humaines dont ton œil n'arrive pas à saisir les limites... Les chemins, les routes tracées, les jardins privés, les champs cultivés et les

jachères, les prairies, les steppes, les savanes, les pentes des montagnes, les bords des fleuves, tous les continents aussi loin qu'ils s'étendent, y compris les régions désertiques et jusqu'aux terres réputées les plus inhabitables, tout cela est couvert, occupé, débordé, rempli... On ne voit plus un brin d'herbes, plus un grain de sable, plus un atome de neige... mais seulement une espèce de tapis brunâtre et globuleux, qui descend et se creuse avec les vallées, s'arrondit et s'aiguise avec les montagnes, se plisse, s'étage, s'étale, et qui est l'émouvante grenaille de tous ces petits crânes agglutinés, conglomérés, soudés les uns dans les autres, comme un immense frai d'esturgeons. »

«... La nuée est complète, universelle, pendant que de chacun de ces petits œufs, de chacun de ces globules minuscules, s'échappe un cri frénétique, éperdu, que chacun répète indiscontinuement à l'exclusion de tout autre : « Moi, moi, moi, moi! », sans souci de son voisin, qui le pousse à son tour, de la même voix inlassable, effrénée, et cela à tous les rangs, à tous les degrés, sur toute la profondeur de cette fauve progéniture. « Moi, moi, moi, moi! » Mot extraordinaire, et qui n'est rendu possible, que parce qu'il est l'écho, en chacune de ces petites boules, de quelque chose d'infini, l'Identité insondable, sans laquelle aucune de ces bouches ne songerait seulement à s'ouvrir. »

«... Et voici maintenant, voici dans le ciel sans limites où gravitent les astres, voici devant nos yeux l'énorme terre, roulant comme une meule sous l'action du grand Ange qui la pousse de son pied puissant; plongeant dans les infinis, dévalant les routes de l'abîme, et qui passe, tandis que, vraie queue de comète sonore, un bruit d'une ampleur incalculable, formidable clameur, se détache de ses flancs : Un « Moi! » qui, dilaté à travers l'espace, ne trouve pas de frontières à son retentissement dans le domaine des mondes ; un « Moi » unique qui remplit l'Univers! Et ce « Moi » unique, qui est la somme de tous les petits « moi » clamés par tous les hommes, n'est rien autre dans l'Immensité, que l'image et la ressemblance de l'unique Moi divin.

Il y eut un long silence.

— Et ce grand Moi embrassant toutes choses, reprit au bout d'un moment M. de Mauvert, c'est là, toutes les fois que tu dis « moi », le Moi infini qu'en toi tu dois concevoir et invinciblement contempler... Et ce qui est arrivé au papillon te donne l'assurance, ma très chère, que tu seras bientôt affranchie de ton pâle et triste néant.

Le même silence retomba.

Elle le suivait des yeux à travers la salle. Elle nous regardait l'un après l'autre, d'un air interrogateur et troublé.

— Tu ne m'avais jamais dit cela ! murmura-t-elle.

On la sentait devenue presque timide :

— Et bien alors, que dois-je faire?... Qu'est-ce que tu appelles contempler son moi?... Que signifie cette chose?

— Celui qui médit de son frère, dans la mesure où il jouit de sa médisance, contemple son moi répondit-il. Celui qui a une âme violente, et qui ne détourne pas aussitôt ses yeux de l'image des gestes de son démon, contemple son moi. Celui qui entend passer en son cœur les jacassements de la vanité, et ne se dépêche de jeter un grand drap sur toutes les glaces de sa maison, contemple son moi. Si tu as eu un mot piquant à l'égard de quelqu'un, et que rétrospectivement tu jouisses de ton triomphe, tu contemples ton moi, tu fais partie de la foule esturgeonesque, tu cries « moi, moi, moi, moi ». Donner son regard à tout ce qu'on éprouve, à sa susceptibilité, à son ressentiment, à sa crainte, à sa faiblesse, à ce qu'on appelle son rêve, à ce qu'on appelle son intelligence, c'est là contempler son moi. Et voilà la malice! Et j'en sais quelque chose!... Malheur aux hommes insensés qui suivent leur propre esprit et ne voient rien au delà de lui. Car tandis qu'ils contemplent, ce qu'ils appellent « eux-mêmes », ils ne peuvent contempler l'Universel immortel, en qui seulement est la Vie, la Vie et la Force, la Force et l'Eternité... Nar-

cisse est mort pour s'être regardé dans une fontaine.

— Crois-tu que ce soit vrai, ce qu'il dit là, me chuchota-t-elle, d'un ton impressionné, en se penchant une fois de plus vers mon ombre.

Je lui fis signe que c'était la pure vérité.

— Et contempler ce grand Moi, interrogea-t-elle, d'une voix encore plus basse.

Il lui répondit :

— Ecris sur un mur de marbre toutes les vertus que tu connais. Fais-en une liste longue et pressée : Bonté, Beauté, Sagesse, Amour, Miséricorde, Tendresse, Puissance, Sublimité, et ainsi indéfiniment, car les vertus sont innombrables. Et, ayant ainsi fait, contemple en toi-même la vertu de toutes ces vertus les unes après les autres, jusqu'à ce qu'au zénith de ta pensée tu voies s'ouvrir et se révéler un firmament étincelant, auprès duquel la voûte étoilée n'est qu'un visage sans Dieu. Si tu fais cela, des astres se refléchiront dans ton cœur, et renaîtront dans ton sourire.

— Mais c'est magnifique ce que tu dis là! s'écria la vieille Reine.

— Dieu, affirma-t-il encore, c'est, pour l'homme, pour ce petit moi perdu, comprendre le « Je suis », comprendre le grand Moi, et le contempler jusqu'à ce que feuille s'en suive.

— Mais c'est magnifique!... Mais tu ne

m'avais jamais exposé ta pensée de cette façon grandiose!... C'est plus beau que n'importe quel conte de fées, mon ami! Ah! si cela est vrai, ce que tu dis, tu devrais écrire une belle histoire que je raconterais aux petits enfants du village, les jours de fête, quand on les envoie m'apporter des fleurs dans ma chambre. Et cela leur ferait voir à ces enfants de bien grandes choses!

— Oui, Lisbeth, il y a de belles histoires à raconter... Il y a l'histoire de la goutte d'eau de la mer, qui, n'ayant jamais dit : « moi, moi, moi », mais : « Océan, Océan » toujours, n'a jamais, pas une seule fois depuis que le monde est monde, pas une seule fois au milieu des pires tempêtes, tornades, furies et épouvantes de la vague et des flots, pas une seule fois dis-je, fait un seul faux mouvement ... Il y a l'histoire du rayon de soleil, qui ne s'est jamais émancipé de sa source, et qui, n'ayant jamais cessé de clamer : « Soleil, Soleil » n'a pas une seule fois, lui non plus, failli à sa mission de lumière...

La vieille châtelaine ne fit plus entendre aucune réflexion; mais dans l'ombre où elle était tapie, où l'on ne distinguait que le noir volume amassé que faisait sa personne, je devinais qu'elle soupirait et réfléchissait profondément.

Lui faisait toujours les cent pas et ne disait plus rien.

— Alors, c'est toi, me glissa-t-elle soudain, c'est toi qui dois être dans le monde le missionnaire de cette grande idée?

M. de Mauvert s'arrêta net, comme s'il était anxieux de savoir ce que j'allais répondre.

— Oui, madame, répondis-je, et j'ajoutai afin de le rassurer : J'ai promis à M. de Mauvert.

— Ah! tu as promis?... Bien!

Il reprit ses cent pas.

— Alors tu es convaincu?...

Il s'arrêta encore.

— Oui, madame.

— Tant mieux... C'est que, tu sais?... Promettre!... Attention!... Il faut être ensuite bon écuyer!... Tu n'as pas trop l'air d'un petit grimaçon, c'est vrai... Mais prends garde à toi... La jeunesse c'est quelquefois?... comment dirais-je pour ne pas te froisser... Enfin, souvent un papillon chasse l'autre, tu comprends?

— Oui, madame.

— Je te sens près de moi... très gentil.. mais je vais te dire : tu as près de toi un homme qui a souffert comme un martyr... et que le bon Dieu récompense aujourd'hui... Alors, il faut que tu aies conscience que tu te trouves en face d'une de ces circonstances qu'il n'est permis de considérer qu'avec les yeux du plus grand respect... C'est là ma strophe aussi à moi..., tu comprends..., petit enfant?

M. de Mauvert s'était arrêté tout à fait. On ne le voyait plus, on ne l'entendait plus. Nous allâmes ainsi à travers ce silence jusqu'à la dernière limite de l'extrême existence de la soirée, et quand celle-ci fut à son terme, la vieille Reine tira sur un cordon pour faire apporter les flambeaux. Au moment où la lumière entra, dissipant les ombres, un moment je crus, à un éclair entr'aperçu dans son regard, qu'elle allait, du haut de son règne, permettre à son malin démon quelque nouvelle échappée, mais il n'en fut rien ; cet éclair n'était qu'un faux reflet de la lumière et ne se remontra pas durant l'échange qui fut fait, presque grave au contraire, des vœux du soir.

*
* *

Le lendemain dans la matinée, nous roulions vers notre monastère. Ce monastère était, je venais de l'apprendre, un couvent de la Trappe. Et tout en allant ainsi à bonne allure, tassé dans le cabriolet du château entre le cocher et M. de Mauvert, lequel tenait toujours sur ses genoux sa précieuse chasuble, je songeais à la rapidité, au contraste, à l'étrangeté avec lesquels se développaient autour de moi les phases de mon aventure. Hier, la blanche perruque poudrée de Mme de Closterlandry, aujourd'hui le poudreux capuchon de l'abbé de Raucé; hier la plaisanterie du monde, presque légèrement voltairienne, aujourd'hui la séparation de l'homme de tous les sentiments et de tous les aspects terrestres.

Nous roulâmes toute la matinée.

Vers onze heures, la voiture s'engagea dans un étroit chemin de pommiers, entre de profonds labours, où cheminaient des charrues conduites par des hommes accoutrés comme des défricheurs du moyen âge, le bureau lié aux

reins et les jambes prises dans des houseaux de toile, qu'ils enfonçaient jusqu'à mollets dans les glèbes.

Ce chemin interminablement s'allongeait sous nos roues, et finit par nous amener au fond d'une solitaire vallée, qui ressemblait vraiment à un sauvage fossoiement que l'homme ne devait plus franchir.

Le chemin n'allait pas au delà. Un haut mur de vingt pieds de pierres de taille nous arrêta comme à l'entrée d'un autre monde. Rempart de silence autant que de pierres, contre lequel s'appuyaient tristement des tumulus ou bosses de terrains vagues couverts d'un chaume rôti et brouté, et trois figuiers sauvages.

La porte nous fut ouverte par un vieux moine à barbe blanche, sorte de petit père du Désert, qui, dès qu'il vit qui avait sonné, s'écarta pour nous laisser entrer, et fit vibrer une cloche, à laquelle au loin une autre cloche répondit.

Passé le portail, le silence était plus lourd encore et je me sentais tout désorienté en respirant cet air, qui était si peu celui qu'on a l'habitude de respirer dans les divines auberges! Je pensais aux pauvres trappistes qui, dit-on, lorsqu'ils se rencontrent dans leurs cloîtres, se chuchotent à l'oreille : « frère, il faut mourir ».

Devant nous s'étendaient de grands espaces plantés, vergers et fruitiers, jusqu'aux

bâtiments conventuels qui occupaient le fond sous la colline. Car toute cette solitude était adossée à des coteaux qui la surplombaient de leurs masses rocheuses et maigrement boisées. Même, à cette heure de la matinée pourtant si claire de soleil, on entendait crier la chouette, et ce cri à cette heure, ce cri nocturne et funèbre, faisait véritablement de cette vallée la vallée des sépulcres et la triste porte de l'éternité.

Pourtant, à l'hôtellerie où nous fûmes, les saluts et les génuflexions les plus fraternelles nous furent prodigués par un grand nombre de moines venus au devant de nous, drapés dans leur étrange coule blanche à étole noire. Nous eûmes un long entretien avec l'un d'eux, aux yeux pétillants, brillants comme des vitraux, appelé le Père hôtelier, qui nous dit que, bien que vivant en commun, les trappistes arrivaient à être complètement seuls par la pratique du silence. Nous restâmes fort longtemps avec le Père Abbé, un très vieux moine, presque bossu, qui, en recevant avec grande reconnaissance le présent magnifique de M. de Mauvert lui dit sur un ton de profonde élévation : « Heureux, mon frère, ceux qui, un jour de leur vie, ont enfin relevé leurs visages baignés de larmes, en entendant pour la première fois au-dessus d'eux, l'ineffable cantique des au-delà de la douleur... »

« *Mens tua Monumentum meum* » prononça-

t-il, en se tournant vers moi, et en me bénissant.

Tout se passait ainsi le mieux du monde, en dépit de l'espèce d'appréhension que j'avais éprouvée jusque-là.

Nous déjeunâmes avec les pénitents, avec les retraitants, dans le silence le plus strict.

Dans le cadre des hautes fenêtres vitrées, les architectures de l'église et quelques noirs bouquets de sapins, composaient derrière les religieux un noble fond de paysage.

Depuis, il ne m'est jamais arrivé de faire un séjour à Paris sans aller regarder au Louvre, au bas du couronnement de la Vierge par Fra Angelico, un des sujets de la prédelle, où l'on voit une tablée de pieux moines de saint Dominique assistés par des chérubins, deux légers chérubins vêtus de bleu, ailés de bleu, qui courent le long de la table et se hâtent avec le pain et la cruche. Rien aujourd'hui, mieux que ces deux angéliques petits êtres, ne me dit le délicieux esprit d'obéissance qui était celui de mes compagnons de table; mais à cette époque j'étais loin d'avoir des yeux pour voir des choses aussi invisibles.

Je passai tout l'après-midi à errer dans les grands terrains de l'abbaye. M. de Mauvert avait dans le monastère pas mal de visites

dont il devait s'acquitter, et je fus seul tant que dura son absence. Cette après-midi fut pour moi étouffante. L'étonnante extinction de tout bruit qui régnait d'un bout à l'autre de cette terre de pénitence et l'impression que j'en recueillais, me bouleversait l'esprit et me serrait le cœur. Je vis passer au loin trois trappistes qui s'en allaient lentement, le panier sous le bras, le capuchon sur la tête, tous les trois à la file, pour que chacun fût bien seul et ne connût du compagnon que son dos silencieux. Une telle mort me remplissait d'un sentiment d'anéantissement. Et cependant ce sont ces instants et ceux de la fin de cette journée qui sont restés le plus profondément gravés parmi les tableaux de ce souvenir.

Il était environ cinq heures quand M. de Mauvert vint me rejoindre. Nous n'avions pas encore, me dit-il, le loisir de quitter ces murs, à cause d'une démarche que nous n'avions pas accomplie, et à laquelle, de toute son âme, il désirait m'associer.

Un office fut annoncé d'un son de cloche. Il n'eût pas été séant non plus à l'égard de nos hôtes de nous éloigner au moment où allait commencer la cérémonie.

Nous nous acheminâmes donc vers la chapelle, qui avait toutes les dimensions d'une église, nous entrâmes par une porte, donnant accès dans le bras droit du transept en des stalles situées près du chœur.

L'ombre s'épaississait déjà. Les moines n'éclairent pas leur église le soir. L'obscurité n'y est rompue que par le feu rouge de la petite suspension perpétuelle.

Un froufrou de robes s'éleva. C'était les pères qui entraient, toujours l'un derrière l'autre, dans leur laineuse coule blanche, se courbant devant l'autel et balayant les dalles, sans faire plus de bruit que des lions marchant sur un parvis.

Puis, comme la cloche du clocher achevait de répandre ses tintements, monta des profondeurs une voix sépulcrale, une voix d'au-delà de la tombe, qui me glaça les os, comme si j'avais entendu la voix de Lazare! — que dis-je, la voix de Lazare! — Lazare, c'était, cela, le beau temps des morts!. Le temps, où grâce au grand Compreneur, la mort n'était qu'un sommeil! Cette voix me montrait Dieu à travers un tragique bitume, comme celui dont les anciens Flamands embrunirent leurs visions d'enfer.

Voilà du moins ce que je me disais dans mon affreuse tristesse; car j'allais jusqu'à ressentir en ma bouche comme un goût de plancher et de pain sec! La perspective de m'en aller dans quelques instants n'allégeait en rien la minute que je vivais sur ce banc claustral, et ce que j'y éprouvais était une nostalgie sans fond et un désir de fuir invincibles.

Puis le chant s'éteignit.

Je me trouvais à l'extrémité de mon banc,

derrière un paquet d'ombres inclinées; et soudain je me sentis saisi au poignet, comme si j'étais un personnage d'Holbein, dans ses *Simulacres de la Mort.*

— Mon enfant, il est grand temps... venez avec moi... venez vite.

C'était M. de Mauvert qui m'entraînait par la main.

Il me fit sortir de l'église, traverser une cour, passer une porte, puis, par des corridors, par le cloître, m'amena dans un espace intérieur entouré des bâtiments conventuels, sous le chevet même de la grande chapelle.

Tous ces bâtiments se détachaient sur un ciel déjà rose. Au-dessus de nos têtes les martinets passaient comme des flèches, en jetant leur cri perçant du soir.

Mais le principal n'était pas fait de ce qui se voyait en haut. Le principal se trouvait à hauteur de nos pas, une disposition particulière de tertres pierreux rangés sur huit ou dix files et surmontés chacun d'une pauvre croix de bois noir.

— Ce n'est peut-être pas bien gai ici, me dit mon guide, mais j'aurais été si malheureux que vous eussiez quitté le couvent sans être venu avec moi jusqu'à ce champ de leur repos...

— Et voici, ajouta-t-il en m'amenant devant l'un de ces monticules funéraires, la tombe où je souhaitais que nous nous arrê-

tions ensemble un instant... J'ai tellement connu le père qui est couché sous cette croix!

Il resta longtemps silencieux et la tête inclinée, puis il se mit à parler, tout doucement.

— J'étais tout enfant, me raconta-t-il, j'avais à peine cinq ans... C'était un soir d'hiver, le soir d'une affreuse tempête. Toute la journée le vent avait soufflé. La nuit était venue; mais loin de se calmer avec les ténèbres, les éléments s'étaient au contraire déchaînés avec plus de violence.

« A cette époque de l'année, c'était plusieurs années après la mort de ma mère, nous n'habitions pas Mauvert, mais près de la ville, un vieil hôtel qui était aussi un bien de famille, isolé au milieu d'un bois de chênes, et où l'agitation de la tempête, cette nuit-là, répandait des mugissements effroyables.

« Couché dans mon petit lit, j'écoutais avec terreur ce déchaînement, qui s'était aggravé des éclats du tonnerre. Ma chambre était située au second étage, où je n'avais pas d'autre voisin que mon père. Mais mon père, presque tous les soirs, rentrait fort tard. Ma sœur était au couvent. Les domestiques couchaient dans leurs mansardes.

« Mon courage était bien petit au milieu de ce bouleversement de l'univers. Je n'aurais pas été plus angoissé en plein océan sur un navire faisant naufrage. Une sueur froide me couvrait tout entier; je tremblais, j'appe-

lais Dieu à mon aide. Mon état devint même tel que je ne pus supporter plus longtemps de rester sous mes draps, que je me levai, sortis de ma chambre, et m'enfuis à tâtons par les vestibules et les escaliers, poursuivi dans ma fuite par les méchants éclairs, et sans autre vêtement, malgré le froid, que ma grande chemise... Cependant je m'abstins de monter demander du secours aux domestiques; ils m'auraient ramené dans ma chambre. Mon instinct me conduisit ailleurs, me fit descendre au rez-de-chaussée, près de quelqu'un dont la grosse voix régulière était probablement ce dont j'avais le plus besoin pour recouvrer un peu de calme, la grande pendule d'attache qui remplissait le vestibule de sa rumeur cadencée et si parfaitement soustraite à tout mouvement d'émotion humaine.

« Non loin d'elle, je m'assis sur une marche de l'escalier, les dents claquantes, l'esprit vidé par la peur, et restai là longtemps, sous les ailes du tic-tac protecteur, lorsque, enfin, du dehors, à la porte, la clé tourna dans la serrure : c'était mon père qui rentrait.

« Bien que la tempête continuât de faire rage, ma frayeur s'apaisa sur-le-champ. Debout au milieu de l'escalier, rendu immédiatement à mon espièglerie, je n'attendais plus que la lueur dont mon père allait s'éclairer, pour jouir de sa surprise lorsqu'il se heurterait à l'espèce de fantôme que je formais

dans ma grande chemise. Jamais je n'oublierai la figure qui se révéla à ma vue, quand, prêt à monter dans sa chambre et portant haut sa lumière pour s'éclairer mieux, il aperçut au-dessus de lui cet étrange corps vêtu de blanc!

« Il fit *oh!* par le saisissement, et avec un geste de la main pour se garantir, car il ne me reconnut pas tout de suite. Puis, lorsqu'il se fut rendu compte que c'était son enfant souriant qui lui barrait le chemin, il n'en continua pas moins de me regarder avec la plus sérieuse fixité.

« — Quoi, me dit-il enfin, que fais-tu ici? Pourquoi es-tu ici?

« Une certaine gêne, et, il me sembla, une espèce de sévérité se lisaient dans sa voix et son geste.

« Je lui racontai tout, la grande peur que j'avais eue de rester seul dans ma chambre au milieu de l'affreux bruit de la tempête et du tonnerre.

« — Pour attraper du mal!... Et es-tu moins seul à cette place?

« — Ici il y a la pendule! expliquai-je.

« Il ne répondit rien, mais me regarda d'une façon singulière. Puis s'emparant de ma main, il me fit remonter l'escalier, m'emmena dans sa chambre, alluma une lampe, me prit dans ses bras, m'y serra avec une impétueuse tendresse.

« Au bout d'un instant, je vis qu'il pleu-

rait, que de grosses larmes coulaient sur sa figure.

« — Oh! papa, lui dis-je, en lui caressant la joue, ne pleurez pas... Je n'ai pas eu froid du tout, mon cher papa...

« Mais il n'en pleurait que plus fort. Si bien que, subitement, j'eus la connaissance, par les yeux de mon âme, de quelque faute qu'il venait de commettre, et d'un remords dont ces larmes étaient sur son visage l'irrépressible aveu.

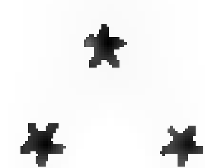
« Cette découverte me jeta dans un grand trouble. Il y a dans l'enfant plus de pureté que d'amour, et cette pureté ne l'incline pas toujours à l'indulgence. Elle le rend rétractile. Mon père coupable! Concevez-vous ce que pouvait éprouver mon tendre petit esprit au rapprochement de ces deux termes? Cette idée, à mesure que je la considérais, ne faisait que gagner en évidence. Et d'ailleurs elle suffisait, à elle seule, à me bouleverser. Je veux dire que la révélation des faits eux-mêmes n'eût rien ajouté à sa malignité intrinsèque; je n'étais pas en âge de comprendre les passions, et l'on m'aurait trouvé, à côté de ce que j'éprouvais, bien indifférent, si l'on m'eût appris que cette nuit-là même, mon père avait en effet perdu au jeu la maison dans laquelle je venais de trembler si fort.

— Cette nuit, continua M. de Mauvert, cette nuit fut pour le cher homme, dans l'ordre spirituel, le point de départ de toute

une suite de profonds événements intérieurs, qui eurent pour conclusion vingt ans plus tard, au lendemain de mon mariage, un évènement que laissait peu prévoir la première partie de sa vie, et que vous reconstruirez facilement en apprenant que c'est dans ce cimetière qu'il dort son dernier sommeil et que la tombe devant laquelle nous sommes est la sienne.

Après cet âpre récit, il se tut et nous gardâmes longuement le silence; lui tout courbé intérieurement, et moi, balbutiant tant bien que mal auprès de lui la prière que je voyais bien qu'il attendait de moi.

Puis nous quittâmes le couvent, nous montâmes en voiture et rentrâmes à Mauvert.



Quelques jours s'écoulèrent encore; et ce fut au déjeuner, un matin, à la fin du repas, je lui dis : « Monsieur, cela va me faire certainement beaucoup de peine, mais mon rôle, est, je crois, terminé auprès de vous, et il faut maintenant me disposer à prendre congé de vos bontés. De mon séjour, monsieur, je garderai le plus profond souvenir et ma pensée et ma reconnaissance ne vous quitteront jamais ».

Il baissa la tête sans répondre, et je vis sa main, avec laquelle de la pointe de son couteau de vermeil il remuait les débris de son dessert, se mettre à trembler comme s'il était saisi d'un grand froid.

Puis il me regarda, ou plutôt, ce qu'il regarda ce fut à travers moi ma chaise devenue vide après mon départ.

Et moi, je vis du même coup ce pauvre homme, qui n'avait plus de parents, plus de famille, seulement quelques collatéraux éloignés, que la bizarrerie de ses propos devait éloigner encore davantage, et qui, avec son grand amour des choses de l'âme, allait rester

seul désormais! Je vis le lamentable garçon que j'allais faire moi-même après trois lieues de route, quand, pensant à ces choses, je me représenterais sa pauvre figure et resterais au milieu du chemin à délibérer si je ne devais pas revenir sur mes pas.

Je ne répétai donc pas que je partirais... Je ne dis pas que je resterais... Et lui non plus ne fit entendre aucune réflexion.

Alors des jours passèrent, sans qu'on n'osât trop les nommer... Des habitudes se formèrent, et il ne fut plus question de départ...

Le matin, j'errais dans les bosquets, je lisais sous les arbres. L'après-midi, je pérégrinais au loin dans la campagne.

C'était un pays accidenté creusé, de gorges profondes, où bruyaient des ruisseaux impétueux. Partout des hauteurs sauvages, partout des pentes abruptes livrées à la courte lande, à flanc desquelles circulaient quelques rares sentiers tracés par les pieds nus des pâtres.

Je partais avec les chiens, et, par monts, par vallées, nous nous en allions tout le jour. J'avais au milieu de ces pays une impression d'indépendance que je n'ai jamais eue depuis en aucun autre temps. J'aurais été bien fâché si quelqu'un de mes amis fût venu à ce moment tomber dans mon existence. Le sang de mes jeunes années, pendant ces randonnées superbes, colorait avec une telle vigueur les sentiments qui me traversaient

l'âme, que je n'avais pas de trop pour moi seul de tout ce désert et de tout ce silence autour de mon vieux château.

Il était surtout un paysage que j'affectionnais : de hautes pentes vallonnées couvertes de petites fleurs de bruyères, dont les grands moutonnements violets s'en allaient mourir parmi des têtes de roches, dans le fond brumeux d'un abîme.

Je me rendais en cet endroit presque quotidiennement. Ce paysage me rappelait les poèmes d'Ossian, que j'avais lus :

« *Le vent s'est levé. Le torrent se gonfle et roule avec fracas,*
Pleure sur tes rochers, ô fille d'Inistore! Fille plus belle que l'esprit des collines! »

O jeunesse! L'attente que j'avais vécue pendant plusieurs jours avait réussi à peupler ces espaces d'un parfum qui ne s'évaporait pas. Le fait qu'il n'y avait pas de jeune fille au vieux château, ne m'avait pas détaché de l'amour; il m'avait au contraire attaché à l'amour.

Le soir, quand les bois et les landes ruisselaient d'or, que les longues graminées n'étaient plus jusqu'au lointain horizon, que des houppes de soleil couchant, je rentrais, suivi de mes chiens, les yeux remplis de l'incandescence qui brûlait devant nous à travers les pins noirs.

On se retrouvait dans l'âtre de la grande cuisine. C'était là que M. de Mauvert consultait l'heure en guettant le bruit de mes pas. C'était là que nous passions nos soirées, à deviser sans fin, sous notre hotte.

A mes semelles étaient attachées des feuilles mortes rapportées de plus de quatre et cinq lieues, mes guêtres étaient grasses de la terre des halliers, les chiens, « dormis » de fatigue à nos pieds rêvaient des lapineaux sauvages à qui ils avaient soufflé au poil en passant les landiers.

Douces heures tranquilles, qui, après celles du jour, s'écoulaient sur ce coin de banc, entre la grosse marmite barbue de noir et l'horloge battant dans son coin sa lente mesure domestique.

Là encore nous nous remettions après le dîner. Il apportait un livre choisi en raison de certains passages qu'il aimait, et à haute voix me faisait la lecture. Ce livre, c'était quelquefois un philosophe, ou quelque grande œuvre tragique du passé grec, ou quelque poème religieux issu d'un pays de par le monde, comme ce vieux texte thibétain dont un soir il me mit sous les yeux cette phrase, en la soulignant d'un triomphant trait de son ongle : « grandis en esprit de contemplation ».

Moi, je lui contai ce que j'avais fait, ce que j'avais vu, les pensées qui avaient visité chemin faisant ma songesque imagination.

J'étais de plus en plus à ses yeux *son* disciple, le jeune esprit en qui il avait enfermé, comme on met une graine dans la terre, l'idée de toute sa vie. Maintenant que l'idée avait été transmise, les « *ténébrions* », comme il disait, ne seraient pas les plus forts!

Moi aussi j'avais pour lui une grande amitié. Je lui aurais donné désormais n'importe quel nom emprunté à la parenté la plus proche. J'aimais de plus en plus retrouver, le soir, au coin de la cheminée, sa grave figure de vieux savant où la vie, par ses yeux enflammés dès qu'il parlait, émanait si prodigieusement du cœur, qu'elle semblait être en lui l'irradiation de cette pierre de saphir qui est, dit-on, la pierre d'angle et la dalle de fondation de toutes les âmes fortes. Et le fait que ce regard si ardent avait lu en moi de la lumière, cette lumière qu'en sa laconique image il appelait « mes anges », me rassurait sur mon propre compte et augmentait mon bonheur de vivre.

Nos rapports étaient tels maintenant que si je l'eusse connu toute ma vie. Il me traitait comme un jeune frère; et, souvent, plaisantant, car il savait plaisanter aussi et avait ses gaietés, il me comparait à une jeune flèche qui s'était venue piquer dans un vieux paillasson.

Après les battages du grain vinrent les vendanges. Puis, après les vendanges, des-

cendirent dans le fond des bois les larges soleils rouges de septembre. La chasse fit entendre ses longs abois, les corbeaux piquèrent la motte dans les labours. Puis la lune se montra, un soir barrée de gros nuages noirs et il y eut des pluies, il y eut des bourrasques; puis un grand silence, puis un grand frisson, et quelque chose d'inconsolable se forma au fond de moi, l'idée qu'il allait falloir arracher cette vigne vierge, cette délicieuse petite vigne qui s'était formée et entrelacée à la porte de mon cœur.

Mais, à la fin, il n'y avait plus moyen de reculer davantage, la vigne était rouge, archirouge, la saison finissait, les cours allaient reprendre, ma famille m'attendait. Je le dis à M. de Mauvert qui, cette fois, me demanda simplement quand je voulais partir.

*
* *

Et ce fut la dernière journée. Celle que j'occupais tout entière à dire adieu, adieu aux êtres, aux choses, adieu au vieux château, aussi triste et silencieux que le jour où je l'avais surpris dans son deuil.

Les domestiques, la mine longue, détournaient de moi leur regard. Le nain Michel, dès qu'il m'aperçut, se dépêcha par peur de fondre en larmes, de dévaler les escaliers d'une cave et de disparaître en des fonds où je ne pouvais plus le voir ni l'entendre. J'avais eu enfin avec lui une explication concernant la robe mystérieuse. Cette robe était l'austère robe blanche qu'il craignait de toute la crainte de son être que M. de Mauvert, en vertu de ses songes, n'allât vêtir à son tour au fond de la vallée où son père était enseveli; et en dépit de tout ce que j'avais pu lui dire, il se mourait encore d'inquiétude en me voyant m'en aller.

Dans l'après-midi, M. de Mauvert prétendit encore une fois avoir une raison de s'absenter, je restai seul au château, et pus

ainsi librement m'enfoncer au sein de ces sauvages verdures, dans lesquelles j'avais passé pendant ces deux mois la moitié de ma vie.

J'errai toute la journée dans ces solitudes; je revis tous ces endroits devenus familiers, où j'avais lu de si grandes histoires de chevaleries, me faisant un siège des troncs d'arbre couchés dans les bois, parmi de grands bouquets de menthes, qui à chacun de mes mouvements m'enveloppaient de leur parfum.

Le temps était gris et humide, les nuages chassaient bas et vite, il avait plu les jours précédents, l'on entendait partout le petit égouttis de l'automne et de plus d'un de ces bosquets je sortis tout trempé, l'eau me coulant dans le cou, et la tristesse me débordant du cœur.

Finalement, vers le soir, je m'en fus dire adieu à la petite chapelle.

C'était par la petite chapelle que j'avais commencé, c'était par elle que j'allais finir. Mais le temps avait passé, et la salle verte n'était plus verte. Des cyprès chauves d'Amérique laissaient pendre autour d'elle leurs énormes queues rousses, et, au-dessus, un arbre aux quarante écus de Gingko répandait sur le toit et sur le vieux clocheton l'innombrable or chatoyant de ses petites piècettes rondes.

J'entrai, je refermai sur moi la porte et restai là assis, dans le silence. « Vous aimez rêver, mon enfant, eh bien, il n'y a pas plus douce rêverie que la prière. » Ah! la prière! En avions-nous assez parlé, de cette prière!

Et, comme le premier jour, je laissai là passer l'heure sans compter avec elle.

Quantité de phrases qui m'avaient été dites me revenaient, phrases obscures encore, mais, dans cette obscurité, pleines d'un sens probable et de répercussions indéterminées qui n'étaient pas sans douceur. Beaucoup de ces phrases, inexpliquées, tels des fragments de sons épars se rattachant à la chose éternelle qu'est la musique, se rattachaient en moi à ce que je pressentais sans pouvoir le définir, à ce que je désirais sans en avoir bien conscience, à ce que je supposais sans en être sûr, à ce que je savais sans en avoir aucune lumière certaine.

Une de ces phrases était celle-ci : « *Soyez saints, car je suis saint, moi, l'Eternel votre Dieu.* »

Ce « car » dégageait ici, dans l'air de mon intelligence, une vision de sens que n'avait jamais connue ma pensée. Par la suggestion de ce simple petit mot, un lien avec l'infini surgissait à ma vue. On eût dit que, du moment que Dieu était saint, c'était chose simple, prévue, établie, conséquente, que tous les hommes le fussent également, et cela sans plus de peine qu'il n'en avait lui-même.

Et, ma foi, quand on se rappelait l'histoire si réussie de l'insecte de la terre, à qui les choses avaient simplement dit dans la création : « Sois tel, puisque je suis telle, » on était porté à croire en effet qu'une des raisons de cette facilité si grande de ressembler à Dieu et de refléter sa force, était dans la simplicité de l'acte qui consiste à lever les yeux vers sa Face.

Je me rappelais d'étonnantes phrases de prophètes qu'il m'avait apprises, véritables grappes chargées du suc de la vigne de cette connaissance, je revoyais mille choses qu'il avait évoquées devant mes yeux, je revoyais tous les Anges dont il m'avait parlé... (Et Dieu sait s'il avait fait souvent allusion à ces êtres de sa vision!)

Ils étaient tous là, devant l'autel, réunis en un groupe magnifique, chantant et me jouant de la musique, chantant et s'accompagnant du cymbalum, de la guitare, de la sacqueboute, du psaltérion... Tous là, couronnés de roses et de lumière, ailés de grandes ailes cloisonnées d'or, vêtus de robes brodées de fleurs, qui tombaient plus bas que leurs pieds parmi des restes de nuages...

... Il y en avait un au visage bronzé de jeune guerrier, qui, soulevant d'un mouvement de ses épaules son lourd manteau agrafé sur sa gorge, promenait sur une table de cithare la caresse de ses doigts de vain-

queur; un autre, tout élancé dans les plis de sa fine soie paradisiaque, d'un geste charmant tenait à son épaule un rebec à trois cordes et écoutait d'un air d'extase ce que chantait son archet de lumière; un troisième, vêtu d'étoiles, tout en froissant des cymbales, se penchait tout souriant entre ses grandes ailes pures, comme s'il regardait l'infini par une des lucarnes de la terre... Des ailes, des diamants, des auréoles! Les uns écoutaient ce qu'ils chantaient, les autres regardaient au-dessus du monde ce pourquoi ils chantaient... et moi, je me rappelais, une par une, mille phrases que j'avais entendues et dont le sens peu à peu s'approfondissait davantage :

« Mon enfant, vous aimez la Lumière, vous choisirez la Liberté. »

« Que ce ne soit pas le plus grand désir, mais le plus haut désir qui désire en vous.

« Regarde Celui qui est droit. »

« Quand un homme vous fera entendre ses gémissements, dites-lui : Tu n'as pas encore assez regardé l'Eternel. »

« La vie humaine est soumise à une grande loi transformatrice, qui agit dès que nous nous mettons dans les conditions voulues pour qu'elle s'exerce... Cette loi divine est que la perfection naît de la contemplation de la Perfection. »

« Quel spectacle donnerait une humanité sans désobéissance à la loi de Dieu, qui aurait

le culte constant de la Cause qui l'anime, autrement dit le souci en ne la quittant jamais des yeux, de ne jamais faire un seul geste qui ne fût le bon. »

« Nous grouillons comme des vers sur un fonds effroyable d'égoïsme, alors que nous avons en nous la promesse d'hériter dès l'oubli de nous-mêmes, la conscience divine.

« Recherchez l'Eternel et sa Force — cherchez continuellement sa Face... Regardez vers lui et soyez sauvés. »

« Contemple l'Eternel, car l'Eternel est au milieu de toi comme un héros qui sauve, et alors il fera de toi sa plus grande joie, c'est-à-dire tu seras transformé en la joie de l'Eternel. »

« L'homme sage et expérimenté se tient ferme au-dessus de tous les changements, et, sans prendre garde à ce qu'il sent en lui-même, arrête sur moi au milieu d'une si grande diversité l'œil simple de son intention. »

« Sois semblable à Dieu est le commandement de l'humilité. »

« Plus il y aura de contemplatifs, moins les forces s'éparpilleront en tâtonnements stériles, plus l'activité générale sera grande et ordonnée. Et ce que récoltera la société comme prix de ce régime divin sera « la paix », et non la paix des hommes, qui n'est qu'engraissement animal, mais la paix de Dieu, « qui surpasse toute intelligence ».

« Il n'y a à connaître la vie, que ceux qui ont eu à lutter contre ce qu'ils croyaient être elle, et qui n'était pas elle. »

« L'homme, seul en face de son désir, de sa misère, de sa souffrance, de son angoisse, de sa peur, de son impuissance, tourne de tous côtés son regard, conduit par l'instinct que c'est bien par son regard qu'il sera sauvé. »

« Qui le regarde, resplendit. » « Regardez la Lumière, et vous cesserez d'être ténèbres. »

Quand je sortis de cette rêverie, l'heure était bien avancée, et la muraille, l'étang, le bois, tout cela avait déjà pris la couleur d'une sombre eau forte.

Mais je n'en avais pas fini avec les démarches de mon ardente tournée. Il y avait encore dans les entours voisins quantité de petits chemins de pays, où je voulais donner un dernier regard, avant que tout cela ne fut plus rien. M. de Mauvert n'était pas rentré; je pris mon élan par le portail avec toute la passion de la dernière minute.

Dans la sombre campagne, on ne voyait plus qu'à peine sur le chemin les jaunes petits bouquets de lande, et la terre fondait dans le dernier rayon du jour.

Je courus pendant plus d'un grand kilomètre, et puis je m'arrêtai, essoufflé, ayant devant moi, se détachant sur un grand fonds de cuivre, l'horizon et ses herbes, et derrière,

la masse noire et touffue des bois de Mauvert.

Le bord d'une immense lune apparaissait au bas du ciel, et l'on voyait briller jusque dans les lointains guérets l'eau des ornières.

J'étais là au centre de friches incultes où l'on ne rencontrait jamais personne.

Une ferveur incroyable allait de mon cœur à tous ces carrefours. A la pensée que je ne reverrais plus cette campagne, je m'efforçais d'en faire au fond de moi une estampe ineffaçable, j'essayais de retenir jusqu'au cri des chats-huants qui pleuraient dans des têtards invisibles.

J'avais la gorge serrée, l'esprit brisé de tristesse, et il me semblait voir partout, m'enveloppant de sa présence, m'enveloppant de son haleine, la jeune fille une grande jeune fille infinie, venue là elle aussi me dire adieu, vêtue de l'immense robe noire de la nuit, qui sur elle s'étoilait lentement, et laissait tomber des astres sur la terre.

Puis j'entendis un pas.

Ce pas venait dans le chemin.

Ce n'était pas le pas d'un homme, mais le pas d'un animal. Il martelait la terre avec dureté. On eût dit la cadence régulière et soutenue de quelque démarche équestre.

Une bouillée d'arbres légers, apparemment des saules, marquait le tournant près duquel je me tenais, et derrière ces frêles branches s'a-

mincissait au loin la ligne empourprée du couchant.

Quand, soudain, entre cette rougeur et moi-même déboucha à frôler la saulaie, la grande et sombre masse d'un cheval et de son cavalier. Ils se présentèrent si court que j'eus à peine le temps de me rencogner dans le buisson.

Ils étaient immenses tous les deux. Un souffle puissant sortait de la bête. Le cavalier, haut sur selle, ou à cru, je ne pus voir, portait, posé sur son épaule, ce qui était une perche ou une lance. J'eus une vision de noir sur noir, la vision d'un grand bloc noir qui envoyait de l'écume, une vapeur enveloppait le tout, et cela passa comme un centaure.

« Bonjour », dit de son haut le cavalier, sans paraître seulement tourner son visage, d'une voix qui me parut sonner comme du bronze.

Les pieds dans l'eau du fossé, accroché au buisson, j'osai à peine répondre, tandis que les fers brillants de la bête étaient tout ce que je voyais maintenant, se levant l'un après l'autre, dans l'épaisseur du chemin.

Etait-ce un paysan qui rentrait?

Mon cœur battait avec violence. Dans les campagnes, le soir, l'âme a vite fait de bondir comme le lièvre, et, dans mon effarement, je regardais de tous côtés, pour voir si par là ne montrait pas sa corne, ou sa hideuse

mèche blanche, quelqu'un de ces maudits monstres qui m'avaient été dépeints dans une autre circonstance.

Et je rentrai tout de suite à la maison.

Je ne fus pas long à faire le chemin! Je me rendis aussitôt à la cuisine. J'espérais y trouver M. de Mauvert et, frissonnant, je balbutiai dès l'entrée :

— Je viens de voir le chevalier de Dürer!

Mais personne ne me répondit. Il n'y avait là personne à ce moment, que le dos de la vieille Mariette, assise devant sa table, et qui, en m'entendant, ne se détourna même pas, tassée sous sa lampe.

— Je viens de voir le chevalier de Dürer, répétai-je, cherchant des yeux malgré tout s'il ne se trouvait pas là quelqu'un dans la cheminée.

Mais il n'y avait décidément personne; même pas les chiens.

Alors, ayant de nouveau regardé vers Mariette, je m'aperçus qu'elle n'était pas, sous sa lumière, courbée par l'attention que réclamait son ouvrage, mais par de lourds sanglots dont elle se cachait à ma vue en tenant sa figure plongée dans son mouchoir.

— Mariette! Mariette! qu'est-ce qu'il y a, Mariette? m'écriai-je, tout saisi de la voir en cet état.

Elle pleurait si fort que j'en étais décontenancé.

— Il ne faut pas pleurer comme cela, Mariette!

Elle me fit signe que si, et elle sanglotait de plus belle, tout en essayant de parler :

— ... Dans le grand salon, monsieur, dans le grand salon...

— Eh quoi, dans le grand salon, Mariette? Que voulez-vous dire?

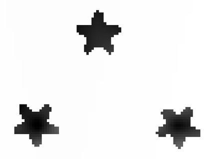
— Monsieur vous attend...

— M. de Mauvert m'attend dans le grand salon!... il y a donc quelqu'un?

Elle me fit signe que non.

Elle sanglotait encore : « Monsieur vous attend... »

Alors je m'en fus vers le salon, au plus vite, en courant.



Et en courant, je me disais : « Qu'est-ce qu'il y a donc! » Et, après avoir ouvert la porte, au moment d'entrer, je restai sur le seuil, cloué par l'étonnement : tout était allumé, les flambeaux, les torchères, les girandoles. Mille langues de petites flammes brasillaient autour de la cheminée et le long de la muraille!

Je n'avais pas remis les pieds dans ce salon depuis le soir de mon arrivée, et je le retrouvais tel que ce jour-là Mariette l'avait fait pour me recevoir. En venant de l'obscurité, on croyait avoir devant soi le fond d'une crypte miraculeuse.

Un grand feu flambait dans la cheminée. M. de Mauvert se tenait devant.

J'allai aussitôt vers lui, et dès qu'il m'apperçut il vint aussi vers moi ; et, sans rien dire, me prit les mains et se mit à me les caresser doucement, longuement, avec une expression si étrangement débordante d'âme aimante que je ne savais comment lui rendre cela par mon visage.

Il ne prononçait toujours pas une parole, et moi pas davantage. Mais je pensais: « Ces larmes profondes de Mariette, ces lumières, que signifie tout cela ?» Car, au milieu du salon, le grand lustre lui-même était allumé.

Je n'osai pas lui dire ce que j'avais vu dans la cuisine; mais je laissai parler l'image qui, à ce moment encore, régnait au fond de moi :

— Je viens, lui dis-je, monsieur, de rencontrer dans la campagne le chevalier de Dürer!...

Je ne sais ce qu'il comprit; il me répondit seulement :

— Vous ne le rencontrerez pas souvent, mon enfant.

— Est-ce que vous attendez quelqu'un, monsieur?... Est-ce que quelqu'un doit venir?

— Non, me répondit-il, je n'attends personne. Et, gardant une de mes mains dans sa main, il m'emmena devant la cheminée, où il me fit asseoir, où il s'assit lui-même, et resta là sans parler en regardant pensivement les flammes du grand feu de châtaignier qui pétillait.

Et moi aussi, je regardais ce brasier bruyant dont la vue me remplissait de tant d'impressions dont j'étais tout remué.

— Nous aimions bien notre vieille cuisine, me dit-il enfin, mais ce n'est pas de la cuisine que vous devez partir!...

— Comment cela? monsieur.

— C'est de ce salon que vous devez partir... Et voilà... J'ai fait allumer...

— Comment! monsieur... m'exclamai-je au comble de l'attendrissement, c'est pour moi que vous avez fait mettre le salon sur ce grand pied de lumières!

— Oui!... J'ai fait allumer... l'heure est décisive... Ce sera sous ces bougies la cérémonie de notre séparation... Ces bougies continueront de brûler dans votre souvenir... Dieu sait ce que vous emportez!... Vous disparu, c'est mon petit papillon qui s'en va... Que va-t-il devenir?... S'envoler dans les esprits... C'est si grand, l'Esprit!... J'ai voulu que toutes les bougies de la maison fussent là ce soir... Cette petite fête de notre lumière... pour éclairer le départ de mon cher messager, du grand ami de ma pensée.

Mon cœur éclatait.

Puis doucement il se mit à me parler, à me donner des conseils, à m'annoncer et à glorifier la belle vie que j'allais avoir.

Il parlait d'une voix émue mais égale, les deux mains sur ses genoux, les yeux fixés sur la flamme.

— Comme vous allez vous affermir!... Comme vous serez peu semblable à ceux-là qui étudient de si grandes choses sans parvenir à la force et à la connaissance!... Ne vous intimidez pas, les routes s'ouvriront toutes seules. Ne cherchez pas à les tracer vous-même. Désirez-les seulement, contem-

plez seulement la route idéale que Dieu a créée dans les cœurs, et la vôtre s'ouvrira sous vos pas... N'oubliez pas que ce n'est pas : Plus vous saurez que vous serez, mais plus vous serez que vous saurez... Ne vous intimidez pas, ne vous troublez pas... L'heure est venue...

Il me disait comment je devais parler, quelles nuances il me faudrait observer, à qui je devrais m'adresser de préférence.

— Vous aurez affaire à toutes sortes d'hommes, mais voici : « L'homme le plus éloigné de Dieu est celui qui voit dans le monde un problème à résoudre; l'homme le plus dangereux est celui qui orne des fleurs de son scepticisme les avenues de sa bienveillance amusée; et l'homme le plus intelligent est celui qui comprend exactement ce que signifient ces mots : « Renoncer à son intelligence... »

Le plus difficile de votre tâche sera de faire admettre à ceux à qui vous parlerez, qu'il n'y a pas pour asservir les hommes d'autres liens que ceux que l'espèce s'est créés par son regard. Le plus difficile sera de les persuader d'avoir à détacher leurs regards de ce qui cause leur haine, comme de ce qu'ils appellent les maux voulus par leur destin.

Vous leur expliquerez tout cela, quand vous aurez bien compris vous-même. Car n'allez pas croire qu'il vous suffira de répéter avec docilité ce que je vous ai confié dans

nos conversations. Vous-même aurez à faire quotidiennement avec un grand courage l'expérience sur vous-même. Il n'y a à savoir ce que c'est que le tigre, que celui qui s'est battu avec le tigre.

...Se tenir sur ses pieds n'est pas une preuve qu'on soit debout. Est debout seulement celui qui se tient devant Dieu. Et se tient seulement devant Dieu, l'homme assez dégagé de lui-même pour ne projeter pas, face à ce trône de lumière, d'ombre sur le sol, derrière soi.

Sa voix s'échauffait.

— Encore une fois, ne vous intimidez pas! L'heure est venue de lever les regards! L'heure est venue de cesser de nous prendre pour des causes, fût-ce même de petites causes... Il est grand temps, si nous ne voulons pas périr, que nous apprenions de l'incomparable secret enfermé en nous-mêmes, que toute la puissance demandée par l'homme ne se trouve pas ailleurs que dans la sainteté... Et que chacun, après cela, n'aille pas se récrier : « C'est peut-être vrai pour certains, ce n'est pas vrai pour moi », « Soyons saints » est la seule parole que nous ayons à dire. La sainteté est notre vocation à tous. La sainteté est l'unique solution à tous les maux que nous avons créés, car il n'y a pas d'autres maux que ces maux-là; tous les maux sont l'œuvre de notre vision. L'Univers est notre image. L'Univers est notre pensée intime,

Changeons, l'Univers changera. Tant vaut l'homme, tant vaut l'Univers. La sainteté n'est pas seulement un refuge individuel, elle est la force créatrice des mondes; que dis-je! elle est *le lieu...* même de leur transformation!... Jésus n'a pas transformé, autrement dit guéri, un seul malade, qu'il ne lui ait dit : « Tes péchés te sont pardonnés. » Sa guérison était le retour à la pureté de l'Etre. »... Retenez bien tout cela...

Il parlait avec un feu qui, à côté de sa chaise, me rendait tout vibrant. Dans la lumière de ces bougies, il me faisait lui-même l'effet d'une espèce de saint. Je me disais : « Je crois bien cette fois que tout cela est vrai! » C'était en mon être comme un éblouissement, comme s'il n'y avait plus eu de frontières entre sa pensée et la mienne. D'être resté si longtemps en sa société avait eu en moi une répercussion qui s'était développée invinciblement... J'espérais en suivant ses conseils devenir plus intelligent, plus brillant dans la vie... Il me disait si souvent qu'on ne pouvait rien savoir, de science véritable, qu'en devenant semblable à *Celui qui sait.*

Je voyais maintenant que je n'échapperais pas à l'emprise des souvenirs. Revenu au milieu de la société, je m'efforcerais certainement de tenir ma promesse, et, autant que je le pourrais, de remplir mon message. Je voyais que, rendu au loin, j'allais aimer

mon cher M. de Mauvert cent fois plus encore que je ne l'aimais en ces lieux, et que je bataillerais pour cette cause de l'amitié autant que pour la vérité dont elle me donnait la charge!... Seulement, la foule, la foule humaine, cett foule qui m'avait toujours été si indifférente, aujourd'hui qu'il m'allait falloir l'affronter, m'apparaissait singulièrement redoutable. Son noir bourdonnement montait, s'enflait, arrivait jusqu'à mes oreilles, et je me demandais : « Comment lui parlerai-je! » C'était tellement un autre monde, celui-là, que celui du doux silence de ce grand salon blanc!

Et anxieux déjà, prévoyant des mondes d'objections, des chantiers de controverse, en ces derniers instants je me raccrochais à mon maître et lui posais questions sur questions.

— Monsieur, je vous en prie, pardonnez-moi... Mais quand j'essaierais de répéter tout ce que vous m'avez dit, toutes ces choses, ne me jettera-t-on pas au visage ce que l'on a prétendu si souvent, que c'est folie que de vouloir guider les hommes par la vertu... Que dirai-je? Que répondrai-je?

— Que ce n'est pas vrai! s'éleva-t-il, avec une force de passion qui fit briller ses yeux comme des escarboucles, il y a dans tout homme une substance qui n'attend pour prendre feu que les paroles du feu!... Et puis, il y a autre chose! Ce que nous voyons de l'homme n'est que l'envers de l'homme, sachez le,

comme ce qui est l'envers dans les tapisseries des palais, un inextricable désordre de laines multicolores, sans sujets et sans formes... Il faut retourner la trame pour trouver les grands personnages! Croyez aux grands personnages et retournez la trame.

— Mais alors, monsieur, que répondrai-je à ceux qui me diront : « Demeurer les mains jointes et le regard absorbé, cela est bon pour qui n'a aucune œuvre à accomplir, mais nous, nous... nous sommes gens occupés et actifs, et la contemplation n'est pas notre fait »?

— Vous leur répondrez : « Et qui vous parle d'une contemplation immobile? Quand vous courez à vos plaisirs, n'avez-vous pas, tout courants que vous êtes, l'esprit rempli de la pensée de vos plaisirs?

— Et que répondrais-je, monsieur, à ceux-là qui me diront que Dieu n'est qu'un mythe, un postulat de notre esprit et que je suis un visionnaire?

— Vous leur répondrez qu'en effet on ne compte pas Dieu sur ses doigts; mais qu'il existe dans le domaine de l'être pensant deux expériences successives, et qu'il faut connaître l'une et l'autre, si l'on veut posséder toute la science de la lumière de l'homme : l'expérience de l'intellect et l'expérience de l'Esprit. Ces deux expériences correspondent à deux « évidences » distinctes, situées à deux étages qui ne se confondent

jamais : les deux et deux font quatre de l'arithmétique et les deux et deux font quatre de l'Ame... Vous leur direz au surplus qu'il n'y a jamais eu à nier l'expérience de Dieu que ceux qui ne l'ont pas faite.

— Et ceux qui me diront : Pourquoi ce renoncement? A quoi bon? N'avons-nous pas à retenir tout au contraire, et passionnément, le peu que la vie nous donne?

— La vie ne donne pas peu, elle donne Tout. Et c'est seulement par le regard passionné que nous attachons sur ce peu que nous croyons et que nous tremblons si fort de perdre, que nous ne possédons pas le tout qu'elle nous donne. Le manque de renoncement est une contemplation à rebours, la contemplation de ce qui fait obstacle au devenir. L'homme, appelé à grandir indéfiniment, s'il ne renonce pas, se rive à sa propre idée et demeure.

— Mais on me dira certainement : « Ne voulez-vous pas que nous nous mutilions! »

— Vous leur direz que celui qui se mutile n'est pas celui qui se prive d'une sensation dans l'éphémère, mais celui qui, s'attachant à cette sensation, s'inflige une joie moindre dans l'Eternel.

— Et ceux qui riront, monsieur? (car c'était, au fond, de ceux-là que j'avais le plus peur).

— Laissez-les rire. Réunissez seulement les sacrificateurs. Les sacrificateurs suffiront

à sauver tout le monde. Le reste n'est pas de taille.

— Qu'appelez-vous, monsieur, les sacrificateurs?

— J'appelle les sacrificateurs ceux qui savent reconnaître en eux toutes les pensées inutiles et les chassent de leur esprit, pour y faire régner à la place l'image inaltérée de la grande Source Mère. J'appelle sacrificateurs, ceux qui, dans un esprit d'amour, au nom de tous, pour le bien de tous, veilleront constamment à empêcher toutes ces pensées vaines d'absorber le feu de leur âme, et, sans pitié, sans réserve, sans regret, chaque jour, à toute minute, rejetteront loin de leurs yeux avides de lumière tout ce qui leur voilerait le spectacle de la robe sans couture et toute unie de l'Unique; ceux qui savent que posséder la Vie en son ampleur fortunée, c'est sacrifier toute cette poussière d'images à Celui qui attend que notre ciel soit pur pour devenir visible et agir par nous... Voilà ceux que j'appelle les sacrificateurs... Ceux qui, par une contemplation infatigable, travailleront à recomposer au profit de l'espèce l'idéal dont elle a besoin pour vivre... Voilà les hommes qu'il nous faut, et il est grand temps qu'ils apparaissent!... Car ce n'est plus au dehors qu'est l'adversaire, mais au dedans. C'est sur cette terre des cœurs que sévit l'infidèle; c'est dans ces cœurs que gît le

véritable tombeau du Christ, ces cœurs où le fils de l'homme ne s'est pas éveillé encore, et où il attend, couché au fond des nuits, comme le grand Christ de Philippe de Champaigne, étendu, les yeux clos, en son long cadre étroit.

Il s'était mis debout et me regardait avec des yeux flamboyants. Tout ce qu'il m'avait dit pendant ces deux mois était en ce moment sur son visage.

— Le Christ, poursuivit-il! Le Christ qui dort en vous, ou plutôt en qui vous dormez et qui attend que vous ouvriez les yeux en ses yeux. « Mes petits enfants, disait saint Paul, pour qui j'éprouve toutes les douleurs de l'enfantement, en attendant que le Christ soit formé en vous ! »

Et, voyant que je me tenais là, sans comprendre ses paroles.

— Quand l'homme contemple l'Etre parfait, dont il a l'intuition et l'image en lui-même, m'expliqua-t-il, et qu'il devient semblable à cette Face de lumière, il se passe quelque chose d'infiniment plus grand, d'infiniment « plus digne encore des œuvres admirables », que lorsqu'il s'agit d'un menu papillon et d'une feuille des bois. Parce que Dieu n'est pas une feuille, et que l'homme est l'homme, au-dessus du papillon. Quand l'homme contemple Dieu et devient semblable à Dieu, ce ne sont pas des étoiles qui s'éteignent de dessus la surface de son corps,

ce sont les lourdes chaînes du vieil homme qui tombent à ses pieds, sans faire plus de bruit que des brouillards. Et alors, là où s'affaissaient de misérables épaules, là où blémissaient, travaillés d'un froid de mort, de pauvres petits corps émaciés, se lève un géant chevelu aux yeux plus doux que la douceur, qui se met debout tranquillement et lentement. Et vous, quand vous avez senti, ô petit enfant du génie de la montagne, s'insérer en votre poitrine la carrure de ce Dieu magnifique, que là où vos yeux ne voyaient plus, Ses yeux voient, que là où vos pieds ne marchaient plus, Ses pieds marchent, que là où se tarissait votre souffle déchu, s'accumule un souffle immortel, alors, la feuille est apparue sur le papillon, alors, vous avez cessé d'être un enfant débile, alors vous êtes devenu l'universalité colossale de tous les enfants grandis en cette unique Vérité appelée le Fils unique, le Christ!...

— Le Christ!... Monsieur... m'écriai-je.

— Oui, le Christ... le Christ, qui est le suprême accomplissement de toutes les créatures de Dieu, et de la nature entière!... Le Christ, qui, lorsqu'il est compris et devenu dans l'homme, rompt les chaînes de la matière, et rend l'homme à la liberté, par delà le bien et le mal.

Il me dit textuellement ces paroles. Et plus tard, quinze ou vingt ans plus tard, lorsqu'un philosophe, Frédéric Nietzsche,

lança dans l'univers la surprenante conception de son surhomme, et que le monde des penseurs déclara la difficulté d'expliquer exactement ce que par ce mot il entendait, me rappelant mon cher M. de Mauvert, je me demandai si, par une clarté, le philosophe Nietzche n'avait pas tout simplement vu en lui ce qu'on appelle le Christ, et cela sans le reconnaître.

De tels paroles me laissaient dans un profond étonnement, et je l'interrogeai :

— Comment, monsieur, ce Christ dont on parle tout le temps... Celui qui guérissait les malades, qui apaisait les tempêtes... le même?

— Mais, mon enfant, me dit-il, il n'y en a jamais eu d'autre!

— Voyons, monsieur : Celui qui est né sous Auguste, et qui est mort sous Tibère?... Celui dont le grand corps d'ivoire est toujours là-haut cloué dans le noir tumulte des nuages, au-dessus des saintes femmes et des soldats romains?

— Le Christ, me répondit-il, n'est pas ce corps d'ivoire que nous voyons sur le Golgotha... Le Christ est Celui qui a ressuscité ce corps d'ivoire... Le Christ n'est pas né seulement sous Auguste... Le Christ est l'expression éternelle de Dieu transportée dans les hommes, comme Jésus qui l'identifia nous l'a enseigné et démontré... Le Christ, c'est la vie, c'est la puissance, c'est la splendeur,

la liberté, l'immortalité, l'assurance éternelle de la paix et de la joie...

— Oh! Monsieur! murmurai-je, impressionné, tant rayonnait sa conviction autour de son visage, et devenir ce Christ nous est promis, comme la feuille le fut au papillon?

— Comme la feuille le fut au papillon... Et ce n'est pas tout encore!... Et je ne fais que répéter ici la parole du grand inspiré Saint Paul de Tarse : « *la nature entière, dans un ardent désir, attend la révélation des Fils de Dieu, la nature entière qui possède elle aussi l'espérance d'être affranchie un jour de la servitude de la corruption, pour avoir part à la liberté de la gloire de ces Enfants de Dieu* »...

— Oui, mon enfant, la nature entière!... La nature entière, qui, d'états de conscience en états de conscience, est appelée, de proche en proche, à se transformer toujours plus divinement avec la contemplation toujours plus haute des êtres!...

...Et voilà!... Voilà ce qu'à la place de leurs inutiles pensées devront contempler sans relâche les sacrificateurs de demain : Avec la délivrance de tout ce qui vit, la délivrance totale de l'homme!

« Nous avons parlé de la conquête du Graal, le soir de votre arrivée, de ce poème de nos temps héroïques, aussi beau que les plus beaux qui aient jamais transmis aux hommes

une explication de leur destinée. Or, il existe à la fin de ces récits, couronnant tous ces exploits de chevaliers, une vision prophétique plus que curieuse. Cette vision annonce que plus tard, dans un certain avenir, d'autres temps paraîtront, marquant la fin de ces âges de l'aventure et l'heure prédestinée où les « chevaleries terriennes » seront devenues des « chevaleries célestiennes »... Non qu'elles auront disparu à nos yeux, ces chevaleries, pour revêtir dans les cercles éthérés du ciel quelque forme archangélique, mais qu'elles seront devenues des chevaleries humaines sublimées qui assureront bel et bien un ordre nouveau sur la terre... Rien n'est beau ni touchant comme cette prédiction du futur, quand aujourd'hui, nous y voici rendus, avec tous ces renonçants que le monde réclame, tous ces voyants de l'esprit, qui ne seront plus dix-huit à la table du Graal, mais des centaines et des centaines de milliers, toute l'immense armée humaine devenue nécessaire, et contemplant non plus la substance orfévrée d'un vaisseau, mais la nouvelle naissance qui nous est promise, et travaillant en silence, chacun dans sa pensée à la transformation du monde!... Oh! mon enfant!

Il m'ouvrit ses bras.

J'allai vers lui, et il me serra la tête contre sa poitrine.

Et moi, tout ému sous cette étreinte, je n'étais plus dans notre salon illuminé, mais,

sous mes paupières closes, je voyais une grande table blanche, dont la nappe immaculée s'enfonçait dans l'avenir, ayant tout autour d'elle cette nouvelle chevalerie innombrable et pensive, tous ces hommes aux mains jointes et qui regardaient devant eux, comme des chevaliers du Graal, tandis qu'un petit papillon, entré par une fenêtre, voltigeait au dessus des têtes, sous les basses voûtes de cette salle infinie.

Et, pendant que contre lui il me serrait toujours, j'entendais sa voix lente qui à chaque mot m'entrait dans l'âme :

— Vous aurez la droiture de vue et la simplicité de l'esprit;... vous ne regarderez rien qui ne soit la face de la Perfection;... vous aurez l'humilité suprême et par là vous trouverez la force suprême; tout orgueil sera pour votre âme un vêtement trop étroit... Vous ne chercherez pas à être vous, vous chercherez à être lui, et vous serez vous tel qu'il vous voit... Votre prière sera : me voici, Seigneur, pour être celui que tu veux être par moi... Vous ne ferez pas de votre intelligence un dieu que vous mettrez entre vous et Sa Face, vous ne rechercherez pas votre intelligence, et vous trouverez le guide de l'intelligence.

Il ouvrit lentement ses bras, se retourna vers la cheminée, y alla prendre un objet et revint vers moi.

— Permettez-moi, me dit-il, d'une voix

qui tremblait, de déposer dans vos mains ce souvenir.

Je regardai ce qu'il avait la générosité de me donner ainsi.

C'était le chevalier de Dürer, la vieille gravure de la chapelle, et le papillon lui-même.

Je fondis en larmes. Et pendant que je pleurais, retombé dans mon fauteuil, et les deux cadres sur mes genoux, une voix me disait : « Tu as bien raison de pleurer de la sorte, car ce sont tes derniers instants dans le château de la tendresse ».

*
* *

La nuit fut lente, et le lendemain matin je partis. Ce fut avant le petit jour. Il me fallait m'en aller dès cette heure matinale, si je voulais me trouver à temps à la plus prochaine gare. Je n'avais pas voulu qu'on attelât pour me conduire. Je tenais à m'en retourner par le même chemin que j'avais suivi pour venir.

Il y avait un assez fort brouillard. M. de Mauvert marchait à côté de moi.

Nous traversâmes l'herbage qui avait été un moment une prairie de grandes marguerites. Parvenu sur l'autre bord, je me retournai pour voir une dernière fois le château. Puis nous entrâmes dans le bois.

Je n'étais pas repassé par ce bois depuis le jour de mon arrivée, je le retrouvai tout transformé par l'automne, la grande passion verte de l'été muée en un vêtement d'or magnifique, qui épandait au-dessus de nous sa profusion grandiose.

Nous marchions l'un près de l'autre comme deux chasseurs qui partent avant l'aube. Mais le voile de la nuit était sur nos âmes, et

nous allions, dans la mélancolie indicible de ces derniers instants, recevant sur nos têtes la pluie des tristes feuillages.

Je retrouvai le long de cette avenue, les uns après les autres, les multiples tournants qui m'avaient fait rêver de si grands avenirs; lorsque nous arrivâmes à la fontaine, où j'avais bu l'eau fraîche, le jour de ma grande soif.

Il fallait là enfin nous quitter et nous nous arrêtâmes.

Je lui dis : « Monsieur... » cherchant je ne sais quelles paroles introuvables au milieu de mon âme qui s'en allait en mille petits morceaux douloureux.

Mais il m'attira à lui et me serra encore une fois contre son cœur.

— J'embrasse vos fils, vos petits-fils et vos arrière-petits-fils », me dit-il, en étouffant.

— Monsieur... Monsieur, lui balbutiai-je, je ne vous oublierai jamais...

Quand je le quittai, je marchai en me retournant pour lui faire signe.

Et lui aussi me faisait un signe, la main haute, comme s'il me bénissait.

Le brouillard était moins épais, et je le pus voir ainsi assez longtemps, qui devenait de plus en plus petit à la porte de sa grande avenue.

Puis, je ne le vis plus.

Comment nommer cette minute de mon

départ, cette minute d'automne dont je porte encore aujourd'hui la rosée sur le visage, toute cette blanche froidure aux branches dépouillées, toutes ces images composant comme un cadre de vermeil aux échos de cette parole qui venait de se taire pour toujours.

Au haut de la première côte je m'assis sur une borne, et restai là longtemps, sans pouvoir détacher mes regards de la vue des grands bouquets de bois que je venais de quitter, de cette antique forêt refermée tout autour d'un vieux temple sacré, où, dans des rayons lumineux, sous les végétations et les lianes, avait grandi au fond du cœur d'un solitaire une espèce d'idée sainte, réponse de la nature à la question pressante posée par les hommes, réponse du Seigneur à leur anxieuse et sanglante interrogation. Et c'était cette idée, cette réponse, que j'avais avec moi maintenant, que j'emportais avec moi, dans mon herbier, comme une immense fleur.

En entrant dans ces bois, le premier jour, je m'étais dit : « Que trouverai-je au bout de ce mystère? » Et aujourd'hui, en les quittant, en m'en retournant vers le monde connu, je me demandais : Qu'est-ce qui m'attend là-bas? »

A l'horizon, perça une étincelle, cette étincelle devint vite un rayon de pourpre, lequel

grandit démesurément et fut en peu d'instants le soleil tout entier. La nature, fille du songe, sortit de son nuage obscur et se découvrit à ma vue. Des collines, des villages, des rivières m'apparurent.

Je repris mon chemin.

Mon pas retentissait. J'étais plein de force et de courage. Il me semblait que la lumière, à mesure qu'elle montait, traçait au-dessus de ma tête une voûte toujours plus ascendante, toujours plus à la proportion de toutes les magnifiques possibilités humaines. Dans la nature je percevais le murmure de la prière universelle, le chant de joie de tous les êtres, et, au milieu de ces chants, dans les airs, au-dessus de tous, plus haut que tous, l'immense cantique humain, dont je comprenais pour la première fois l'espérance infinie : « Elevez-vous... Elevez-vous, Portes Eternelles, et le Roi de gloire entrera ».

Fier de posséder au fond de moi, le secret de cette grande mission, j'éprouvais comme de capiteuses fumées, comme un doux délire, comme si j'avais bu quelque vin étonnament fort.

Et, du regard, je cherchais au loin les villes brumeuses.

Me voici rendu au bout de ma tâche. Voici que j'ai pu enfin raconter, avec l'exactitude d'un scrupuleux chroniqueur, cette histoire entendue en cette lointaine nuit de printemps. Car il n'avait pas fallu moins de la fin de tout l'après-midi de ce jour et d'une partie de la nuit même pour permettre à notre sage ami de nous dérouler tout au long ce précieux épisode de son existence. Lorsque les derniers mots s'arrêtèrent sur ses lèvres, nous nous retrouvâmes, émus et silencieux, sous les feuillages de son jardin, dans une lumière transformée par le plus pur clair de lune.

La vie passa ensuite sur ce récit, sans parvenir à jamais l'obscurcir. Pendant plus de trente ans, il ressembla dans ma mémoire à ces pâles lueurs que l'on aperçoit certains soirs par delà les montagnes tourmentées de la terre.

J'hésitais cependant à lui prêter le fragile secours de ma plume. J'en parlais seulement quelquefois, lorsque les circonstances m'y poussaient.

Je recueillais alors des réflexions fort diverses : beaucoup m'interrogeaient sur ce que signifiait cette histoire; beaucoup me demandaient : « Est-ce un poème que vous essayez de faire vivre sous ces mots; ou est-ce, quant au fond, une réalité certaine que vous prétendez nous faire connaître? »

Comme les colombes de Pline, posées sur le bord de leur cratère d'argent, certains, sur le bord du bassin de la vie, étaient distraits, tournaient la tête, ou choisissaient cet ennuyeux moment pour becqueter les plumes de leurs ailes; mais il en était d'autres aussi, comme quelques-unes parmi ces colombes, qui, regardant vers le profond intérieur, abaissaient et tendaient leur col vers la surface désaltérante.

C'est pour celles-ci surtout que j'ai fait de moi un scribe obéissant, et me suis efforcé de rendre sensible et saisissable ce reflet constant de la loi émouvante des choses.

Piriac-sur-Mer, 31 mai 1933.

CE DIXIÈME CAHIER LE DIXIÈME DE LA CINQUIÈME SÉRIE ET DE CETTE SÉRIE LE PREMIER DE L'ANNÉE MIL NEUF CENT TRENTE TROIS A ÉTÉ TIRÉ A QUATRE MILLE CINQ CENT QUARANTE DEUX EXEMPLAIRES DONT SOIXANTE EXEMPLAIRES SUR MADAGASCAR NUMÉROTÉS MADAGASCAR 1 A 50 ET I A X, CENT SOIXANTE-DIX EXEMPLAIRES SUR VÉLIN PUR FIL LAFUMA NUMÉROTÉS VÉLIN PUR FIL 1 A 150 ET I A XX, CINQUANTE EXEMPLAIRES SUR VÉLIN A LA FORME DES PAPETERIES DE RIVES TIRÉS SPÉCIALEMENT POUR LA SOCIÉTÉ DE BIBLIOPHILES LES AMIS DES BEAUX LIVRES ET NUMÉROTÉS A B L 1 À A B L 50, SOIXANTE EXEMPLAIRES SUR SIMILI JAPON CRÈME, RÉSERVÉS A LA LIBRAIRIE COIFFARD À NANTES, NUMÉROTÉS [illegible] 1 A 50, QUATRE MILLE DEUX CENTS EXEMPLAIRES SUR ALFA [illegible] DONT DEUX CENT VINGT RÉSERVÉS AUX SÉLECTIONS LARDANCHET NUMÉROTÉS ALFA 1 A 280, [illegible] 281 À [illegible] 500, 501 A 3850 ET EXEMPLAIRES DE PRESSE I À CCCL ET EN OUTRE ONZE EXEMPLAIRES SUR VÉLIN PUR FIL CRÈME, NUMÉROTÉS VÉLIN PUR FIL CRÈME L P C I À L P C XI

EXCEPTIONNELLEMENT IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE DANS LE FORMAT IN-4° TELLIÈRE VINGT ET UN EXEMPLAIRES SUR JAPON NACRÉ, NUMÉROTÉS JAPON 1 A 15 ET I A VI, VINGT-SIX EXEMPLAIRES SUR MONTVAL GASPARD MAILLOL, NUMÉROTÉS MONTVAL 1 A 20 ET I A VI, QUARANTE-TROIS EXEMPLAIRES SUR VÉLIN D'ARCHES NUMÉROTÉS ARCHES 1 A 35 ET I À VIII, SOIXANTE EXEMPLAIRES SUR VÉLIN DE RIVES, NUMÉROTÉS RIVES 1 A 50 ET I À X ET VINGT EXEMPLAIRES SUR HOLLANDE VAN GELDER, RÉSERVÉS A LA LIBRAIRIE DEFONTAINE A ROUEN POUR LA SOCIÉTÉ « LES XX BIBLIOPHILES NORMANDS » NUMÉROTÉS LES BIBLIOPHILES NORMANDS 1 A 20.

ACHEVÉ D'IMPRIMER
LE 15 JUIN 1933
PAR L'IMPRIMERIE FLOCH
A MAYENNE (FRANCE).

IMP. GROU-RADENEZ, 11, RUE DE SÈVRES, PARIS. 44561 — 6-33